18.00
1252-477

SOUVENIRS

SUR

Guy de Maupassant

PAR

FRANÇOIS

SON VALET DE CHAMBRE

(1883-1893)

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

Tous droits réservés

PQ
2353
T3
191
SmR
BAG19
ZOLA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/souvenirssurguy00tass

SOUVENIRS

SUR

GUY DE MAUPASSANT

SOUVENIRS

SUR

Guy de Maupassant

PAR

FRANÇOIS

SON VALET DE CHAMBRE

(1883-1893)

Troisième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
éservés pour tous pays.

J'ai pensé faire plaisir aux amis et admirateurs de mon excellent Maître en faisant paraître ces quelques pages qui le dépeignent bien tel qu'il était.

Toutes les grandes intelligences ont été unanimes à proclamer M. de Maupassant Maître littérateur ; *moi, très humble, qui ai vécu de longues années près de lui, je l'ai connu mieux que personne et je me permets, avec toute la sincérité de mon cœur, de venir publier quelques modestes souvenirs afin qu'on sache bien que mon Maître, qui a été reconnu* Homme de grand talent, *était mieux encore, car il était au suprême degré* Bon, Droit et Loyal.

François TASSART.

GUY DE MAUPASSANT

CHAPITRE PREMIER

NOVEMBRE 1883-MAI 1884

Mon engagement, le 1er novembre 1883. — Dix jours à Étretat. — Retour à Paris. — Un dîner de fiançailles. — Trop de dîners. — Janvier 1884. — Départ pour Cannes. — Fondation d'un cercle. — Travail et promenades en mer. — Un incendie. — Retour à Paris en mars. — Déménagement. — Installation rue Montchanin. — Mois de mai. — Descente en yole de Paris à Rouen. — Un canotier hors ligne.

Le 1er novembre 1883, M. R..., tailleur de M. Guy de Maupassant, me présente à ce dernier comme valet de chambre-cuisinier. Nous entrons dans le salon, où je me trouve en présence de deux messieurs qui se chauffaient debout, le dos au feu.

Le premier, solide gaillard, au teint coloré, forte moustache blonde, chevelure châtain très ondulée (la chemise de nuit ouverte laissait voir un cou puissant), avait un pantalon collant et des babouches. Je me dis : « Celui-là, c'est le maître. » Le second, mince, était en tenue de ville, correct, barbe noire, jeune encore, et cependant complètement chauve.

Le maître me dit ses conditions; aucune ne me plaisait. J'exprimai de mon mieux tous mes regrets et je me retirai dans l'antichambre, pour y attendre le tailleur. Un quart d'heure après, M. R... sortit, son paquet sous

le bras. Il me dit de rentrer dans le salon, ce que je fis. Mon futur patron me demanda alors mes conditions et ma manière de voir. En deux minutes ce fut fait. Le monsieur maigre, se tournant vers son ami, fit un grand signe de tête approbatif.

« Quand pouvez-vous venir? » demanda M. de Maupassant. « Quand Monsieur voudra. — Eh bien, venez demain matin à 8 heures. » Et comme je tirais un certificat de ma poche, il ajouta, avec un geste de refus : « Inutile, si vous faites mon affaire, je le verrai bien. »

Il eut un sourire et un petit signe de tête à l'adresse de son compagnon, qui était son cousin M. Le Poitevin.

Je rejoignis mon tailleur, m'excusant auprès de lui de ne pas avoir voulu accepter une livrée. Il me souhaita bonne chance et me serra la main.

Le lendemain, à midi, je servais le déjeuner.

Mon maître me dit : « Voulez-vous venir passer quelques jours à ma campagne? » Je répondis : « Mais oui, Monsieur. — Eh bien, nous prendrons le train de 8 heures après-demain matin. La cuisinière, qui a fait la dernière saison chez moi, est toujours là; elle vous initiera à mes goûts. »

Le 4 novembre, à 11 heures du matin, nous débarquions à la gare la plus proche de sa maison; nous avions encore environ quinze kilomètres à faire en voiture.

Un coupé à deux chevaux nous attendait... Comme je donnais un coup d'œil aux deux carcans, qui me faisaient pitié, M. de Maupassant me dit : « Dans ces pays-ci, tous les chevaux sont couronnés; cela tient aux fortes côtes. » Je pensais que cela devait tenir aussi aux médiocres qualités des cochers...

Sur la route, qui était bonne, nous roulions vivement. Monsieur avait étendu ses pieds contre l'avant du coupé.

Je dus bientôt en faire autant. La banquette en moleskine était tellement défoncée et glissante qu'en descendant les côtes, il était impossible de s'y maintenir. Mon maître pesta contre ce loueur qui lui envoyait cette guimbarde depuis quinze ans, malgré ses observations réitérées.

Après avoir dépassé plusieurs villages ou fermes, entourées des fameux carrés normands, nous arrivons au sommet d'une côte, d'où nous apercevons, dans le bas, Étretat, dont les toits d'ardoise se confondent avec la teinte de la mer. Sur la gauche s'enfonce un grand val. Le ciel est très clair, le soleil un peu pâle, il ressemble ainsi à une lune en détresse, à une de ces lunes d'Afrique qui traîne sa tristesse sur la mer de sable au lendemain d'une tempête. Mon maître me touche le bras : « Voyez là-bas, tout au fond du val, c'est *la Guillette,* ma maison, que j'aime beaucoup. » Puis, se levant, face à la mer, il dit : « Comme elle est belle! quelle teinte superbe! elle est violette! C'est très, très joli! Seulement voilà, si un peintre nous donnait cette couleur et ces tons, on dirait qu'il n'est pas dans le vrai! » Moi aussi je trouvais cela superbe.

Nous nous arrêtons au bureau de poste, puis nous arrivons à la maison, où nous attendaient la cuisinière et le jardinier.

Le lendemain, vers 10 heures, mon maître me dit de prendre une assiette et de venir avec lui pour cueillir des fraises. Tout en faisant la cueillette, il me vante la fertilité de son jardin et m'énumère les difficultés qu'on éprouve dans les étés secs, car il faut arroser les plants deux fois par jour. Je remarquai la rapidité avec laquelle il cueillait les fraises; il avait une grande habitude de cet exercice.

La cuisinière me confia que M. de Maupassant avait quelques petites manies; mais, à part cela, d'après elle, c'est un excellent maître, un bon garçon, un enfant du pays, que tout le monde appelle par son petit nom, et un nageur « comme personne ». Lui, son frère et son cousin Le Poitevin, doublaient l'aiguille du Sud-Ouest à la pleine mer; ce qui, aller et retour, fait une course de six kilomètres de nage.

Il ne rencontre personne sans dire un bonjour aimable; il sait les noms de tous. De plus, c'est un homme très instruit, il a déjà publié plusieurs livres; son éditeur est venu ici cette année et, s'il est venu jusqu'ici, c'est probablement qu'il tient à s'assurer la vente de ce que Monsieur écrit.

La maison était isolée dans le grand Val, sans beaucoup de vue. Dans le jardin se dressait une cabane formée d'une caloge posée sur des piliers de briques et entourée de troènes, c'était la salle de bains; ce fut aussi ma chambre. Elle me sembla étrange, je ne m'étais jamais figuré qu'on pouvait employer les vieux bateaux pour en faire des habitations; cependant on n'y était pas mal.

Dans le carré normand, une jolie petite mare contenait des poissons rouges; dans les champs, tout autour, des choux; au delà, les côtes grises et tristes. En haut de l'une d'elles, une maison et une cabane en bois, « le *hameau de la Nouvelle Calédonie* », me dit Désirée, la cuisinière.

Le deuxième jour, vers 7 heures du soir, je prends une lanterne et j'accompagne mon maître à la grille du jardin. Bientôt arrive une voiture. Une dame très enveloppée en descend. Monsieur lui prend la main et nous revenons à la maison, moi marchant à reculons et

essayant de faire rendre le plus de service possible à ma lanterne.

Dans l'antichambre, mon maître débarrasse cette dame de toute une série de châles. Il était très empressé et très prévenant. Je remarquai combien sa façon de parler avait de séduction quand il le voulait.

Lorsqu'ils furent au dessert, je me rendis à la cuisine où Désirée m'attendait pour dîner à notre tour. « Hein! me dit-elle, elle est belle cette dame? » Je répondis en riant : « Sûrement elle est belle et je lui trouve un air d'impératrice. — Ne riez pas, me dit gravement Désirée, cette dame a été la maîtresse de Napoléon; tout le monde le sait ici. Napoléon en était fou; il l'a anoblie. Elle a fait graver des armes sur tous ses bijoux et sur tous les objets qu'elle a chez elle. »

A 10 heures, la voiture est là, je reprends ma lanterne, j'accompagne Monsieur et son invitée; mon maître monte en voiture avec elle et me dit : « Vous ne m'attendrez pas, j'ai mes clefs... »

Je repousse la grille, je reviens à la cuisine, où je dépose ma lanterne; puis, à tâtons, suivant la haie de troènes, je gagne ma chambre. Une odeur âcre, mélange de sapin et de goudron, me monte à la gorge; c'est une odeur, dit-on, très saine, mais tout de même désagréable, quand on n'y est pas habitué.

Je contemple ma chambre qui me fait l'effet d'un énorme cercueil retapé à neuf pour le grand voyage.

J'en fais l'inventaire : un lit en fer, une armoire, deux petites banquettes fixes, à tribord et à babord; une planche faisant tablette et portant une cuvette; en face, un hublot; près de la tête du lit un clou pour accrocher sa montre, et c'est tout. Les boiseries avaient dans leurs lignes un cachet de la Renaissance. J'appris plus tard

que c'était le travail d'un artiste ébéniste venu du Midi et établi à Étretat...

Je me couchai, mais je ne pus dormir. J'entendais un bruit lointain, puis par moments, tout proche; c'était la répercussion des vagues qui, à travers le sol, venaient secouer les flancs de ma pauvre caloge hissée sur ses deux murs de briques et la soulevaient encore à chaque lame, comme au temps où elle tenait la mer. Elle avait bien navigué quarante ans, balancée par les vagues, et elle continuait, gémissant à chaque paquet de mer. Après avoir porté des turbots par centaines de tonnes, des maquereaux par centaines de mille, des harengs et sardines par millions, après avoir vogué, paisible, par de belles journées de soleil, et connu aussi les terribles tempêtes, elle était venue échouer à la Guillette, et servait actuellement d'abri au valet d'un grand écrivain.

Le lendemain mon maître me demanda si je me trouvais bien dans ma caloge. Je remerciai. Il me dit les difficultés qu'on avait pour en obtenir, « toutes les villas du pays en voulaient avoir comme chambres d'amis ».

Après son déjeuner, il entre-bâilla la porte de la cuisine en disant : « Nous avons oublié le pain des poissons rouges. » C'était l'heure à laquelle il leur rendait visite. Ils le savaient et l'attendaient tous à la surface de l'eau. Une quantité de petits oiseaux avaient pris l'habitude de participer à la distribution. Ils voletaient autour de mon maître, s'abattaient à ses pieds, si nombreux, si pressés, si confiants, qu'il était obligé de faire attention pour ne pas marcher dessus...

Le temps, magnifique à notre arrivée, se gâte, le vent souffle très fort; la mer gronde avec violence, nos dix

jours prennent fin et l'on ne peut les prolonger, car le courrier de Paris est tous les jours de plus en plus chargé.

Mon maître fait ses recommandations au jardinier. Il lui donne quelques idées pour le jardin au printemps. Puis, enchantés, nous reprenons la route de Paris, toujours dans le fameux coupé; c'était ce que le loueur avait de mieux. A la gare des Ifs, mon maître me dit : « L'été, c'est très joli ici, vous verrez. » De fait, cette gare, qui a été prise dans un beau parc, est entourée de grands arbres; on aperçoit de belles allées et, tout au bout, un château tout blanc, aux toits pointus.

Il ne fait pas chaud. Mon maître bat fortement la semelle sur le quai; il a horreur des salles d'attente qui, dit-il, « sentent la crasse dans tous les pays du monde ».

A Paris, je fis de mon mieux pour ranger l'appartement. Mais je ne savais par quel bout commencer.

Je trouvais des livres, des brochures, des journaux empilés le long des murs, contre les meubles, même au pied des meubles. Sur les tables, il y en avait des montagnes. Je cirais et astiquais tous les jours, mais c'était peine perdue; mon maître se promenait de son lavabo à sa table de travail avec des serviettes ruisselantes d'eau.

Un jour que la concierge me montait un paquet de lettres, je lui confiai mon désespoir de ce désordre... Elle me raconta que, peu de temps avant, mon maître, en sortant son revolver de sa poche, s'était envoyé une balle dans le doigt. Toute fière, elle ajouta : « C'est moi qui l'ai soigné. Mais ce qu'il est dur à la douleur! En voilà un qui peut aller à la guerre, on ne l'entendra pas se plaindre. — Mais, lui dis-je, en 1870, est-ce qu'il n'était

pas soldat? — Si, me répondit-elle, il s'est battu; il faisait partie de la levée des conscrits de dix-huit ans; et, à son arrivée à Rouen, il fit avec des amis quelques farces à l'Amiral qui commandait la ville et plus tard à des prussiens. Lorsque les Allemands devinrent maîtres de la ville, il gagna le Havre, où il soigna les varioleux comme une sœur de charité. »

Au bout de quelques jours, mon maître me dit : « Je vais donner un dîner. Nous serons seize. Je sais qu'il n'y a de place que pour douze; mais on se casera tout de même. C'est un dîner de fiançailles. »

Ce dîner n'était qu'un bon tour qu'on voulait jouer à la belle H... pour se venger d'une mystification qu'elle s'était permise à l'égard de mon maître.

Un Espagnol, superbe, grand, blond, le teint rose, arrivé tout récemment de Madrid, était à la recherche d'une dame jolie et aimable dont il voulait faire sa compagne. Il était immensément riche et devait s'installer somptueusement. Quatre dames, dont la belle H..., furent invitées, pour qu'il pût choisir. Elles avaient mis leurs plus beaux atours, s'étaient bichonnées, étaient sous les armes.

Le bel Espagnol, qui était marquis, fut placé au bout de la table, ayant sous le regard les quatre dames, qui ne le quittaient pas des yeux. Il régnait un calme relatif au début, tout le monde se dévisageait avec un peu de gêne, mais on regardait surtout le richissime étranger. Quoique beau garçon, il était d'aspect bizarre; trop grand, il ne pouvait arriver à placer ses jambes sous la table, il avait un habit démesuré, un gilet jaune, un pantalon gris-bleu très clair.

Le poisson venait d'être servi, quand tout haut il

me demanda le petit local! Surprise générale. Mais lui, sans gêne, avait déjà défait ses bretelles et disparu. Un des invités, qui avait voyagé en Espagne, expliqua que dans ce pays il était tout à fait admis qu'on se dérangeât de table...

L'Espagnol revenu, on causa installation... Il voulait un immense appartement, un tapissier très artiste, un marchand de chevaux de premier ordre (ce fut Ménage qui fut choisi). On le renseigna de tous les côtés de la table, et ces dames eurent la vision d'une installation princière.

Le marquis de San Pola buvait comme un trou, champagne et eau de Seltz; il avait vidé à lui seul l'appareil de trois litres, qui devait suffir pour tout le monde. Au rôti, il enleva son habit et demanda à prendre un peu d'air; il vint quelques instants au salon où j'ouvris une fenêtre. Aussitôt, rire général dans la salle à manger.

Quand la glace fut servie, se croyant sans doute déjà dans son appartemeut, il demanda deux chaises et des coussins et fit un petit somme...

A son réveil, on aborda la question femmes; il dit qu'il ne manquait plus à son installation qu'une jolie enfant pour le distraire et qu'il lui donnerait tout ce qu'elle voudrait. Alors mes quatre gaillardes minaudèrent à qui mieux mieux; elles firent des grâces, des effets de buste, c'était à qui décrocherait la timbale.

La petite H..., avec sa bonne figure douce, était sûrement la plus belle, d'une fraîcheur de rose et gracieuse au possible. Aussi l'Espagnol n'hésita guère, il la choisit et, le dîner à peine terminé, l'emmena, en simulant un état d'ébriété éxagérée. La porte n'était plus assez large pour les laisser sortir et dans l'escalier, le marquis

dégringolant les marches quatre à quatre, entraîna la jolie enfant dans une descente victorieuse, mais désordonnée.

Lorsqu'ils furent partis, ce fut du délire, tout le monde se tordait, les uns pleuraient, les autres sautaient, il y en avait qui se roulaient. M. de Maupasant, se tenant les côtes, trépignait dans la joie que la farce eût si bien réussi. Il savait que le lendemain, dès l'aurore, le marquis déposerait un louis sur la cheminée de la belle et disparaîtrait à l'anglaise.

Le 15 décembre, je tenais en main un calendrier, quand mon maître ouvrit la porte du salon. Il avait la figure assombrie.

La veille, il était allé en soirée chez une Altesse et avait ramené une étrangère d'un blond roux, pas jolie, mais jeune et assez appétissante. Après le déjeuner, elle s'envola, mais pas pour longtemps; à 4 heures elle était de retour; elle dut attendre jusqu'à 6 heures et à 7 heures et demie, repartit, mon maître dînant en ville.

Le lendemain, à 9 heures du matin, elle était encore là. Cela dura quatre jours; après quoi, mon maître me dit. « Faites-en ce que vous voudrez, moi je n'en veux plus... Elle me dit, chaque fois, qu'elle part pour Vienne et elle revient toujours... F...-la dehors, si elle vous y oblige! »

Les invitations aux dîners et aux soirées pleuvaient. Nous en reçûmes un jour dix-sept!

« François, me dit M. de Maupassant, vous prépa-

rerez tout ce dont nous aurons besoin pour deux mois; nous partirons la semaine prochaine pour Cannes et, à notre retour, nous irons habiter chez mon cousin L..., dans un appartement plus confortable. Ici, je suis trop à l'étroit, je ne respire pas. »

Mon maître prit le rapide. Je suivis en express. A la gare d'arrivée, un commissionnaire m'attendait avec un mot de ralliement.

Mme de Maupassant et son fils, M. Hervé, occupaient un joli appartement.

Mon maître en loua un avec une belle vue sur la mer, très gai, en plein soleil. Il fut convenu dès les premiers jours que sa mère et son frère dîneraient tous les jours chez lui. Sa vie devint plus calme. Il travaillait de 9 heures à midi, puis il faisait sa toilette et déjeunait.

Trois fois par semaine, il allait, l'après-midi, tirer au pistolet chez un ami, avec d'autres amateurs.

Un matin, un monsieur moustachu, aux allures bizarres, se présenta pour voir M. de Maupassant. Je lui dis que Monsieur n'était jamais là le matin. Il écrivit alors quelques mots sur sa carte et en me la tendant, il se mit à rire, tous les poils de sa figure hérissés; on eût dit une vraie brosse.

Mon maître travaillait et pour rien au monde je ne l'aurais dérangé; je ne connaissais que la consigne. A midi, je lui remis la carte. Il la lut à haute voix, et dit : « C'est bien, j'irai cet après midi. »

Le lendemain ce monsieur vint déjeuner avec sa femme, nous le revîmes plusieurs jours de suite. Il parlait beaucoup, semblait savoir beaucoup de choses, et se répandait sur une foule de pays en de tels racontars que le monde en paraissait tout rapetissé. Il proposa à mon maître de fonder à Cannes un cercle qui devien-

drait très important et qui ferait du tort à Nice, peut-être même à Monte-Carlo. Il jeta les bases des statuts, s'enthousiasmant, s'excitant, affirmant qu'il était en mesure d'obtenir l'autorisation des jeux, etc.

Quelques jours après, mon maître me prévient qu'il allait donner un déjeuner de douze personnes, douze hommes : « Car, fit-il, nous allons fonder une société anonyme qui n'est qu'une farce que nous voulons jouer au comte L..., fondateur du cercle. Il en sera le président effectif, le comte O..., le président honoraire et le principal bailleur de fonds soit pour sa part deux millions et demi; M. R..., secrétaire, puis le baron R..., P. A..., moi et quelques autres, nous compléterons le conseil d'administration et nous achèterons l'île Sainte-Marguerite. »

Au déjeuner, douze messieurs entourent la table; la réunion est très sérieuse. Le comte O... paraît soucieux, il se passe souvent la main derrière la tête; son attitude est celle d'un homme qui lutte, qui se demande s'il doit s'engager dans cette affaire, s'il ne serait pas plus sage de s'abstenir. C'est que deux millions et demi, quoiqu'on soit riche, c'est quelque chose!...

Le baron R... fait discrètement remarquer au futur président cette hésitation de leur plus fort actionnaire, mais M. P. A..., aidé de mon maître, démontre, chiffres en mains, par des documents irréfutables, que l'affaire est de tout premier ordre, absolument bonne; le principal actionnaire se laisse convaincre et donne son approbation entière, les autres actionnaires le suivent dans cette voie avec un ensemble édifiant.

Le futur président est pourpre de joie et de triomphe... Puis, le déjeuner terminé, le conseil tout entier, flanqué de ses dignitaires éventuels, se dirige vers le port en fumant d'énormes cigares...

La *Louisette* les attendait pour les transporter à l'île du Masque de fer, dont ils se disaient déjà les propriétaires.

Je n'ai pas assisté au désappointement du président lorsqu'il apprit que l'île Sainte-Marguerite n'était pas à vendre et qu'elle appartenait à l'État. Je ne l'ai revu que deux ans plus tard, à Paris, assez changé, tout blanc déjà.

Mon maître achevait un roman qui devait paraître en avril; les épreuves arrivaient coup sur coup, j'étais sans cesse sur le chemin de la poste. Le monde chic arrivait en foule à Cannes... Monsieur recevait beaucoup d'invitations; il fut bientôt aussi débordé qu'à Paris.

L'escadre de la Méditerranée mouillait dans le golfe Juan; mon maître voulut aller la visiter. Un jour qu'elle devait faire des manœuvres au large, je l'accompagnai jusqu'à sa *Louisette* pour y porter quelques objets. Il était le seul à sortir, car il y avait beaucoup de mer, et un très fort vent de sud-ouest. Je le regardai s'éloigner avec son vieux matelot Galice qui, à première vue, avait passé l'âge de naviguer.

Le soir, ce vieux loup de mer, ayant rapporté les différents objets qu'on ne laissait jamais à bord, prit comme d'habitude un verre de bon vin. Quand il eut fini de souffler et que ses poumons eurent retrouvé un peu de calme, il me confia que jamais, dans sa carrière pourtant longue de marin, il n'avait vu l'égal de M. de Maupassant. « Il est adroit, disait-il, il a l'œil à tout et il connaît la lame comme un vieux marin. Il est d'une hardiesse qui fait parfois trembler; songez donc que cet après-midi, avec notre légère baleinière tout ouverte, nous avons remonté des vagues énormes, jusque vers la haute mer.

C'était dur; pourtant, Monsieur ne semblait nullement fatigué, il y allait de tout cœur. »

Je pensai que ce brave homme avait bien gagné un second verre.

Il partit en disant : « Maintenant, je n'aurai jamais peur en mer avec M. de Maupassant. »

Une nuit, vers deux heures du matin, j'entends mon maître qui m'appelle : « Venez, j'ai mis le feu à ma chambre; en frottant une allumette, le souffre a sauté sur les rideaux de lit qui ont tout de suite flambé. » J'accours avec un tablier bien mouillé devant moi, un autre sur ma tête, je lance des brocs d'eau sur le lit qui était tout en feu; les rideaux et la moustiquaire étaient déjà consumés. Je demande à mon maître de me passer de l'eau, mais en posant le grand broc en porcelaine sur l'évier il le casse. « Ne vous brûlez pas, me dit-il, j'ai mon manuscrit, le reste est de peu d'importance. »

La porte d'entrée de la chambre brûlait; les portières en jute de l'escalier avaient aussi flambé, on parvint à les arracher; nous eûmes la chance que les vitres des fenêtres résistèrent, et qu'il n'y eut pas de courants d'air pour activer l'incendie. A force d'eau, je pus devenir maître du feu... Alors, naturellement, les pompiers arrivèrent et achevèrent de démolir le reste du lit et des meubles.

Mon maître alla passer deux jours à Monte-Carlo. A son retour, il trouva sa chambre réinstallée, mais il constata avec peine que plusieurs objets, auxquels il tenait, avaient été détériorés, entre autres quelques vieux livres, ses dictionnaires et un sous-main en cuir ancien. Il se remit au travail, mais avec moins d'entrain; il se levait plus tard.

Un jour, il va visiter la baie d'Agay et les montagnes de l'Estérel. Un autre jour, il accompagne sa mère en voiture à Vallauris, par la route de la Californie qui passe dans le village où sont installées les fabriques de porcelaine des frères Massier. Le soir, en dînant, mon maître et sa mère s'entretiennent de cette promenade. Il est enchanté des faïences qu'il a achetées pour sa petite *Guillette*. Il parle de ces MM. Massier, si aimables, si entendus à leurs affaires. Il rappelle les détails de l'excursion, la vue le long de la Corniche, les immenses tapis verts, la mer, les îles au loin. Il paraît ravi et semble décrire un rêve...

Un matin, M. de Maupassant dit à Galice qu'à la première bonne brise ils reconduiront ensemble la *Louisette* à Antibes. « Et vous, François, ajouta-t-il, vous ne porterez plus mes pistolets chez M. A..., nous partirons prochainement. J'en ai assez! On ne peut faire deux pas dans la rue, sans avoir son chapeau à la main, pour saluer toutes ces Altesses qui y grouillent. Ils m'invitent trop à dîner, cela me fatigue et ne m'amuse pas toujours. Puis, mon livre va paraître, il faut que je sois à Paris. »

Le 27 février, le père Galice est là; le vent est bon. Mon maître part avec lui pour reconduire la *Louisette*. Je les vois gagner la passe de la Croisette et, en quelques bordées, ils sont au large.

Le soir, je m'informe si le voyage avait été bon. « La première partie, oui, me répond Monsieur, mais après avoir tourné la Garoupe, le vent devint instable, soufflant tantôt de l'est, tantôt de la terre, avec cela une forte houle venant du golfe de Gênes. Deux ou trois fois la *Louisette* embarqua un peu d'eau et le pauvre Galice n'en menait pas large; je lui fis prendre un verre de

rhum, je le remontai en lui disant que le plus dur était fait; et quand, une heure après, nous entrâmes dans le port, Galice ne cachait pas sa joie. Il n'aura plus maintenant qu'à garder la *Louisette* bien ancrée derrrière le môle. »

Paris. — Mon maître n'est pas content. Aujourd'hui, 3 mars, il fait ici un froid de loup et la neige tombe à gros flocons, rendant les rues impraticables aux piétons. Comme Monsieur n'aime pas la voiture, il sort peu. Il en profite pour faire quelques chroniques et mettre au point les dernières épreuves de son livre.

Vers le 20, le temps s'améliore, il s'occupe de son nouvel appartement, avec son tapissier. Ils décident de faire la salle à manger d'un rouge grenat, le salon bleu Louis XVI, la chambre à coucher jaune et le jardin d'hiver vert olive... On achète aussitôt des étoffes.

Le 2 avril, veille du déménagement, nous emballons les objets précieux, les assiettes, les plats en vieux Rouen, les livres anciens.

Le 3 avril, rue Montchanin, le tapissier Kakléter est là, avec deux ouvriers; les sacs sont défaits, on déroule les étoffes. Mon maître est tout joyeux. Trois hommes à faire travailler, quelle fête! Kakléter avec son client entreprennent le salon; en trois jours, tentures et rideaux sont posés. Pendant trois semaines, M. de Maupassant travaille avec acharnement à cette installation, ne perdant qu'un après-midi par-ci par-là. La plupart des objets occupèrent plusieurs places avant d'en trouver une définitive. Deux têtes d'anges joufflus en bois massif qui symbolisaient les Dieux du vent furent celles qui se

promenèrent le plus; elles finirent par échouer dans la serre.

Puis, Kakléter apporta les rayons de la bibliothèque. C'était le meuble qui me faisait le plus plaisir. J'allais pouvoir ranger; il n'y aurait plus de livres par terre, le long des murs et autour des pieds de table; le bureau pourrait être un peu moins chargé. J'en éprouvai un vrai soulagement et je m'empressai d'aider mon maître à poser les livres sur les planches au fur et à mesure qu'il les classait.

L'installation terminée, mon maître demanda au tapissier de lui envoyer son compte immédiatement.

« On respire mieux ici, me disait-il, en se promenant dans l'appartement et en jetant un coup d'œil partout. Ce Kakléter est joliment robuste; quand il frappe sur un clou, il retient le marteau, pour ne pas le briser... Ces têtes d'anges, qui pèsent soixante-dix kilos, il les a fixées en les tenant à bout de bras, et il va très vite, c'est un ouvrier très habile. Ce que j'admire par-dessus tout, c'est son calme, car je dois reconnaître que je lui ai donné bien souvent l'occasion de s'impatienter et jamais il n'a laissé voir l'ombre d'humeur. Mon ami, M. M..., qui me l'a indiqué, a fait là une vraie trouvaille. Il s'y entend, du reste. Si vous voyiez son petit rez-de-chaussée comme c'est coquettement arrangé! Son cabinet de travail est entièrement tendu d'une étoffe vert tendre un peu bleuté, très doux à l'œil et d'un très joli effet. »

Il ne restait plus à exécuter que les peintures de la salle de bains; mon maître remit ce travail à plus tard, « pour sa première absence ». Il ne pouvait supporter l'odeur de la peinture, et encore moins les peintres, qui lui avaient volé, disait-il, rue Dulong, une épingle de cravate et une jolie bague venant de son grand-père.

Nous voici aux premiers jours de mai.

« Je vais mieux, me dit M. de Maupassant, je suis un peu réchauffé, grâce au feu que vous entretenez dans toutes les pièces; mais je ne me sens pas disposé au travail. Allez chez le libraire qui se trouve à droite, rue du Bac, en quittant le pont Royal, vous m'achèterez une carte de la Seine, de Paris à Rouen. Je vais la descendre en yole jusqu'à Rouen avec M. A... Cela me prendra quatre jours. Pendant ce temps, vous préparerez tout ce dont nous avons besoin pour Étretat. Nous y partirons aussitôt mon retour. »

Mon maître prit le train pour s'embarquer à Maisons-Laffite. Mais il avait oublié sa carte à la maison, je m'en aperçus et je la lui portai. J'arrivai à temps pour assister à l'embarquement. M. A... était à la barre, Monsieur prit les avirons; il se frotta la paume des mains d'un enduit spécial, jeta un dernier regard sur l'ensemble de son bateau et salua de la tête les trente personnes qui étaient là. Puis, faisant le mouvement d'un grand oiseau qui prend son vol, lentement, avec mesure, il plongea les deux avirons dans l'eau. Quelques minutes après, on n'apercevait plus au loin qu'un point noir sur la nappe argentée de la Seine, qu'inondait un beau soleil printanier. Monsieur, de l'aveu de tous les connaisseurs, était un canotier hors ligne. Ces louanges me furent agréables.

A son retour, Monsieur me raconta qu'il avait eu un temps splendide, mais que ce pauvre M. A... n'était plus de force à faire d'aussi longs parcours. « J'ai dû, me disait-il, lui reprendre les avirons à tous moments, et parfois ramer pendant quatre heures, sans m'arrêter. »

CHAPITRE II

JUIN-OCTOBRE 1884

Étretat. — Jardinier modèle. — Tirs au pistolet. — Poules et coq. — Arrosage. — Le jeu de boules. — Les deux saints de bois. — La chambre d'amis. — Une jeune américaine. — Maître Renard. — Le feu à la maison. — Marie Seize. — Octobre. — Les feuilles d'automne. — *Bel Ami* est terminé.

Étretat. Juin 1884. — Nous sommes des premiers arrivés à Étretat; mon maître en profite pour se reposer et travaille à une *nouvelle*, dans l'intervalle de ses chroniques.

Puis, son jardin l'occupe; il passe des heures avec Cramoyson, discutant les emplacements pour les parterres d'été. Il s'agit de reconnaître les arbres qui se sont développés le plus rapidement, afin de choisir les espèces à planter de préférence, dans l'avenir, selon la convenance du terrain.

Levé vers 8 heures, il ne veut rien prendre; il dit que cela le gêne pour travailler; il prétend que le café au lait le matin est un repas de femme. Il fait plusieurs fois le tour de son jardin, visite ses poissons rouges, rentre se baigner les yeux; souvent il écrit jusqu'à 11 heures, puis il prend son tub à l'eau froide, fait sa toilette et déjeune. Après quoi, il tire tous les jours ses quarante à cinquante balles au pistolet... D'abord il tire dix balles à vingt pas au visé, dix autres au commandement; puis

dix à quarante pas au visé, plus dix au commandement un, deux, trois; ces vingt dernières, toujours à double charge. Quand il est satisfait de ses coups, il s'arrête; sinon, il tire encore dix balles, mais il est très rare qu'il en tire davantage, « car, dit-il, cela devient inutile et même nuisible pour faire un parfait tireur ».

A ce train, la provision de balles apportée de Paris fut vite épuisée; on demanda alors du vieux plomb chez François Jeanne et mon maître m'initia à la fabrication de ces projectiles. Dès le début, j'arrivai à en faire de cinq à six cents dans mon après-midi.

« Vous voyez, me dit-il, comme vous êtes déjà habile, et ne trouvez-vous pas que c'est amusant?... Seulement faites bien attention que votre cuillère ne glisse pas dans l'eau, car le plomb bouillant vous sauterait aux yeux; c'est très dangereux. Je voudrais même que vous mettiez des lunettes, je serais plus tranquille. »

Armé de doubles yeux sur mon nez, je suis arrivé à faire mille balles dans mon après-midi, tout en m'amusant.

Vers 2 heures et demie ou 3 heures, M. de Maupassant va quelquefois voir la mer, mais le plus souvent c'est vers 5 heures et demie.

Un jour que nous parlions cuisine, mon maître me disait que Vimont, notre boucher, avait de très bonne viande :

« Vous le connaissez? Comme il est fort! Chez lui, la graisse n'est pas du *mou!* Je crois qu'il a bien douze enfants. En voilà un buveur de champagne! Il lui est arrivé d'en boire jusqu'à quatorze bouteilles... Ah! Et puis, dites donc, François, il me vient une idée, je vou-

drais avoir des poules, pour être certain d'avoir des œufs frais à mon déjeuner; vous pourrez ainsi m'en faire à la coque tous les jours. Dites à la marchande de m'en apporter six, et un beau coq, le plus beau qu'elle aura. Je vais prier Cramoyson de faire tout de suite un entourage avec du treillage en fil de fer à côté de la cabane au bois, assez grand pour que ces bêtes aient de l'herbe et de quoi picorer. »

Deux jours après, les poules arrivèrent avec un coq superbe, qui avait une crête remarquable et un cou tout doré.

Mon maître me recommanda d'en avoir bien soin, de leur faire des pâtées avec les restes de pain, du son et du lait. « Et moi, ajouta-t-il, je leur donnerai du petit grain. » Cramoyson en déposa un sac dans la cabane.

Plusieurs fois par jour, mon maître visitait ses poissons rouges, mais il aimait surtout s'attarder près de ses poules; il ne se lassait pas de les regarder, observant leurs moindres mouvements et s'en amusant. Elles étaient, il faut le dire, fort belles, et le coq était encore plus rouge qu'à son arrivée.

« Est-il beau, me disait-il, ce gaillard-là! Je voudrais être peintre, j'en ferais sûrement un tableau réussi... Voyez l'expression de sa tête. L'œil est-il assez fier! Et sa belle crête d'un rouge vigoureux! puis son col brillant, nuancé, il est étincelant; et cette prestance majestueuse! Regardez sa queue; quel superbe panache! Mais vous savez, en général, ils ne la gardent pas longtemps... Les œufs sont très bons, ils n'ont aucun rapport comme goût avec ceux de Paris. Vous direz à la marchande que pour le mois de juillet je lui demanderai

six autres poules pondeuses, car celles-ci, d'ici là, seront fatiguées... »

Le jardin prenait bonne tournure; Cramoyson nous annonça qu'il y avait des haricots verts prêts à être cueillis et des petits pois en fleurs : « Oui, dit mon maître, ils sont très beaux. Vous saurez, François, que je ne mange pas de carottes, pas de choux, pas d'oseille et surtout jamais d'épinards! Cramoyson vous donnera, autant que possible, haricots verts, flageolets, petits pois et salades variées pour cuire. De la salade cuite, vous pouvez m'en donner tous les jours, à la crème fraîche, bien entendu. »

Dans une de ses visites à ses rosiers, M. de Maupassant avisa un jour un petit arbre qui se trouvait sur le bord du chemin. Il le montra à Cramoyson : « Voyez comme a changé en une année ce frêne! Puisque ce terrain lui convient, nous en mettrons une rangée dans la prairie le long de la haie; car les sycomores ne prospèrent pas, ils ne donnent vraiment pas beaucoup d'ombre. Sur le bord du sentier de la grande haie, devant la maison, nous ajouterons aussi quelques peupliers blancs; ils poussent très vite et sont gais à l'œil. »

J'avais apporté de Paris une petite pompe Japy avec les tuyaux nécessaires pour arroser jusqu'au bout du jardin des deux côtés. C'est bien commode : l'un de nous pompe et l'autre dirige le tuyau; cela va plus vite qu'avec les arrosoirs et c'est moins fatigant. « De cette façon, remarque Monsieur, quand vous ne serez pas là, Cramoyson, j'aiderai François pour entretenir les fraisiers dans un bon état d'humidité, afin que nous puissions avoir des fraises sans interruption. » La petite pompe

aspirante et foulante installée près de la grosse pompe, qui occupait déjà le dessus du puits, ressemblait à un petit jouet, et je crois que mon maître la considérait comme telle, car, à tout moment, il s'amusait à la faire fonctionner, en disant : « C'est pour qu'elle ne perde pas son eau. »

Quand il s'agissait d'arroser, c'était toujours son tour d'être à la pompe. Quand je me proposais pour le remplacer, il me renvoyait en donnant pour motif que j'envoyais l'eau plus en pluie et avec plus de douceur que lui. Il valait donc mieux me charger de tenir la lance.

Le 22 juin, nous avons eu la visite d'une dame; puis, le 24, visite d'une autre dame et huit personnes à dîner.

On commença de jouer aux boules. Mon maître s'amusait; c'était plaisir de l'entendre rire quand il avait bien joué, ou encore quand il pouvait déplacer les boules de ces dames ce qui les faisait courir et jeter des cris perçants comme ceux des enfants.

Un beau matin, il fait tomber toutes les pommes des pommiers pour qu'elles n'épuisent pas ses jeunes arbres.

Tous les jours, la matinée se passe de la même façon. Mon maître se promène et travaille, mais, après le déjeuner, il ne quitte guère la grande haie du côté d'Étretat; dans cette haie se trouve une trouée, par laquelle il aperçoit ces dames arrivant du fond de la passée, à la sortie du manège Justin. Et aussitôt qu'il les voit, il se hâte de sortir les boules, ou bien il plante les arceaux du croquet...

Il fallait se mettre à jouer tout de suite. Souvent même, il ne donnait pas le temps aux dames de déposer leurs

manteaux et leurs chapeaux à la maison. On étendait le tout sur la petite haie d'épines qui séparait la prairie du jardin et la partie était immédiatement engagée. Le joueur s'y donnait entièrement, avec une telle fougue qu'on pouvait se demander si l'auteur d'*Une Vie* remarquait les intonations et les propos aimables que ces dames lui envoyaient avec des « Très bien, mon cher »; où des « Attention, mon petit » et que l'écho de la côte de Fécamp répétait lentement, mais fidèlement.

Le 26, à la nuit tombante, j'aperçois, dans le chemin de la cuisine, une grande femme poussant devant elle une brouette chargée. C'était la suppléante du magasin d'antiquités *le Vieux Rouen* qui apportait les achats que mon maître avait faits dans la journée.

Me désignant deux saints en bois parmi ces objets, mon maître me dit: « Voyez comme c'est bien travaillé; ils sont fins, j'en suis très content, surtout parce que ce sont des saints d'outre-Manche, et qu'ils n'ont rien d'anglais. » Les autres objets furent placés un peu partout, mais principalement dans la chambre des étrangers; il voulait la rendre gaie, parce qu'elle devait prochainement recevoir un ménage. Alors, avec une minutie digne d'une ménagère émérite, il prend note de ce qui manque encore dans la chambre : boîte à poudre de riz, flacons à odeur, glace à trois faces pour se coiffer, pelote à épingles. « J'achèterai cela cette après-midi, dit-il. Il y a bien un sous-main, avec papier, plumes et buvard? Oui. C'est très bien!... »

La première personne qui occupa cette chambre, à laquelle il avait donné tous ses soins, fut une jeune américaine, auteur de plusieurs romans publiés en

France. Cette dame était aussi intelligente que belle. Un matin que la femme attachée à son service n'arrivait pas pour lui donner son déjeuner, elle me dit : « Mais, François, vous pouvez bien entrer dans ma chambre et déposer le plateau sur la table, cela ne me gêne aucunement, je suis couverte dans mon lit. »

Cette même dame disait un jour à mon maître, au milieu d'une discussion littéraire : « Tous vos critiques, qui se donnent tant de mal pour analyser une œuvre nouvelle, me font rire; car, enfin la littérature n'est pas une chose si complexe. Moi, je n'ai jamais appris la langue française, j'écris tous les mots en me fiant aux analogies, et cependant ils acceptent mes livres, vous voyez bien ! » Elle ajouta : « S'ils me parlaient de la grande difficulté que rencontrent presque toujours à s'entendre deux êtres qui s'aiment entièrement..., vous comprenez ce que je veux dire... oui, qui savent se donner le maximum des plaisirs sensuels... Si cela arrive une fois, aussitôt un abîme les sépare. » Mon maître ne riait pas, son front s'assombrit et je remarquai un mouvement nerveux dans ses pupilles. Je n'entendis pas sa réponse, car il me pria de donner le plat suivant...

Quelques années plus tard, il m'envoya prendre des nouvelles de la santé de cette dame, hôtel Meyerbeer, au rond-point des Champs-Élysées. Un groom me conduisit à sa chambre; j'étais à peine sur le seuil de la porte que cette dame me disait : « Entrez, entrez, François! Venez près de moi, vous savez que je ne suis pas une bécasse. »

Je m'assis près de son lit, elle me pria de lui donner des nouvelles de mon maître. « Parlez-moi de lui long-

temps, me disait-elle, vous ne me fatiguerez jamais sur ce sujet. »

Après lui avoir longtemps parlé, comme elle le désirait, elle me dit avec une légère émotion dans la voix :

« Oui, mon bon François, vous l'avez presque compris, cet être qui ne se découvre pas, car il faut avoir vécu près de lui comme je l'ai fait pour le saisir... Et vous savez, je n'aime pas seulement votre maître comme littérateur, je l'aime pour lui, comme on dit dans mon pays : *for his good heart, for his extreme loyalty, and his great kindness* (pour son bon cœur, pour son extrême loyauté, sa si grande bonté...) J'ai là, voyez-vous, sur ma table, entièrement écrite, notre conversation d'avant-hier. Ce cher brave ami est resté avec moi toute l'après-midi, il ne pouvait se décider à partir. C'est que, tous deux, nous nous demandions si ce ne serait pas notre dernier entretien; car, mon pauvre François, d'ici deux ou trois jours, je vais être opérée d'un kyste, et l'on ne sait jamais ce qui peut résulter. Mais dites bien à mon ami Maupassant que si je reste sous le chloroforme, ma dernière pensée sera pour lui... »

Je rendis compte à mon maître de ma mission, et il en fut très touché.

J'eus longtemps devant les yeux le beau visage de cette dame : elle avait une magnifique chevelure d'or, qui s'harmonisait merveilleusement avec son teint de rose, et que retenait à peine un fichu de dentelle. Elle était vraiment belle!...

Juillet. — Le jeu de boules a un succès fou, mon maître est en excellente santé. Des amis arrivent, on leur donne deux chambres. Heureusement ils dorment jus-

qu'à 11 heures, ce qui permet à Monsieur de travailler toute la matinée. Après le déjeuner, il les emmène au bord de la mer ou à Saint-Jouin, chez la belle Ernestine.

Puis il donna quelques dîners et les soirées étaient très gaies. On jouait au mouchoir, souvent les nouveaux venus n'y comprenaient rien, mais il leur fallait bien s'y mettre, et, une fois lancés, ils s'amusaient beaucoup et riaient encore plus fort que les habitués. Ce jeu était sûrement celui qui plaisait le plus à mon maître.

Un matin je revenais des provisions, j'aperçois mon maître dans la prairie, entouré de toutes ses poules. Il m'appelle :

« Venez voir cet énorme trou dans la haie du champ, le treillage est relevé et au-dessous la terre est fouillée à une grande profondeur. Il n'y a pas de doute, c'est un renard. Il a senti la volaille, le gredin! Mais, à nous deux!... Je vais dès aujourd'hui écrire à Paris, pour qu'on m'expédie par grande vitesse un piège à loup de première force. Je m'y connais et Cramoyson aussi; ce ne sera pas long pour lui faire son affaire. »

Mon maître revenait avec moi du côté de la maison, ses poules le suivant toujours, comme si elles avaient compris qu'il s'occupait de leur défense, il eut même de la peine à s'en débarrasser pour passer la petite grille de séparation entre le jardin et la prairie.

Quand Cramoyson arriva dans la journée, mon maître lui montra le trou, et le pria de remettre tout en état, de consolider le treillage en attendant l'arrivée de l'appareil.

Août. — Tous les jours, depuis cette alerte, dès son

lever, mon maître vérifiait tout le tour du carré normand.

L'appareil arriva, c'était une machine infernale, même très dangereuse à manier. Il fut placé derrière les cabanes en bois où couchaient les poules, on pensait qu'attiré par l'odeur, cet animal malfaisant viendrait se faire prendre.

Septembre. — « Pendant que j'y pense, m'ordonna M. de Maupassant, je voudrais que vous portiez, de temps à autre, un panier de poires aux dames de la poste, et aussi chez Mme C... C'est la fille d'Offenbach, le grand musicien. Ce n'est pas pour les poires, mais je sais qu'elle est très sensible aux attentions qu'on a pour elle... La perte de son frère lui a porté un coup très dur, elle en a éprouvé un grand et profond chagrin; moi aussi, du reste, j'ai été très peiné de voir partir ce pauvre garçon, je l'aimais beaucoup, il était si bon, si franc camarade, et il n'avait que vingt-deux ans! »

Le 12 septembre, mon fourneau de cuisine ne veut pas s'allumer, pour l'y décider, je lui administre quelques cuillerées de graisse, deux minutes plus tard le feu était à la cheminée. Mon maître en entendant les crépitements, vient me prévenir. Nous sortons dans le jardin et nous voyons les étincelles emportées par le vent : « Ce ne sera rien, me dit-il, mais il faut tout de même faire attention, car ma première maison, celle que j'avais avant celle-ci, a été consumée, et je n'ai jamais su comment le feu a pris. Il est vrai qu'elle était construite très légèrement et couverte en chaume. Nous jouions dans le jardin quand on s'aperçut que le feu était partout. Comme nous n'avions pas les moyens de nous rendre maîtres

de l'incendie, nous nous sommes tous mis à chanter et à danser autour de ce feu de joie improvisé et inattendu. »

Dans les derniers jours de septembre, un soir, à la nuit tombante, j'entends qu'on parle très haut dans le jardin du côté de ma caloge. Je m'avance et j'aperçois mon maître avec Marie Seize, une célébrité de la bohème locale. Je rentre aussitôt dans ma cuisine. Monsieur arrive sur mes talons, en criant : « En voilà une bonne femme! Quel crampon! Jamais on n'a vu rien de pareil. Figurez-vous qu'elle couchait ces années passées dans les bateaux au bord de la mer, avec son mari et ses six enfants; la commune, pour s'en débarrasser, lui loua une baraque en bois, là-haut, en face, sur la côte. Je lui ai toujours accordé des secours, mais cette année, vraiment, elle va trop loin! Je lui ai donné plus de vingt fois dix francs; comme elle n'ose plus venir ici, elle m'attend à tout moment à la passée, et maintenant elle vient me dire qu'elle, son mari et ses enfants n'ont aucun vêtement pour l'hiver; et que je dois les habiller, si je ne veux pas les voir mourir de froid! Je lui ai donné vingt francs. Mais si elle revient vous l'enverrez promener!... »

Lorsque mon maître fut à table, il se mit à me parler de nouveau de Marie Seize : « Voyez tout de même si elle a de l'astuce! Elle vient comme cela à la tombée de la nuit, car dans le jour elle n'oserait pas sortir; elle n'a sur elle qu'un mauvais jupon et un corsage tout en morceaux, pieds nus, jambes nues, ses bras à l'air. Enfin, avouez qu'elle est extraordinaire et d'un sale! Elle est répugnante! Dans toutes ses plaintes, elle me disait :

« Monsieur de Maupassant, si vous ne m'aidez pas, il ne « me reste qu'à me jeter *à la mé*, avec tous mes enfants, « oui, *à la mé;* je les attacherai et d'un coup *tous à la « mé!* » Vlan! comme si c'était déjà fait. Mais je suis bien tranquille sur son sort de ce côté. »

A peine huit jours après, Monsieur m'appelle un soir, en me disant de voir qui s avançait dans l'allée : c'était encore Marie Seize qui venait dire qu'elle n'avait plus de charbon et pas d'argent pour en acheter. Je fus avertir mon maître dans le salon. « C'est bien, donnez-lui dix francs », dit-il sans un mot de réflexion.

Octobre. — Les dernières pommes sont ramassées; les feuilles des arbres tombent drues, il n'en reste plus beaucoup aux arbres, pour abriter Monsieur dans ses promenades matinales; de plus, il est obligé de mettre ses bottines de chasse, tant la terre mouillée est lourde aux pieds. Mais un charme semble le retenir :

« C'est exquis, l'automne à la campagne; me dit-il. Cet air vif qui emplit les poumons donne une sensation très agréable... Et puis c'est très poétique, la chute des feuilles, c'est même très intéressant! Avant de quitter leurs attaches, elles prennent les teintes les plus variées. J'en ai remarqué qui ont passé par cinq et six couleurs; celles des peupliers blancs sont particulièrement amusantes à suivre... »

26 octobre. — A 2 heures je porte sa pitance au coq et à sa dernière compagne, toutes les autres ayant passé par la casserole. Mon maître tourne autour de la mare, il me suit pour voir son coq manger; il a une branche de fuschia à la main, et il me dit :

« J'ai fini *Bel Ami*, j'espère qu'il satisfera ceux qui

me demandent toujours quelque chose de long; car il y a des pages et des pages, et serrées! Il y a toute une partie pour les dames, qui les intéressera, je crois. Quant aux journalistes, ils en prendront ce que bon leur semblera; je les attends!...

« Avec ce beau soleil pâle, reprit-il, si je photographiais ces deux volailles qui ont l'air de deux abandonnés. »

Ce qui fut fait aussitôt. Je ne sais pourquoi, mais les clichés ne rendirent pas. Sur ces entrefaites, arriva une dame qui fit jouer l'appareil devant la figure de mon maître; on obtint un médaillon.

CHAPITRE III

NOVEMBRE 1884-FÉVRIER 1885

La salle de douches. — La serre. — Acquisitions. — Piroli. — Un cadeau du jour de l'An. — Un plafond merveilleux. — Voyage en Italie. — Le retour. — Emballage défectueux. — La pierre de soufre. — Travail et vie mondaine. — Le dîner du collégien. — Traîneau hollandais. — Étre-tat. — La Normandie en fleurs. — Les vases de vieux Rouen. — La cuvette de vrai Chine. — *Bel ami* a paru.

Paris, novembre 1884. – « Vous voyez, François, avec ce calorifère je ne serai pas trop mal ici. Son installation est bonne; il chauffe bien, peut-être un peu trop; mais quand les bouches seront ouvertes là-haut chez mon cousin, cela atténuera beaucoup la chaleur chez moi. Puis vous me dites que cela ne coûtera que un franc par jour, c'est pour rien, en comparaison du chauffage au bois... Je descends avec vous pour voir les foyers. » J'ouvris les deux portes du haut qui mettaient à découvert les quatre plaques rouges de l'appareil, et mon maître constata la puissance de chaleur : « Comment pouvez-vous vous tenir en face pour le charger. C'est un enfer! » Puis il réfléchit : « Puisque je suis là, voyons donc si, dans la première cave à vin, je ne pourrais pas installer une salle de douches, car avec la proximité de cet appareil de chauffage il ferait très bon venir se doucher ici. »

On manda l'architecte et l'installation fut vite faite. Mon maître en était enchanté :

« J'ai eu là une excellente idée; les eaux de la ville donnent une pression plus que suffisante et voyez comme c'est simple. Je pourrai maintenant prendre tous les jours une douche sans sortir de chez moi, même deux, si cela me plaît. Certainement le bain, le tub, et surtout la douche sont ce qu'il y a de plus salutaires à l'homme. »

Et d'un ton très haut, mon maître ajouta : « Quand je pense que Flaubert n'a jamais voulu faire d'hydrothérapie, pas même de frictions! C'est vraiment dommage; il ne serait pas parti si jeune. Mais il n'a jamais voulu faire d'hygiène. Pensez! il n'avait que soixante ans quand il est mort; il était encore fort et vigoureux, et, nul doute qu'une douche, comme celle-ci, l'aurait prolongé. »

Quelques jours après, mon maître fit venir le tapissier pour poser des saints; on les plaça dans la serre, un de chaque côté du Bouddha. Puis on acheva d'installer la tenture de cette pièce, qui communiquait avec la chambre à coucher. Les tentures mises comme portières empêchaient le jour de venir dans sa chambre et, comme il n'avait qu'une demi-fenêtre donnant sur une petite cour, il dit à Kakléter : « Vous avez très bien arrangé ma serre, c'est très joli; mais je manque d'air dans ma chambre avec ces portières. Si je n'en mets pas, la nudité des vitres, me frappant sur les yeux la nuit, me fera mal. Je vais acheter une paire de rideaux joncs et perles, cela tamisera le jour et j'aurai plus d'air dans ma chambre. » Ainsi fut fait et Monsieur se trouva ravi de son installation.

Cette serre, sorte de petit jardin d'hiver où il y avait toujours des palmiers, des plantes et des fleurs, lui plaisait beaucoup; il s'y tenait presque constamment; là, il trouvait la clarté et le calme nécessaires pour composer

ses ouvrages. Tous les jours il me rapportait quelque objet nouveau pour orner son appartement. Un soir en rentrant, il me remit un paquet : « Déballez-moi cela avec beaucoup de précaution, car ce sont des flacons à parfums en verre de Venise; ils sont d'une grande valeur et très beaux. Ils feront bien mon affaire, car ils peuvent contenir chacun un litre. Comme j'en dépense beaucoup, il y en aura un pour l'eau de Cologne, un pour l'eau de toilette et, pour les deux autres, je verrai... »

Décembre. — Le froid commençait à se faire sentir, néanmoins mon maître ne manquait pas de prendre ses bains et sa douche tous les jours. L'eau était très froide, disait-il, et il en était très content, parce qu'il obtenait de bonnes réactions. Un jour que l'eau était encore plus froide que d'habitude, mon maître remonta très vivement, ayant encore sa grosse moustache tout inondée d'eau : « Elle est parfaite ainsi! Vous donnez très bien la douche; bientôt je vous prendrai pour un élève de Pascal, le célèbre doucheur. »

J'étais très heureux de voir Monsieur content et vite je le suivais pour lui donner une bonne friction à l'eau de Cologne, ensuite il se frictionnait lui-même au gant de crin.

« Voyez, François, me dit-il un jour, je pense que pour ce rez-de-chaussée, il serait bon d'avoir un chat, car il chasserait la vermine par sa présence; il vaut mieux s'en préserver que d'avoir à s'en débarrasser. »

Quelques jours plus tard nous avions une petite chatte que mon maître baptisa du nom de *Piroli;* en peu de temps elle devint très familière, aimant beaucoup

les caresses. Elle faisait des parties, jouant surtout avec les rideaux de perles; cela durait quelquefois des heures et mon maître, sur sa chaise longue dans la serre, prenait grand plaisir à admirer cette charmante petite bête si gracieuse et si souple dans tous ses mouvements. Il s'attacha beaucoup à cette petite Piroli, qui le lui rendait bien. Aussitôt qu'il rentrait, elle ne le quittait plus.

La veille de Noël, mon maître me dit :

« J'aurai demain un dîner pour le réveillon... Mais le Jour de l'an, je dînerai en ville, car vous aurez assez à faire par ailleurs... Un de ces jours, vous prendrez une voiture dans laquelle vous mettrez deux grands paniers à linge; puis vous irez aux petites baraques des boulevards où l'on trouve un assortiment de bibelots très amusants et nouveaux de l'art parisien; vous achèterez plusieurs objets du même modèle, ce que vous trouverez de plus intéressant et de plus drôle. Surtout n'oubliez pas de prendre de ces diables barbus qui sautent dès qu'on tire le crochet de la boîte... Je vous dirai ce qu'il faudra en faire le Jour de l'an. »

L'avant-veille du Jour de l'an, je rentrais avec deux paniers remplis de tout ce que j'avais acheté aux petites baraques. Mon maître étala le tout, en fit un tri et, le lendemain, il en emplit plusieurs caisses, dont une fut beaucoup plus soignée que les autres; il s'arrangea pour mettre sur le dessus toute une rangée de ces diables barbus qu'il m'avait particulièrement recommandés. Il avait auparavant pris soin de défaire les crochets, de sorte que c'était le couvercle de la caisse, qui les maintenaient dans leur boîte. « Celle-ci, me dit-il, est pour Mme O... Vous la porterez au moment du déjeuner et

vous prierez le maître d'hôtel de la remettre immédiatement. Dites-lui de s'arranger pour qu'on enlève le couvercle sur la table de la salle à manger; insistez pour qu'il soit fait comme je le dis. »

A midi, le premier de l'an, j'étais dans l'office de Mme O..., me débattant avec le maître d'hôtel qui ne voulait rien entendre. « Vous comprenez, me disait-il, il y a du monde. Je ne peux pas présenter votre caisse. » Moi, je lui répliquais : « Peu importe le monde, au contraire; plus on est de fous, plus l'on rit. » Enfin, je finis par le convaincre, et lui expliquais la manière de s'y prendre pour enlever le couvercle tout droit d'un seul coup. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que j'entendis un brouhaha extraordinaire. On remuait des chaises, on riait, on trépignait. Je me disposais à partir quand le maître d'hôtel sortit de la salle à manger en me disant : « Ils rient tous! mais tellement qu'ils en pleurent... Au revoir, au revoir! »

Le soir, en habillant Monsieur, je lui racontai la peine que j'avais eu à décider le maître d'hôtel à présenter ma caisse : « Cela ne m'étonne pas du tout, me répondit-il. Tous ces maîtres d'hôtel de grandes maisons se ressemblent; ils sont hauts comme des jubés d'église et la plupart servent très mal, avec leurs fausses manières de sacristain. Je trouve qu'on est mieux servi dans des maisons où il n'y a que deux bonnes...? Mais vous les avez entendus rire... La chose a donc à peu près réussi. Cela me suffit. »

Il prit son chapeau : « Il fait très froid ce soir, dit-il, mettez Piroli dans sa corbeille près d'une bouche de calorifère, et laissez toutes les bouches de l'appartement ouvertes. En rentrant, je les fermerai, si je le juge à propos. »

Le 6 janvier, jour des Rois, mon maître avait à dîner quelques amis, artistes peintres et littérateurs. Quand tout le monde fut parti, pendant que je faisais la couverture, il m'emmena près de sa serre :

« Vous ne pouvez vous figurer comme ce coin me plaît. Eh! bien, je vais encore l'embellir. Mon ami Oudinot, le peintre verrier, me cède un plafond en verres de couleur, fait pour un Américain qui a disparu. Ce plafond, paraît-il, est très beau et cela ne me surprend pas, car Oudinot ne sait faire que de très belles choses; c'est un artiste dans l'âme. C'est lui qui a fait les vitraux du monument de M. Thiers au Père-Lachaise, et c'est une merveille. Alors, ces jours-ci, vous irez voir l'architecte, le serrurier, le plombier et l'électricien; vous vous arrangerez pour leur demander de venir tous à la même heure, afin qu'on s'entende bien et que cela ne traîne pas. Car je voudrais être tout à fait d'accord avec eux avant mon départ pour l'Italie. Il faudra un appareil électrique pour allumer le gaz que je ferai installer au-dessus du plafond. Avec les vitraux de couleur, cela me donnera une très jolie lumière et des tons très doux. Dès que j'aurai bien arrêté les travaux à faire, je file en Italie et en Sicile avec quelques amis, Gervex, Amic, etc... Mais ce sera un court voyage, d'un mois ou six semaines au plus, car il faut que je travaille pour publier un volume fin mai. Je partirai vers le 18, un peu avant mes amis, afin de pouvoir rester quelques jours avec ma mère à Cannes... Vous vous arrangerez pour que toutes mes affaires soient prêtes et mes chemises repassées par cette personne qui travaille si bien... »

Le 17 janvier, tout est prêt. Mon maître va partir; sa principale recommandation est de me dire : « S'il vous arrive de vous absenter plus d'un jour, il faudra mettre

Piroli chez mon cousin et la bien recommander à la bonne. Puis, faites, je vous prie, activer les travaux; que je ne voie plus d'ouvriers à mon retour, afin que je puisse travailler tranquille. »

Février. — Mon maître est à Rome, avec ses amis, MM. Gervex, G. Legrand, etc. Tous s'amusent beaucoup.

Mars. — Je reçois des petits colis de Girgenti (Sicile) qui sont en bien piteux état.

28 mars. — A 8 heures du matin, M. de Maupassant arrive d'Italie et, dès le vestibule, Piroli a reconnu sa voix; elle accourt, se jette dans ses jambes avec des plaintes et des miaulements de joie.

« Bonjour; ma petite chatte, mais laisse-moi rentrer. »

Elle ne voulait rien entendre. Il fut obligé de la prendre dans ses bras, tant elle criait.

« Payez le cocher, puisqu'il faut que je sois tout de suite à cette Piroli. Mais ce qu'elle a changé! Elle est superbe. »

Et Piroli sur le bureau, pendant que mon maître prenait connaissance des lettres les plus pressées, faisait des ronrons et des gros dos, cherchant à appuyer ses deux pattes de devant sur la poitrine du maître, flairait sa moustache comme pour l'embrasser. Ce ne fut pas sans peine qu'il put arriver à lire sa correspondance.

Monsieur gagna ensuite sa chambre de bains. A peine est-il dans sa baignoire, que Piroli saute sur le petit meuble fixé à la tête de la baignoire et essaie d'atteindre le journal qu'il lit. N'y arrivant pas, elle lui envoie dans les cheveux des coups de patte veloutés et, en gesticu-

lant, fait tomber dans l'eau une main desséchée qui se trouvait sur le meuble. Mon maître dit en la grondant : « Comment, tu fais tomber dans mon bain la main de Shakespeare? Oh! la petite gamine!... » puis, me rendant cette main : « Essuyez-la bien et posez-la plus loin, afin qu'elle ne puisse plus la faire tomber... Maintenant, servez-moi mon thé dans la serre. »

Tout en déjeunant, Monsieur admirait le nouveau plafond; il m'appela pour apprendre le maniement de l'appareil à gaz, ainsi que de l'appareil électrique servant à l'allumage. Il voulut les faire fonctionner lui-même deux ou trois fois. Il était content.

« Eh! me dit-il, c'est très bien! Tout marche à merveille. Les douze becs de gaz s'allument d'un seul coup. Le soir, je suis sûr que cela fera très bon effet. Du reste, ce plafond est très beau, les nuances sont très douces et charment l'œil. Et puis, il fera bien meilleur dans cette pièce avec ce plafond; l'humidité, la fraîcheur du toit se trouveront isolées par ce plafond vitré où les douze becs de gaz se chargeront de chauffer et de sécher tout. Je mettrai aussi des toiles de Gênes pour cacher ce mur; cette vilaine peinture disparaîtra, ainsi que cette tenture verte qui est très laide. Ainsi arrangée, cette serre deviendra un petit salon. Quand j'aurai du monde dans l'autre salon, vous ferez entrer ici; une fois la porte de ma chambre fermée, cela formera un petit appartement séparé. »

Nous revenons à la salle à manger où se trouvent les caisses que mon maître m'a envoyées d'Italie; tout est sur le dressoir. J'avais laissé la plupart de ces objets dans leur caisse pour que Monsieur pût constater comment ils avaient été mal emballés. On les avait enveloppés d'un simple bout de papier tout déchiré; aussi tout était

cassé, sauf deux petites statuettes plus solides qui avaient résisté. A la vue de ce désastre, mon maître devint tout rouge, mais il sut se maîtriser :

« Dans ce cas, dit-il, puisque ce n'était pas bien emballé, les compagnies de chemin de fer ne sont pas en faute, ce sont ces bougres de marchands! Mais ce qu'il y a de plus fort c'est qu'ils ont dû se donner le mot pour mal emballer, car j'ai acheté ces bibelots un peu partout... A moins que ce ne soit la mode d'emballer ainsi dans leur pays. Ce sont des êtres si extraordinaires! Ainsi on entre chez un de ces antiquaires, il vient d'abord un monsieur d'un certain âge vous demander ce que vous désirez. Puis se présente une dame d'âge mûr, ensuite arrive une seconde dame jeune et un autre monsieur, jeune aussi. Leurs politesses exagérées et leurs manières ne laissent aucun doute sur leurs propositions malhonnêtes. Ils sont révoltants, sales et répugnants. Avec cela, ils sont beaux comme leur pays, qui contient des merveilles, en palais et musées, on est obligé d'en convenir. Leurs musées renferment des richesses incalculables et sont de toute beauté, et autour de toutes ces choses si belles, grouille une populace immonde; le contraste est frappant et triste. Toutes ces belles choses perdent beaucoup à être placées dans de tels milieux.

« Ah! vous défaites ma malle, François? Donnez-moi donc une pierre de soufre qui se trouve dans le fond. » Je la lui donne; en la prenant, il s'aperçoit qu'elle commence à s'effriter :

« C'est moi qui suis allé la chercher au fond d'une mine. Nous sommes partis quinze ou seize pour y descendre. Je les ai tous semés en route. Seul avec le

guide, je suis allé jusqu'au bout. Vous dire que c'était sans inconvénient, non! La marche était difficile et l'odeur insupportable, mais je n'aurais pas voulu qu'on dise que je n'avais pas pu suivre un guide dans une mine de soufre!... »

Piroli, qui ne cessait de se frotter le long des jambes de mon maître reçut de la poussière de soufre dans les yeux, elle se mit à miauler et à courir comme une folle; ce ne fut pas facile de la reprendre et de la soigner. Mon maître était prêt à jeter la pierre par la fenêtre, tant il était désolé : « Décidément, tout ce qui vient de ce pays nous porte malheur. » Et, prenant Piroli sur ses genoux, il la caressait : « Ma pauvre petite, ma belle petite. »

Lorsqu'il l'eut un peu calmée, il me dit : « François, vous me préparerez mon habit pour ce soir; je dîne chez Mme X..., je vais ensuite au théâtre; cette dame veut me présenter à M. Raymond Deslandes. Tout le monde me répète que je devrais me mettre à faire du théâtre, mais cela ne me plaît pas beaucoup et si j'arrivais à en faire, ce ne serait sûrement pas dans la note de ce qui a été fait jusqu'à présent. J'ai horreur de ce genre ficelle. Non! non! Cela, je ne consentirai jamais à le faire. Chaque fois que je vais au théâtre, j'en sors horripilé. Si ce n'était pour cette charmante société qu'on y rencontre toujours, je n'y mettrais jamais les pieds. Aujourd'hui j'avoue que j'aurais préféré mon lit à cette soirée, et pourtant je n'ai pas mal dormi de Cannes à Paris. »

Mon maître a repris son travail; il écrit quelques chroniques pour les journaux, afin de pouvoir ensuite s'occuper tout à fait de son nouveau roman.

Avril. — Un dimanche, mon maître consulte son agenda :

« Je dîne en ville dit-il, tous les jours de la semaine, excepté mardi. Ce jour-là, j'ai des amis; vous nous ferez un dîner comme d'habitude; nous serons quatorze. Puis, vendredi, nous ne serons que quatre, mais je tiens quand même à ce que vous nous donniez un bon dîner; vous nous en donnerez même deux, un gras et un maigre, car je crois que ces dames font maigre; le petit monsieur qui sera le quatrième convive fera comme il voudra, il aura le choix. »

Le vendredi, à l'heure du dîner, je vois arriver deux dames d'un chic extraordinaire, très fortes toutes deux, très belles et exhalant sur leur passage les parfums les plus suaves. Puis la sonnette retentit de nouveau, j'ouvre et je me trouve en face d'un collégien; je le fais entrer au salon. Il se présente très gracieusement, salue d'abord mon maître, puis ces dames de façon un peu gauche, comme un potache ahuri.

Mais il retrouva vite son aplomb à table; il fut charmant, racontant des histoires de bahut très drôles, comme quelqu'un qui connaît à fond tous les dessous de ces casernes de jeunes gens. Il était beau, avait la bouche très fine, avec un peu de duvet naissant sur la lèvre supérieure, un nez aquilin et les narines sensiblement dilatées, des grands yeux noirs et une chevelure crépue de petit nègre.

Tout le dîner avait été arrosé de champagne. En arrivant au dessert on était tout à la gaîté; il y eut même des pieds mignons avancés sous la table et la scène devint des plus comiques. Ces dames attaquèrent de front le jeune sujet, qui ne se laissa pas désemparer; il leur tint tête sur toute la ligne, et, tout en gardant tou-

jours sa pointe de timidité, il n'hésita pas à leur dire qu'il ne demandait qu'à leur prouver qu'il était un homme aimable et non dépourvu d'une certaine valeur. Elles riaient très fort, s'esclaffaient, mais le collégien riait moins, et semblait prendre son rôle fort au sérieux. Quant à mon maître, il tortillait du bout des doigts un marron glacé niché dans sa petite corbeille de papier; il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne riait pas davantage; il mordait sa moustache et de temps à autre tirait sa petite mouche et la rentrait dans sa bouche. Soudain il me jeta un regard, ses yeux étaient mouillés et rouges; il me dit : « François, donnez-nous le café, je vous prie... » A 9 heures et demie, j'allai chercher une voiture pour monsieur le collégien qui devait être rentré pour 10 heures. Mon maître l'accompagna jusqu'à la porte et lui serrant fortement la main, lui dit en appuyant sur ses mots : « Au revoir, mon ami. » Ces dames voulaient savoir qui était ce charmant éphèbe; elles ne le surent jamais!...

Le lendemain matin, j'apportai le thé de mon maître et me mis à ranger un peu de droite et de gauche. Il me pria de l'aider à changer de place quelques meubles. Tout en prenant ces dispositions, il riait à part lui. Tout à coup il me dit : « Eh bien, François, comment avez-vous trouvé hier le petit collégien? » Je lui répondis : « Il est tout à fait charmant. » Alors mon maître de rire très bruyamment :

« Ah! il est charmant? Mais c'est une demoiselle! Vous rappelez-vous la petite institutrice qui était venue l'année dernière me demander de la recommander au ministre de l'Instruction publique; c'est elle!... Ayant obtenu l'emploi qu'elle désirait, elle m'a écrit pour me remercier. Je me suis souvenu de son air gamin et je lui

ai demandé de bien vouloir venir jouer ce petit rôle, qu'elle a, d'ailleurs, parfaitement rempli... Elle habite avec sa mère; c'est une jeune fille très honnête... Mais avez-vous vu la tête de ces dames? Elles sont parties convaincues que c'était un collégien de Condorcet. Je ne puis dire combien je me suis amusé. Je jouerai ce même tour à d'autres certainement. »

9 avril. — Mon maître, s'étant habillé pour aller faire des visites, me sonne pour me demander si j'avais l'intention de sortir l'après-midi : « C'est, me dit-il, parce que, hier, j'ai fait l'emplette d'un traîneau hollandais, je voudrais que vous soyez là pour le recevoir... »

Le lendemain, Monsieur me pria de l'aider à mesurer un coupon de soie bleue Louis XVI; il voulait voir s'il y en aurait assez pour recouvrir son traîneau.

« Car, voyez-vous, me dit-il, ce jaune qui le recouvre est piteux. Garni de cette soie bleue, je crois qu'il sera très bien, sa forme est plutôt originale. Vous voyez ces grosses fleurs qui contournent le dossier? Elles ne sont pas fines, mais les couleurs sont bien du temps et du genre hollandais. Envoyez donc un mot à Kakléter, mon tapissier, pour le prier de venir faire ce petit travail... ou mieux je vais lui envoyer un petit bleu, cela le fera se presser... Mais, j'y pense, nous sommes le 10 aujourd'hui, il ne faudrait pas que j'oublie que le 14 j'ai un dîner de journalistes; le 16 ou le 17 nous irons passer quelques jours à Étretat; j'ai besoin de prendre différentes dispositions pour l'été prochain, car j'ai loué une chasse assez importante, toutes les terres dépendant de la grande ferme Martin de Bordeaux-Saint-Clair et les bois environnants; il y a des garennes excellentes. Vous verrez à l'arrière-saison, vous aurez des

lapins à faire sauter dans vos casseroles. Il faudra aussi que je visite les maisons de ma mère à Étretat. Je vous demanderai de bien vouloir m'aider un peu, afin de veiller à ce qu'elles soient bien garnies de tout ce qu'il faut, au moins du nécessaire, pour arriver à louer cette année ces malheureux immeubles. »

Le 16 avril, mon maître me dit : « Nons partons demain pour Étretat. J'ai écrit à Cramoyson de faire du feu; j'emmène un ami, M. B... Il ne connaît pas la Normandie, il va la voir pour la première fois sous un de ses plus jolis aspects. »

Le 17 avril, à 10 heures et demie, nous arrivons aux Ifs; le coupé traditionnel nous attend. Après avoir fermé les portières, je monte sur le siège; il fait très beau, ces messieurs ont baissé toutes les glaces; j'entends très bien leur conversation. Nous arrivons en face d'un carré normand, tous les arbres à fruits sont en fleurs; je demande au cocher de ralentir, ce qu'il fait de très bonne grace, trop heureux, me dit-il, de faire plaisir à M. de Maupassant. Alors ces messieurs peuvent admirer à l'aise ce beau décor. L'ami de mon maître était ravi, enthousiasmé, à la vue d'une telle quantité de fleurs roses, mauves, violettes, blanches qui formaient d'immenses nappes colorées de teintes plus douces et plus fraîches les unes que les autres, enserrées dans un énorme cordon de verdure naissante. C'est ce cordon qu'on appelle fossés en Normandie. Entourés de ces bouquets ravissants, on entrevoit, par-ci par-là, quelques toits de chaume chargés de mousse brune et argentés de lichen. Par la trouée de la charmille, qui fait l'entrée de la ferme, tout ce bel ensemble se découvre sous un ciel bleu très pur, merveilleux. L'ami de mon maître ne cesse de répéter : « Est-ce joli, est-ce joli ! C'est féerique ! »

Nous arrivons aux dernières maisons de Bordeaux-Saint-Clair, quand mon maître me dit : « Vous avez vu, François, comme c'est beau. »

Sur le seuil de la Guillette, Cramoyson nous attend. Mon maître lui serre la main : « Bonjour, mon bon Cramoyson, comment allez-vous? » Et Cramoyson, très content de nous voir, répond : « Merci, Monsieur, merci, et vous-même? »

Les provisions étaient faites; à midi, j'annonce à ces messieurs qu'ils sont servis. Ils ne se firent pas prier. Quand on est debout depuis 6 heures du matin, à midi, l'appétit est ouvert. Aussi les œufs brouillés à la crème et les belles côtelettes de Vimont, le boucher, ne furent-elles pas de trop sur la table. A la fin du déjeuner, mon maître me regarde : « Avez-vous à manger pour vous et Cramoyson à la cuisine? » Je répondis : « Oui, oui, Monsieur, merci. » Il pensait à tout.

Nos quatre journées furent bien employées, tant en visite aux maisons de Madame qu'en préparatifs pour la chasse; il fallait des chiens, etc. Enfin, le dernier jour, dès le matin, mon maître me dit : « Vous emballerez les deux grands vases de vieux Rouen; vous les mettrez dans les grandes caisses d'eau de Châtelguyon. Je vous prie de soigner l'emballage, je serais désolé qu'il leur arrivât malheur. Ils sont très beaux et très rares, puis ils me viennent de mon grand-père, qui était grand amateur d'objets d'art. Il avait une collection très intéressante dans son vieux château normand; il adorait aussi la chasse, il avait de très beaux chevaux et la meute sûrement la mieux entrainée de Normandie. »

Paris, 24 avril. — Mon maître m'appelle :

« Je ne sais si c'est le voyage, mais j'ai une forte

migraine. Je vais me faire une friction de vaseline à la nuque et si à 11 heures cela ne va pas mieux, je respirerai un peu d'éther. »

A midi, il prit sa douche, un bain de pieds à la farine de moutarde, il déjeuna légèrement à une heure. Le soir il se sentait beaucoup mieux et put aller dîner en ville.

Quelques jours plus tard, il me dit après son déjeuner : « Je vais chez mes éditeurs de l'autre côté de l'eau; je dînerai en ville, en jaquette, vous n'aurez donc pas à m'attendre. »

Le lendemain on vint livrer une cuvette en vieux Chine; mon maître me la montra : « Voyez, François, voilà ce que j'ai trouvé hier; c'est du vrai Chine et je ne l'ai pas payé trop cher. » Il la posa sur la table de toilette, mais elle la couvrait aux deux tiers. « Elle est un peu grande, mais pas trop pour moi, car pour bien me laver la tête il me faut cela... J'ai acheté d'autres objets chez Mlle Guillau, qu'on apportera tantôt. Tout est payé, vous n'aurez que le pourboire du porteur à donner. »

Puis prenant sa petite Piroli sur sa chaise longue, il lui parlait : « Oui, oui, vous auriez bien besoin d'aller vous promener, mais ici ce n'est pas possible, vous vous perdriez. Patience, à Étretat vous pourrez courir. Quelles gambades vous allez faire sur le bon gazon. Les arbres, les oiseaux, les poissons, que de choses nouvelles pour vous! » Et, la carressant il répéta : « Patience, patience, bientôt nous partirons! »

22 mai. — Mon maître me dit : « Il y a une semaine que *Bel Ami* est paru, les demandes de la province sont nombreuses et la presse est bonne. Ne vous l'avais-je pas dit... hein? » Et il riait dans sa grosse moustache.

CHAPITRE IV

MAI 1885-JUIN 1886

Étretat. — Les canards de Barbarie. — Le chant du coq. — Prouesses de tir. — Paff. — Grosses chaleurs. — Promenades. — Ouverture de la chasse. — *Salammbô*. — Départ d'Étretat. — Séjour à Paris. — Arrivée à Antibes. — La villa Muterse. — Janvier 1886. — La récolte des olives. — Mme de Maupassant. — La *Louisette*. — Le *Bel-Ami*. — Retour à Paris rue Montchanin. — Nous regrettons le soleil du Midi. — *Mademoiselle Perle* et les *Sœurs Rondoli*. — Une promenade au parc Monceau. — L'élégante liseuse.

Étretat, fin mai 1885. — Nous arrivons à Étretat; tout était déjà bien avancé, les arbres avaient leurs feuilles, les rosiers étaient déjà en boutons tout près de fleurir, les fraisiers préparaient leurs petites fleurs blanches, ils avaient les pieds bien humides pour le moment. Un matin, on apporta de chez Mme Valois deux canards de Barbarie, tout bleus. Mon maître prévenu vint lui-même les mettre à la mare, et tout de suite, très gentiment, ils se mirent à nager, et plongèrent trois ou quatre fois de suite, puis se secouèrent, en battant des ailes. Ils semblaient tout joyeux, et avaient l'air de se dire que cette petite mare leur plaisait beaucoup, et avait sans doute été faite spécialement pour eux, si petits...

Mon maître remit un pourboire au porteur et se retira en constatant que les canards ne cherchaient pas à s'échapper, qu'ils seraient donc vite habitués... Après le

déjeuner, je leur portai à manger une bonne pâtée. Mon maître vint assister au repas : « Sont-ils beaux! s'écria-t-il; quel joli plumage! Vous leur donnerez toujours plus que le nécessaire, sans quoi ils mangeraient le pain que je donne aux poissons. »

Piroli ne quittait pas son maître, mais à la vue des canards, elle alla se blottir sous les fusains qui entouraient la mare, remuant la queue et roulant de grands yeux, se demandant sans doute ce que pouvait bien être ce genre de bêtes qu'elle n'avait pas encore vues; du reste, elle se familiarisa très vite et ne tarda pas à vouloir jouer avec les petits canards; comme à son approche ils se sauvaient, elle devint très brave, fit même quelques tentatives pour les atteindre, mais lorsqu'elle sentit ses pattes se mouiller, elle y renonça. Alors, mon maître lui dit : « J'espère, mademoiselle Piroli, que vous n'allez pas prendre ces petits Barbarie pour de gros oiseaux et leur faire des misères. Ah! mais non, car je me fâcherais! »

Puis il la prit dans ses bras, et, en quelques jours, elle comprit que ces petites boules bleues faisaient partie de la maison. Comme nous rentrions nous aperçûmes une grande femme qui venait dans l'allée. « C'est Marie Seize, s'écria-t-il, elle a vu les volets ouverts, elle ne perd pas de temps. » Puis il reprit : « Enfin! » en poussant un soupir, et Marie Seize eut sa large aumône.

Comme l'année dernière, les poules sont très belles; le coq est moins imposant que son prédécesseur, mais il se rattrape par son chant. Un jour, mon maître m'appelle : « Ce coq est terrible; il chante, il a une voix extraordinaire, mais je suis sûr que vous ne savez pas le nombre de fois que chante un bon coq à son réveil. » J'avouai mon ignorance. « Eh bien, me dit-il, à son premier chant, il donne de trente-quatre à trente-cinq séries; à

son deuxième dix-sept; pour le troisième et les suivants, c'est variable. » Plusieurs fois, me souvenant de ces observations de mon maître, je constatai que notre coq donnait bien les séries de chant voulues; donc, c'était un bon coq.

2 juin. — Mon maître me demanda de lui porter ses pistolets au tir; il y arriva avant moi, et il tira vingt coups, sur deux cartons; je constatai quinze mouches et cinq balles dans le blanc. Comme je lui disais : « C'est un coup brillant. — Oui, c'est bon, brillant, si vous le voulez. » Et riant, il ajoute : « Mais on ne peut pas être toujours brillant. Tenez! vous connaissez mon ami, M. E..., il a quarante ans, il est fort comme un abatteur de bœufs de la Villette, eh bien! dernièrement auprès de Mme X... il n'a pas été du tout brillant!... Mais j'ai assez tiré pour aujourd'hui, enlevez-moi tout cela; je vais préparer les boules. Ces dames vont venir. »

Quelques jours après, mon maître était à son tir quand je m'entends appeler. Vite, je viens avec des balles, croyant qu'il en manquait : « Mais, me dit-il, ce n'est pas pour cela que je vous appelle. Je ne peux plus retirer cette baguette du pistolet; voyez, elle tient vraiment fort. Nous allons tirer chacun par un bout et de toutes nos forces. » A plusieurs reprises mon maître m'envoya dans le vide, car chacun donnait tout ce qu'il pouvait. Cependant après bien des efforts, nous sommes arrivés tout de même à nos fins, mais nous avions chaud et nos mains avaient une petite danse de Saint-Guy.

Tandis qu'il rechargeait le pistolet : « Attendez un peu, François, me dit-il, je vais vous montrer que malgré les efforts que je viens de faire, je ne tremble pas. » Et, le bras tendu, tenant son pistolet, il ajouta : « Vous voyez

sur cet arbre la première feuille de cette petite branche isolée de droite? Je vais la couper juste à la naissance de son attache. » En effet, le coup partit, la petite feuille tournoya dans l'air et descendit dans l'herbe pour prendre sa place de feuille morte. Nous avons mesuré la distance, elle était de vingt-huit pas, et mon maître me disait : « J'en tirerais dix comme cela à la file... » Soudain, on entendit des voix : « Ce sont ces dames, me dit-il, ramassez tout, je vous prie, et passez un peu cette baguette au papier de verre très fin. »

Etretat, fin juin. — Mon maître avait acheté pour la chasse un chien d'arrêt tout dressé : il vient d'arriver. Cette jolie bête fut tout de suite attachée à son maître, qui, dès le matin, allait la prendre au chenil; elle ne le quittait plus qu'à l'heure des repas. Monsieur était enchanté de son chien, un superbe épagneul Pont-Audemer, avec une très jolie coiffe, des yeux intelligents; il ne lui manquait que la parole. Il poussait la perfection jusqu'à ne pas courir après les poules. Aussi mon maître l'aimait-il beaucoup et me disait : « Je crois que ce joli *Paff* sera un précieux auxiliaire à la chasse. » Plusieurs fois, pendant l'été, le garde vint chercher Paff pour le conduire à la ferme de M. Martin et le promener sur le terrain de la chasse.

Juillet. — M. de Maupassant s'est amusé à tirer quelques feux d'artifice; mais cette année nous avions eu de très fortes chaleurs qui avaient tout desséché, jusqu'aux joncs marins de la côte, qui avaient changé leur ton vert habituel contre une teinte acajou terni, demi-morts, la tête inclinée vers le sol; ils étaient tout à fait à point pour flamber, et c'est du reste ce qui se produisit. Plusieurs assistants

coururent pour éteindre ce commencement d'incendie avec leurs pieds, mais ce n'était ni prudent ni pratique. J'y allai à mon tour avec un fort paillasson tout imbibé d'eau, et j'eus raison facilement du feu en foulant les herbes qui flambaient, avec cet instrument simple, mais tout à fait de circonstance. De retour au jardin, j'entendis M. le Dr Pouchet qui disait à mon maître : « C'est un débrouillard, votre François. » Mon maître lui répondit : « Oui, c'est un garçon de ressource, il n'est jamais embarrassé, non pas seulement pour éteindre les incendies, mais pour tout. »

Août. — La Guillette est entièrement occupée par des amis. La chaleur se fait de plus en plus sentir; ce ne sont plus seulement les fraisiers qu'il faut rafraîchir, mais tous les arbustes, si l'on veut les conserver. Aussi tous les matins, de très bonne heure, le jardinier, sa femme, moi, et même Monsieur, qui s'en fait un amusement, nous arrosons ferme avant que le soleil n'arrive, et ainsi nous avons toujours de la verdure et de jolies fleurs.

L'après-midi, mon maître est toujours pris par ses invités. Un jour il les conduit au Casino, une autre fois sur la côte pour voir le *Trou à l'homme*, puis l'*Aiguille*, aussi la *Chambre aux demoiselles*. On revient par les bois Valois pour trouver un peu de fraîcheur, on visite aussi parfois la *Fontaine aux mousses* par l'*Escalier du curé*.

Cette année, la chasse ouvre quinze jours plus tôt que d'habitude. Mon maître n'en est pas fâché, il lui tarde d'essayer son nouveau fusil; il a fait toutes ses cartouches lui-même, pour être sûr, dit-il, de ses doses de poudre et obtenir une régularité parfaite dans son tir.

Le jour venu, il a six invités; le rendez-vous est pour 9 heures, afin de faire un tour le matin. A midi, retour à la ferme pour le déjeuner. Mon maître est venu me regarder faire l'omelette sur un feu de bois dans la grande cheminée garnie des ustensiles nécessaires à la cuisine. Tout est en fer forgé et brillant comme de l'argent. Tout bas, mon maître me disait : « Cela fait plaisir de voir une si belle cheminée, si bien garnie et si bien tenue. » Puis on se met à table, et l'omelette bourrée de champignons, de truffes d'un doré foncé, imprégnée d'un excellent beurre frais, relevée à peine, est servie. Tout le monde la trouve exquise et l'on proclame que le feu de bois est encore ce qu'il y a de plus pratique pour les choses qui demandent à être enlevées.

A une heure, les chasseurs reprennent la plaine. Il fait chaud, les petites cailles sont paresseuses, les perdreaux aussi, le tableau est très beau : cent quarante-trois pièces. Pour un territoire de chasse relativement restreint, c'était magnifique. Mon maître arrivait premier avec trente-sept pièces, M. Arraux avec vingt-trois... Monsieur est très content, il attribue son succès à son fusil et à son jeune Paff, qui s'est montré parfait, et aussi à la fabrication de ses cartouches, qu'il continuera de faire lui-même.

Un jour de chasse, vers la fin de septembre, le voiturier oublia de nous envoyer chercher. Il faisait encore plus chaud que d'ordinaire. Quand mon maître voit le soleil se coucher, il décide de revenir à pied à Étretat. Il me passe son fusil, nous nous mettons en marche au pas gymnastique, et, en vingt-cinq minutes, nous avions fait une route de cinq kilomètres. Mon maître, que cette promenade amusait, me disait : « Vous voyez, François, si un général pouvait obtenir une telle marche de ses

hommes, cela suffirait en certains cas pour remporter une victoire tout à fait inattendue. » Oui, mais nous étions aussi mouillés qu'en sortant d'un bain, et je crois bien que les pauvres soldats, s'ils étaient soumis à une marche pareille, ne pourraient pas soutenir un tel effort.

A l'arrière-saison, Monsieur chasse le lapin avec ses petits bassets, qui sont vraiment remarquables, tant par leurs qualités cynégétiques que par leur résistance à la fatigue. J'avais pitié d'eux, il me semblait que leurs jambes courtes et si drôlement tournées n'étaient pas faites pour un exercice si dur.

Un soir, il pleut, la tempête fait rage. M. de Maupassant est resté seul toute la soirée. En montant se coucher, il traverse la cuisine, et voit sur la table *Salammbô* fermé. « Eh bien, me dit-il, vous l'avez fini? » Je réponds : « Oui, monsieur, cela me paraît très beau, mais il faudrait que je le relise plusieurs fois, pour le bien comprendre. » A quoi mon maître répondit : « Votre franchise me fait plaisir, je sais qu'il n'en peut être autrement. Cette œuvre représente le travail de quinze années du plus bel et, sans nul doute, du plus fort esprit de notre siècle. » J'avais la main gauche posée sur un autre livre. « Tiens! me dit mon maître, qu'avez-vous là? » Je retirai ma main et lui laissai voir : *Un grimoire du Pape Honorius le Grand.* Je lui dis : « Monsieur, je ne m'occupe pas de sciences occultes, je ne crois même pas que rien de ce que contient ce livre d'oracles soit réalisable; mais j'aime cependant le revoir quelquefois parce que c'est le livre dans lequel mon père m'apprit à lire. » Mon maître répondit : « Elle est très belle, cette édition; moi, je ne me suis jamais occupé de cette science, mais je sais certains hommes qui s'adonnèrent à ces choses-là et qui n'étaient pas des sots. »

Antibes. 1885-1886. — Nous avons quitté Étretat le 25 novembre, et après un séjour de quelques semaines à Paris, le temps nécessaire pour que mon maître mette ses affaires d'éditeur en ordre, nous étions, la veille de Noël, en possession de la Villa Muterse dans le cap d'Antibes. Cette maison, déjà ancienne, a d'un côté l'aspect d'un long mur; aucune issue, ni fenêtres, ni portes; la façade regarde le Sud et donne sur une grande cour bordée de très beaux bouquets d'arbres. On aperçoit des champs, de belles vignes en rapport, plus loin des oliviers, et tout là-bas, au bout du cap, un grand phare blanc.

L'hiver était doux; tous les jours après son déjeuner, mon maître venait s'asseoir avec sa mère sur un banc placé devant le salon, en plein soleil et bien abrité de cet air froid du Nord, qui descend parfois des Alpes couvertes de neige, si éloignées en apparence lorsqu'il fait beau, et si rapprochées les jours assez rares où les cimes retiennent les nuages.

Sur ce banc, mon maître est si heureux d'être seul avec sa mère! Tout à leur aise ils discutent la charpente d'une future nouvelle; on remanie le plan, puis on arrive à se mettre d'accord, et alors mon maître s'écrie en riant : « Voilà qui est parfait, ma nouvelle retombe d'aplomb sur ses pattes comme le chat du concierge. » Ce chat faisait en effet avec mon maître des parties de jeux sans fin sur le banc et cette petite bête, qui paraissait si triste lorsque nous sommes arrivés, a vite compris qu'elle avait trouvé un compagnon et un ami. Aussi était-elle tous les jours fidèle au rendez-vous et ne se lassait pas de ces bonnes parties. Il était si joli, ce minet à la fourrure douce et épaisse, blanc et gris foncé, avec sa petite tête où brillaient des yeux jaunes vraiment intelligents! Cela

donna à mon maître l'idée d'écrire sa chronique sur les chats.

Le matin, il se plaît beaucoup à faire les cent pas dans une allée, à droite de la maison, formée d'énormes lauriers d'espèces variées, de poivriers, de beaux palmiers. Au bout, la serre, puis un plant d'oliviers, dont plusieurs centenaires ou à tronc bifurqué; les deux parties poussent très bien quoique ne prenant vie qu'à une seule souche; sur le faîte, de très longues branches se dressent comme si elles voulaient s'élancer plus haut encore vers le ciel.

Mon maître aimait se promener sous ces arbres; il y passa plusieurs matinées, s'intéressant à la récolte des olives. Des femmes portant des vêtements d'hommes étaient perchées dans les branches; armées d'une gaule, elles frappaient fortement autour d'elles et les fruits tombaient sans bruit sur la couche de verdure qui couvre la terre. Des ramasseuses les mettaient alors dans des paniers, et ensuite dans des sacs. Monsieur, qui était grand observateur, suivit très attentivement cette cueillette, et plus d'une fois, non content d'avoir passé la matinée à regarder ce travail, il voulait y retourner l'après-midi. Dès qu'il avait fini sa partie avec le chat, il s'en allait par le sentier qui passe sous les oliviers, où les femmes travaillaient, son chapeau gris un peu enfoncé sur les yeux, sa grosse canne à pic à la main. Il faisait alors semblant de marcher vite tout en retenant son pas, et s'arrangeait pour passer le plus près possible des groupes de ramasseuses; le soir, pendant le dîner, il racontait à sa mère toute sa satisfaction d'avoir pu examiner les détails de cette récolte qui pourraient lui servir plus tard. « Car vraiment, ajoutait-il, à part le côté comique, on y trouve beaucoup de poésie. »

Mme de Maupassant raconta alors à son fils une de ses courses au fond de la Corse sauvage où elle avait vu ce même travail, fait par des êtres plus étranges encore. « Ils avaient, disait-elle, des costumes que je ne puis te définir, mais qui, je t'assure, auraient fait peur à tout autre qu'à moi. Si tu voyais ce spectacle, tu aurais plus que de la poésie, tu aurais la sensation de l'extraordinaire. Il y a aussi dans ce pays des oliviers monstres; parfois, leur tronc est si incliné qu'il revient toucher la terre, la suit pendant plusieurs mètres, puis repart, montant droit comme un arbre rajeuni. »

Je dois dire que Mme de Maupassant ne connaissait pas la peur; elle avait parcouru toute seule et à pied, sa grande canne à pic à la main, l'Italie dans tous les sens, pénétrant jusque dans les coins les plus reculés. Elle avait exploré aussi une partie des Deux-Siciles, puis la Corse qu'elle affectionnait par-dessus tout, car elle y avait trouvé des impressions particulières conformes à son tempérament, des paysages absolument sauvages, d'une beauté primitive, puis « les rochers et la mer qui se marient là comme nulle part ailleurs », disait-elle, « et donnent un ensemble qu'on n'oublie pas ». Il ne se passait pas de jour que Madame ne parlât de bandits et de vendetta, toujours avec cet enthousiasme qui lui était si particulier, faisant à son fils le tableau des choses qu'elle avait vues et cela dans une langue qui n'appartient qu'aux véritables lettrés; dans ses récits, ses expressions rappelaient tout à fait la manière de Flaubert.

Souvent, le soir, quand mon maître était absent, elle nous racontait à moi et à Marie, sa femme de chambre, des scènes fantastiques dont elle avait été témoin pendant ses deux années de séjour en Corse. Parfois, elle mettait tant d'impétuosité à nous redire ces aventures si

extraordinaires et souvent pleines de mystère que je sentais des frissons me passer dans le dos. Elle nous avoua aussi qu'elle n'avait jamais rien mangé de meilleur que les délicieuses petites grives à la chair délicate qu'on lui servait à déjeuner chez les bandits, entre autres dans la caverne de Bellacoscia dans le maquis. Madame ajoutait : « Tous ces hommes ont toujours été pour moi d'une très grande prévenance et d'une politesse supérieure. »

De temps à autre, mon maître fait une sortie avec sa *Louisette* qui est sur un corps mort dans le port Aubernon (baie de la Salice). Cette barque ne pouvant servir qu'à de petites promenades, il achete le *Bel-Ami* afin de pouvoir faire de véritables courses le long des côtes. Ce bâteau se déplace facilement pour la sortie et l'entrée des ports; mon maître en est content. Maintenant il s'arrête peu sur le banc; sitôt le déjeuner terminé, il descend à Antibes voir son *Bel-Ami.* M. Muterse, ancien capitaine de la marine, l'accompagne souvent dans ces sorties avec son nouveau bateau; ils sont devenus par la suite de vrais amis, ayant l'un pour l'autre une très grande estime. Ce fut M. Muterse qui donna à mon maître Bernard, ce marin aussi prudent qu'avisé, souple, aux bonnes manières, matelot parfait pour la navigation de plaisance.

Mon maître, après plusieurs sorties, ne tarda pas à acquérir les connaissances pratiques indispensables pour le maniement de son bateau. Il reçut à déjeuner des personnes du monde de Cannes; l'après-midi était consacrée à des promenades en mer sur le *Bel-Ami.* Une fois même il alla jusqu'à Nice.

Un jour que j'avais été porter les plaids à bord, je regardais du haut de la jetée le yacht, emportant toute la

société vers le large. Quand il avait toute sa voilure bien gonflée, il ne se présentait pas mal, il coupait bien de l'avant, mais sa couleur noire n'était pas heureuse, bien qu'elle fût rehaussée d'un cercle jaune qui lui faisait une ceinture d'or. Sa forme plate ne plut jamais à mon maître.

Notre séjour dans le cap touchait à son terme. Finies, ces belles soirées où j'allais errer par les chemins qui courent comme des rubans blancs à travers des plaines couvertes de serpolet et de thym parfumés, formant sous les rayons de la lune un tapis brillant. Les grands troncs des oliviers jetaient sur la route des ombres fantastiques, souvent emmêlées par le double jeu de la lune et du feu du phare planté là, tout au bout de cette pointe de terre, nommée la Garoupe.

Un soir, mon maître arrive un peu en retard pour le dîner. Tout de suite il se met à raconter qu'il vient de louer un châlet se composant de deux corps de bâtiment, l'un au Sud, l'autre au Nord, « de sorte, disait-il, que cette maison peut être habitée pendant toutes les saisons; Madame s'y installera tout à fait et nous, nous pourrons venir à n'importe quel moment. C'est très beau, il y a une vue splendide; la propriété touche à la route d'Antibes à Cannes; la petite montagne où elle est située s'appelle la *Badine* ».

Nous restons encore quelques jours à Antibes, pour permettre à M. Gervex de finir le portrait de mon maître. Puis, nous partons pour Paris.

Paris, 4 mars, rue Montchanin. — Il fait froid, le temps n'est pas beau; le calorifère est allumé, l'appartement est bien chauffé. Monsieur prend son bain de rentrée et Piroli, assise à côté de la lampe juive, sur le petit meuble

gothique, suit des yeux tous les mouvements de son maître, mécontente de le voir là où elle ne peut l'atteindre pour jouer avec lui.

M. de Maupassant s'occupe de faire composer les premières épreuves de son roman *Mont-Oriol*. En revenant d'une visite à son éditeur, il achète une superbe peau d'ours blanc, qui couvrait en partie le parquet du salon; cela faisait très bon effet, donnait un peu de gaîté à cette pièce située au Nord, si monotone et si triste après le séjour du Midi.

Monsieur avait en ce moment pour médecin le docteur X... qui lui ordonna des bains de vapeur. On aménagea donc en bas une salle avec un grand fauteuil en osier et des couvertures de laine; on recouvrait le tout d'un grand caoutchouc spécial. Ce traitement lui réussit très bien; il prenait sa douche en sortant de son bain de vapeur et obtenait de très fortes réactions. Il en fut très satisfait.

Pour des êtres encore tout imprégnés du bon soleil du Midi, que nous venions de quitter, cet appartement, que mon maître avait pourtant si bien aménagé, semblait trop étroit, trop chaud, surtout trop peu aéré. Cette chambre, de trois mètres de côté, toute tendue d'étoffes et de tapisseries, recevait à peine de lumière et l'air ne s'y renouvelait que par la communication de la pièce voisine. Monsieur dormait mal dans cette taupinière. Une fois je me risquai à lui dire que nous serions mieux dans un cinquième avec un grand balcon, — mais je n'eus pas de succès. Pour le moment, il était tout à fait entiché d'un rez-de-chaussée.

Pour comble d'ennui, dans une cour voisine, il y avait des chiens qui aboyaient toute la nuit, et pour des

personnes au sommeil léger, c'est bien énervant. Je me renseignai pour savoir s'il n'y aurait pas moyen de modifier cet état de choses, mais j'appris que le plus proche voisin de ces chiens bruyants avait fait un procès à leur propriétaire et qu'il n'avait rien obtenu du tribunal, si ce n'est de payer les frais.

M. de Maupassant a définitivement fait son bureau de la serre, sous le plafond lumineux; la lumière venant d'en haut lui fatigue moins les yeux, puis il y a moins de bruit que sur la rue... La table Louis XVI, ornée de cuivres, disparaissait sous le travail en train : deux nouvelles, *Mademoiselle Perle* et les *Sœurs Rondoli*, laissaient voir leurs titres; un roman, non baptisé encore, portait une série de noms, orthographiés de différentes manières et écrits en gothique, en ronde. Tous ces travaux marchaient de front sans compter les deux chroniques par semaine qu'il donnait aux journaux.

Je me permis un jour de dire à mon maître que tant de travail à la fois devait lui fatiguer le cerveau : « Mais non, me répondit-il, je suis si bien entraîné! Quand je suis fatigué d'une chose, j'en prends une autre pour me délasser. Cependant à partir d'aujourd'hui, j'ai résolu de supprimer de mon travail la politique qui m'ennuie. Voici mon dernier article, vous voudrez bien le porter au *Figaro* cette après-midi. J'y passerai un de ces jours pour prévenir ces messieurs qu'ils n'aient plus à compter sur moi pour le genre d'articles que je leur donnais. »

Le lendemain d'une superbe journée du mois de mai mon maître me fit le récit suivant :

« Hier, je suis allé faire une visite au comte Cernuschi. Son hôtel du parc Monceau est superbe et majestueux. L'intérieur ne ressemble en rien aux maisons

ordinaires, c'est un vrai musée. Il y a des céramiques intéressantes, mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est son salon, très grand, élevé de plus de douze mètres dans lequel il a réuni une collection de bronzes japonais de toute beauté, un bouddha de Méjouro monté sous un dais, le tout haut de sept à huit mètres, puis un brûle-parfum de Kioto, un autre représentant un dragon et d'une finesse tout artistique; il a aussi un dieu de la guerre chinois et un japonais, ils sont cocasses dans la drôlerie de leur accoutrement, sans parler de leurs figures bizarres aux barbes pointues. Il a sûrement chez lui des objets de très grande valeur. En sortant de chez M. de Cernuschi, je voulais me rendre avenue Friedland; je pouvais prendre l'allée centrale du parc ou celle des nourrices à gauche, c'était mon plus court chemin, mais je ne sais pourquoi, je pris à droite, l'allée qui longe le boulevard de Courcelles. Je passai à côté de la mare aux canards où se trouvent deux cignes blancs bien chétifs. Peu après je remarquai une dame assise, seule, lisant un livre qui paraissait l'occuper entièrement. Quelques pas plus loin, je m'assis un moment, admirant la pose gracieuse de cette dame qui, toute à sa lecture, ne voyait rien de ce qui se passait à ses côtés; puis je m'éloignai un peu pour m'asseoir au soleil. Là, j'avais près de moi, sur un banc, un ménage d'un certain âge; la femme faisait du crochet et le mari dormait, le teint rouge, congestionné, signe d'une digestion pénible. Je me trouvais bien à cette place; le soleil filtrant entre les branches, me frappait juste sur les jambes, cette belle verdure fraîche me faisait du bien aux yeux; j'entendais craquer les bourgeons au-dessus de ma tête, faisant un bruit semblable aux grosses gouttes de pluie lorsqu'elles tombent sur les feuilles.

« Il est délicieux, ce parc, en cette saison ; j'y ai passé un moment très agréable; je me sentais pris par une rêverie très douce, j'étais comme sous l'influence d'un de ces fins parfums d'Orient, parfums des dieux, qui vous font passer par les rêves les plus extraordinaires... J'en fus arraché par le bruit que faisaient trois jardiniers qui venaient pour planter une superbe musacée. Je pris plaisir à assister à l'opération : les jardiniers prenaient un soin tout particulier pour remuer la plante, ils n'y touchaient qu'avec une grande délicatesse, enfin lorsqu'elle fut en place, je me levai pour l'admirer de près. Elle était vraiment jolie. Je quittai le parc sous le charme du calme que j'y avais trouvé et aussi de la satisfaction que j'avais éprouvée à regarder cette ravissante plante. »

C'est sur l'emplacement de cette musacée, qui avait tant charmé mon maître, que se trouve aujourd'hui le monument élevé à sa mémoire. C'est le pendant du saule de Musset!

CHAPITRE V

OCTOBRE 1886-MAI 1887

Au chalet des Alpes. — Le cadre d'un nouveau roman. — Promenades pittoresques. — René Maizeroy et Aurélien Scholl. — Visites princières et mondaines. — Un tremblement de terre. — La maison menace ruine. — Piroli est heureuse de retourner à Paris. — Style naturaliste d'une marquise.

Antibes, Chalet des Alpes. 2 octobre. — Mon maître marche de long en large dans son cabinet de travail, situé au deuxième étage; je devrais plutôt dire qu'il va d'une fenêtre à l'autre, car cette pièce formant demi-cercle est trouée de cinq ouvertures. Quelle que soit celle où l'on regarde, on a l'immensité devant soi, à perte de vue. Du côté Nord, ce sont d'abord, semés partout, les faîtes des petites montagnes couvertes de sapins et, adossés à leurs flancs, l'on aperçoit des groupes de maisons formant des villages. Toutes sont peintes en rose et blanc, l'effet en est pittoresque et ravissant.

Puis la chaîne des Alpes se déroule jusqu'à la frontière, on entrevoit l'Italie, Nice, la promenade des Anglais et le superbe golfe des Anges dans toute son étendue; bordant le golfe, une ligne noire : c'est la voie ferrée. Plus près, un fort dans la mer en forme d'étoile, Antibes, avec deux tours carrées et ses remparts à la Vauban, les glacis, le champ de manœuvres tout gris, près duquel se détache un quadrilatère vert foncé.

C'est le cimetière des Antibois, ombragé de cyprès élancés, semblant se mirer dans les eaux de la petite crique qui entoure le port. Un cimetière, dans cette anse, près de la mer si bleue, donne l'impression d'avoir été placé là pour que ceux qui y reposent soient bercés par ses vagues.

Par les fenêtres au Sud, le cap avec son immense fouillis de verdure aux reflets argentés; plus à droite, le golfe Juan et les îles de Lérins se voient très bien. C'est dans cet observatoire incomparable que mon maître va jeter le plan d'un roman sur lequel il compte beaucoup. Puissent ces merveilleux sites, ce panorama splendide, cette si belle nature qui charme les yeux et remplit le cœur l'aider et l'inspirer pour mener à bien l'œuvre qu'il va concevoir! Tel fut le vœu que je fis quand j'eus, avec lui, parcouru des yeux ces régions superbes qui nous entouraient, nous séparaient du reste du monde et nous plaçaient dans un cadre merveilleux, fait à souhait pour ceux qui éprouvent le besoin de l'isolement et du repos.

Pendant la journée la chaleur est encore très forte; en revanche les soirées sont délicieuses; le ciel, où les étoiles fourmillent, est d'une clarté admirable. Je regrette que l'astronome d'Étretat soit si loin, car je pense que ce serait pour lui une joie de voir cette voûte constellée, que nous admirons tous les soirs. Piroli est là, qui fait la chasse aux cri-cris et s'arrête parfois devant le trop grand nombre de vers luisants qui lui font peur.

Lorsque arrive l'heure de dormir, on se décide avec peine à quitter le jardin où il fait si bon; les nuits sont si douces qu'elles font penser à ce paradis terrestre dont parle l'histoire sainte. Je dors la fenêtre ouverte; cette tiédeur qui vient du dehors est si bonne, si parfumée!

Sous son influence on a un sommeil calme et bienfaisant.

Les *hiverneurs* ne sont pas encore arrivés. M. de Maupassant organise son temps; il se lève à 8 heures, descend prendre l'air dans le jardin à l'ombre des poivriers qui laissent descendre leurs branches légères vers la terre, comme les saules pleureurs. Ils sont gais et reposants tout l'hiver, ces pipers avec leurs feuilles couleur de plomb qui semblent argentées quand le vent les fouette... Mon maître travaille jusqu'à 11 heures, prend sa douche et déjeune à midi; vers 2 heures, il fait une promenade, souvent dans les forêts qui se trouvent à droite de Vallauris et s'étendent très loin vers la montagne.

Un jour, il s'égara dans ces bois, où les ravins seuls servent de routes; il était 9 heures et demie du soir quand il rentra; nous étions tous très inquiets. Il nous raconta les péripéties de sa promenade, les arbres géants qu'il avait vus sur les rochers, dans des endroits presque inaccessibles; il termina en disant : « Sans ma boussole, je ne puis dire quand je serais sorti de ce bois; j'étais bien perdu!... »

Deux fois par semaine, il faisait des armes à la maison avec un prévôt militaire; quoique plutôt faible dans ce sport, il y prenait un certain plaisir. En tout cas, il y mettait toute sa bonne volonté.

Fin octobre. — Il fait armer son bateau, et prend un deuxième matelot, un robuste gaillard qui s'appelle Raymond. C'est le beau-frère de Bernard. On fait une sortie avec le *Bel-Ami*; ils vont jusqu'à Cannes et Saint-Raphaël; mon maître revient enchanté de sa promenade. M. Maizeroy vient passer quelques jours à la maison,

puis M. Aurélien Scholl arrive à son tour pour y séjourner quelque temps.

Novembre. — Mon maître s'absente vingt-quatre heures par semaine, du jeudi au vendredi à midi. En dehors de cette fugue, il passe son temps dans son cabinet de travail ou à bord de son yacht... Du cabinet de travail, on aperçoit très bien l'extrémité du mât de *Bel-Ami.* Il est convenu avec Bernard que lorsqu'il croira au beau temps, il hissera le pavillon dès 9 heures du matin de façon qu'avant 11 heures on sache si oui ou non on sortira l'après-midi.

Plusieurs fois mon maître demande à sa mère d'aller faire une promenade en mer, sur son bateau qui marche maintenant très bien; mais Madame remercie, disant qu'elle préfère ses courses à pied qui sont salutaires à sa santé. « Ainsi, ajoute-t-elle, tantôt, je vais faire une visite chez Mme King, au château de La Pinède; puis mon intention est de pousser jusqu'à la pointe du cap. Si tu es dans ces parages, je te verrai; car à la forme de ses voiles, je reconnaîtrais ton bateau parmi cent. »

Mon maître a donné plusieurs déjeuners aux Altesses de Cannes, et toutes s'accordent à lui dire que les Alpes vues d'ici, sont incomparablement plus belles que de n'importe quel autre point de la côte, ce qui paraît lui faire grand plaisir. Aussi se confond-il en remerciements et politesses de toutes sortes auprès de ces grandes dames, au point que quelquefois je me demandais s'il n'allait pas un peu loin, car pour qui le connaissait bien comme moi, sa finesse laissait paraître une légère pointe d'ironie, qu'il savait, il est vrai, dissimuler sous une phrase aimable et bien tournée.

Le lendemain de ces déjeuners, M. de Maupassant parlait toujours beaucoup, ce qui était contraire à ses habitudes à la maison. Voici en substance ses confidences :

« Voyez-vous, ces dames du monde n'ont rien qui plaise; elles ont de l'esprit, c'est vrai, mais de l'esprit fait au moule, comme un gâteau de riz assaisonné d'une crème. Leur esprit vient de leur instruction du Sacré-Cœur; toujours les mêmes phrases, faites des mêmes mots – *C'est le riz!* – Puis toutes les banalités qu'elles ont recueillies dans la société depuis. – *C'est la crème!* Et toujours elles vous servent le même plat. Vous savez combien j'adore le riz, mais tout de même, je me refuserais à en manger tous les jours.

« Je ne puis établir aucune comparaison entre ces femmes du monde et les femmes artistes nées dans un milieu intellectuel. Ces dernières vous donnent des joies par l'imprévu de tout ce qu'elles vous disent; leur verbiage ne s'arrête pas court, elles vous parlent musées, théâtre, musique, montagnes, villes, et tout cela dit d'une façon qui vous ensorcelle, au point que souvent on perd la notion du temps. On resterait volontiers anéanti dans les coussins du divan, se croyant transporté au milieu de quelque cité de féerie... »

Après avoir ainsi donné libre court à ses réflexions, mon maître me dit : « La corbeille qui ornait la table hier était très réussie. Où pouvez-vous trouver toutes ces fleurs? Je n'en vois nulle part. » Je répondis qu'en cherchant bien on en trouvait encore.

Nous sommes à la veille de la fête Sainte-Colette, qui est toujours l'objet d'une réjouissance intime. L'hiver qui existe à peine sur le littoral a déjà fait place au prin-

temps qui a tout changé à plaisir dans le jardin. Ce pays du soleil, qu'on dit être le plus beau du monde, semble ne pas vouloir perdre sa réputation.

Ce matin, vers 5 heures et demie, toutes les sonnettes de la maison se sont mises à sonner avec furie, la charpente de toute la partie Nord du chalet se tordait, faisant un bruit effroyable, comme si toute la maison s'effondrait.

D'un bond, je saute hors du lit, j'arrive à l'escalier sans m'être rendu compte de ce qui se passait. J'entends alors Monsieur qui crie de toute la force de ses poumons : « Vite, dehors, c'est un tremblement de terre! » Mais déjà la première secousse est passée. « Habillons-nous à la hâte, dit-il, et descendons dans le jardin, car d'ici quelques minutes nous allons avoir la contre-secousse. »

Nous étions descendus. Monsieur frappait le sol d'un pied impatient, parce que sa mère et la femme de chambre ne descendaient pas. La seconde secousse eut lieu; enfin Madame arriva, disant : « Tu sais, mon pauvre enfant, dans un cas pareil, sauve-toi, mais ne t'occupe pas de moi, je t'en prie; car il m'est impossible de me presser, et puis, tu sais, tous les tremblements de terre du monde me laissent indifférente. »

Nous sommes alors entrés dans la petite maison du jardinier, faite d'un rez-de-chaussée seulement. C'était plus prudent, d'après M. de Maupassant, car il croyait à d'autres secousses. Je fis du feu dans l'âtre et préparai le nécessaire pour le déjeuner. Quand arriva notre laitière, encore tout effarée, sous le coup de la frayeur qu'elle avait eue, et la voix entrecoupée de petits hoquets, elle se mit à geindre : « Oui, Messieurs, je me trouvais en pleine montée de la Badine, quand tout à coup je

sentis que je perdais l'éliquilibre, j'allais tomber en arrière; instinctivement je fis un effort pour me ramener en avant. Mais mes bidons de lait, que j'avais sur la tête, étaient allés tomber bien loin. » Elle essuya une larme qui lui venait au bord des yeux et ajouta : « Pour ce matin, je ne puis vous donner du lait; c'est la faute à ce maudit tremblement de terre... »

Après avoir pris du thé, nous sommes rentrés comme des braves dans le chalet quoiqu'il eût de belles crevasses, apparentes partout. On prit le parti de laisser toutes les portes ouvertes, et de se préparer à sortir aussitôt qu'on sentirait la moindre ondulation sous les pieds.

Vers 8 heures, mon maître est prêt pour prendre sa douche. Une secousse sérieuse se produit de nouveau, mais nous ne nous sommes plus dérangés, nous étions déjà faits un peu à ce genre de surprise. En somme, nous étions indemnes et il y avait peu de chose de cassé dans la maison. Il n'en était pas de même à la villa voisine : les plafonds étaient tombés, et avaient fait beaucoup de dégâts. Heureusement, il n'y avait pas eu d'accident de personne.

L'après-midi, mon maître alla au bureau télégraphique et apprit le désastre épouvantable de Nice. Antibes était aussi bien atteint, surtout dans ses vieilles rues, mais on ne compta qu'un mort et quelques blessés.

Le soir, Monsieur nous dit que, d'après les indications de l'observatoire de Nice, il y avait tout lieu de s'attendre encore à de nouvelles secousses, mais moins fortes. Ce n'était guère rassurant pour aller se coucher. Madame déclara que, quoi qu'il arrivât, il ne fallait pas la déranger, elle ne descendrait plus pour des tremblements de terre!

Une semaine s'écoula, pendant laquelle on apprit les malheurs en Italie; mon maître, étant un jour à Nice, passa au bureau météorologique qui avait enregistré dix-sept secousses depuis le premier jour de ce bouleversement, et on lui confirma qu'il y en aurait encore.

Rentré à la maison, il fit mander M. Mary, entrepreneur à Antibes. Ce dernier examina la maison et fut d'avis qu'il serait de la plus grande imprudence de continuer d'habiter la partie à deux étages, qui pouvait d'un moment à l'autre s'écrouler, les lézardes étant continues de la cave aux combles, de plus, les planchers étaient séparés des murs; ils faisaient l'effet de tremplins quand on marchait dessus.

Mon maître dut donc quitter son bureau; il s'installa dans une galerie vitrée située au-dessus du grand vestibule d'entrée qui lui servait de salle d'armes. Ce fut dans ce couloir long de douze mètres que pendant six semaines je couchai sur un matelas posé sur le parquet; durant tout ce temps, la porte resta grande ouverte nuit et jour, j'avais seulement mis un rideau pour que l'air ne vînt pas me frapper directement sur les yeux...

On s'habitue à tout; nous ne pensions pas à avoir peur; Monsieur, qui d'ordinaire verrouillait jusqu'à la porte de sa chambre, couchait maintenant pour ainsi dire à la belle étoile; toutes les issues de la maison étaient ouvertes sur la grande route, que ne cesse de sillonner nuit et jour la crème des vagabonds vomis par l'Italie sur toute la côte, marchant vers Toulon et Marseille. Je dois dire que jamais aucun d'eux ne fut même impoli avec nous; mais aussi, lors même que le même chemineau revenait quatre fois à la charge dans la journée, je ne faisais pas semblant de le reconnaître, et je lui donnais sans réflexion aucune une nouvelle obole.

Parfois, le soir, j'allais avec mon maître jusqu'au bout du jardin, sur le versant d'où l'on voyait Nice. On apercevait la longue rangée des becs de gaz de la promenade des Anglais, et toujours on en revenait à parler du tremblement de terre; mon maître en faisait une description qui donnait la chair de poule, et me mettait la mort dans l'âme pour toute la nuit.

Un soir, on remarqua que les feux de bivouacs avaient beaucoup augmenté sur les fortifications d'Antibes; plus de deux cents ménages vivaient là maintenant, ayant dû quitter leurs demeures qui menaçaient ruines, après tant de secousses répétées. Mon maître m'emmena un soir les visiter; il fut très généreux pour ces gens qu'il voyait vraiment dans le besoin. C'était un tableau navrant de misère et de tristesse; sur deux paillasses réunies dormaient la mère et quatre enfants. A côté, toute une famille, depuis l'aïeule jusqu'aux derniers venus; par-ci par-là, des poêles, des veilleuses, des lampes juives, accrochées à des montants en bois. C'était lugubre, mais heureusement il ne faisait pas froid.

Je suis surpris que Monsieur n'ait pas écrit un article sur cette misère grouillante que sa plume aurait si bien rendue. Il n'aurait eu qu'à écrire le récit qu'il en fit à sa mère le lendemain.

Fin mars. — Notre maison est encore debout; les crevasses continuent seulement à s'élargir, surtout au dessus des portes et des fenêtres.

Pour oublier nos tribulations, je vais de temps à autre faire la cueillette de violettes dans les champs avec des voisins. Nous sommes quelquefois quinze, c'est très amusant, chacun dit son mot pour rire, sans trop

s'attarder, car il s'agit de ne pas perdre de temps. Chacun a sa petite corbeille et ses deux rangées; on met son amour-propre à finir le premier. Plusieurs fois, pendant ces petites parties, mon maître passe près de nous, il paraît presque tenté de faire comme nous.

Dans notre jardin tout est en fleur, un petit arbousier a déjà ses fruits mûrs, rouges comme des fraises.

Nous quittons le chalet fin avril après avoir subi soixante-douze secousses...

Les ordres sont donnés; les maçons vont prendre notre place...

En arrivant à Paris, nous trouvons l'appartement bien chauffé. Piroli reconnaît bien son chez soi. Elle est surtout heureuse d'avoir retrouvé son rideau de perles et la peau d'ours qui a une odeur toute particulière, qu'elle cherche toujours à définir; elle en gratte les poils à contre-sens, y met son nez et flaire longuement, sans doute dans l'espoir d'arriver à savoir ce que peut bien être cette énorme bète... Elle semble satisfaite et a repris tout de suite toutes ses anciennes habitudes. Il n'en est pas de même de mon maître; il paraît déjà fatigué et ne s'en cache pas, il voit trop de monde et surtout reçoit trop d'invitations; on ne cesse pas de le harceler.

Une après-midi qu'il était sorti, une petite charrette anglaise toute jaune s'arrête devant la maison; il en descend une jeune dame serrée dans un costume tailleur d'un joli gris, le chapeau de même couleur. Je lui ouvre, elle me demande d'un ton bref si M. de Maupassant est chez lui. Je lui réponds : « Non, Monsieur est sorti. — Eh bien, j'entre, me dit-elle, donnez-moi de quoi écrire. »

Et sur une feuille de papier écolier qui se trouvait sur le bureau, elle écrit de haut en bas ce seul mot : COCHON...

Quand mon maître rentra, il vit la feuille, la lut et rit très haut : « Que le diable les emporte toutes! » s'écria-t-il soudain.

Il ajouta : « Cette jeune marquise, qui écrit si bien, est la fille d'un ancien ministre de l'Empire. Mais je ne veux pas la voir... J'en ai par-dessus la tête... Du reste, je vous le dis tout de suite, François, je ne veux plus rester à Paris; ici on ne me laisse pas respirer; c'est assommant!... Je viens de louer à Chatou... »

CHAPITRE VI

MAI-JUIN 1887

A Chatou. — Aménagement exotique. — Les grenouilles de Mme O... — Le dîner des comtesses. — Rudes vérités et plaisante philosophie féminine. — L'instinct maternel de Piroli. — L'Espagnole. — Une tragédie qui finit bien. — Partie de camping improvisée. — Ohé, les canotiers! — Indisposition fâcheuse. — L'offre du milliardaire.

Monsieur me dit qu'on lui a indiqué à Chatou un appartement très gai, entre les deux bras de la Seine, près du Pont : « Nous irons là, me dit-il, passer six semaines avant de partir pour Étretat. Je serai, j'espère, moins pourchassé par le monde qu'ici; et puis, je pourrai canoter un peu et me détendre les membres. »

Trois jours après, nous arrivons dans cet appartement. Derrière le salon, dans une sorte de tour, se trouve une petite pièce qui peut servir de bureau. Mon maître me dit : « C'est dans cette pièce, qui domine le bras vif du fleuve, que je pense travailler. Demain j'irai à Paris et je rapporterai ce qu'il faut pour décorer un peu ces murs trop nus et leur donner de la gaieté, vous verrez!... »

Le lendemain, il revient avec des caisses, et le surlendemain il se met à clouer sur les murs anguleux de cette petite pièce des Chinois, des Japonais avec des parasols, des femmes hottentotes qui dansent en se tenant par les mains et se font des grimaces.

Il y avait aussi des poissons à têtes étranges avec des yeux d'argent et des moustaches aux fils tout brillants d'or. Il essayait de les appliquer au mur tantôt la tête en l'air, tantôt la queue dressée, tantôt horizontalement, pour bien se rendre compte du meilleur effet. Puis il condamne une fenêtre, dont on ferma les persiennes et les grands rideaux, une seule fenêtre étant très suffisante pour avoir du jour. On baissa même le store de cette dernière, pour atténuer le grand jour et le reflet brillant de ce bras de fleuve, où se mirait, déjà ardent, le soleil de mai. La matinée était assez avancée; je demandai à mon maître si je pouvais aller préparer le déjeuner.

Ce nouvel aménagement nous prit plusieurs jours encore. Quand tout fut bien en place, Monsieur s'assit devant sa table, comme pour travailler; mais comme le jour venait de côté, il ne put le supporter et se décida à rapporter sur la table du salon tous les objets dont il se servait pour travailler.

Un matin, comme j'entrais dans le salon, je le trouvais à sa fenêtre.

« Voyez, me dit-il, cette berge de l'autre côté, quand l'eau est si basse, comme elle est triste! Avec cette boue, cela ressemble à une mare à grenouilles sans herbes; puis ces maisons d'un blanc sale sont vraiment laides. Il est vrai que ce sont des habitations de pêcheurs. Dites-moi, à propos, je voudrais que vous vous entendiez avec un de ces pêcheurs pour qu'il me procure cent cinquante grenouilles vivantes. Je les paye dix francs... »

Ce ne fut pas long; le lendemain, dans la matinée, le pêcheur apportait les grenouilles, seulement il n'y en avait que cent dix. Quand l'homme fut parti, Monsieur m'appela : « Aussitôt après le déjeuner, vous partirez

pour Paris; vous irez acheter un panier convenable pour y loger ces bêtes, et vous les porterez à Mme O... Vous ferez tout votre possible pour qu'elle ouvre le panier elle-même. Je voudrais que les grenouilles lui sautent à la figure et se dispersent partout dans son salon. »

En arrivant à Paris, je change mes sauteuses de panier. Ce ne fut pas très facile, la peur sans doute doublait leur agilité. Enfin, le transbordement fait, je prends un fiacre et je me rends à la demeure de la dame. C'est un magnifique palais donnant sur une des grandes avenues de Paris, où un jour, l'auteur de la *Comédie humaine* reposera sur un piédestal, comme me l'a prédit mon Maître.

J'arrive dans l'antichambre. Dans la pièce à côté j'entends qu'on parle dans un acoustique, puis un valet tout chamarré me prie de le suivre. Nous prenons un escalier monumental tout en marbre d'Italie, de couleurs variées, bien assorties, de ton très doux. Arrivé en haut de cette merveille, on me fit entrer dans un salon où mes pieds s'enfonçaient dans le tapis moelleux. Partout ce n'était que glaces et miroirs dans lesquels les arbres du jardin venaient se refléter. J'aurais pu me croire dans quelque palais de féerie. J'avais toujours à la main mon panier de petite fille qui va à l'école, quand j'aperçus devant moi Mme O... que je n'avais ni entendue ni vue venir.

« Bonjour François, me dit-elle.

— Bonjour, Madame. »

Je présentai mon panier, mais elle ne le prit pas.

« Que m'apportez-vous là, François?

— Je ne sais, Madame, c'est mon maître qui m'a remis ce panier en me recommandant de ne le remettre qu'à vous-même; c'est vous seule qui pouvez prendre connaissance de son contenu. »

Alors Mme O... jeta deux « ah! ah! » qui sonnèrent très fort dans le salon, rit très haut et sur un ton qu'elle voulait rendre sévère, me dit : « François, vous allez, je vous prie, me dire ce que contient ce panier. » J'essaye encore de défendre la partie, objectant que j'avais des ordres formels de mon maître, et qu'il n'y avait que Madame qui devait connaître le secret du panier.

Mais je ne puis en dire davantage. D'un geste, elle m'arrête : « François, j'attends votre réponse! » Ceci fut dit doucement, mais avec une autorité telle et d'un ton si imposant que cela me fit l'effet d'un ordre absolu. Alors, tout bredouillant, j'avouai ce que contenait l'envoi. « Eh bien, me demanda-t-elle, que peut-on faire de ces pauvres petites bêtes? — Je ne sais trop, lui répondis-je. — Enfin, tout de même, reprit-elle, elles doivent bien servir à quelque chose. » Alors je lui dis : « Oui, madame, chez certains restaurateurs on sert les cuisses, préparées à la poulette, et c'est très délicat. — Ah! bien, bien, voilà! les cuisses à la poulette... sont un mets très fin... oui, oui... Les cuisses sont la partie intéressante... » Et elle partit d'un grand éclat de rire.

« C'est bien, dit-elle, remerciez M. de Maupassant, et en descendant, dites, je vous prie, François, au valet de pied, qui est de service en bas, de faire atteler tout de suite, je vais porter ces pauvres petites bêtes au lac du Bois de Boulogne, car elles doivent avoir grand'soif. »

De retour à la maison, je racontai ma défaite à mon maître; il voulut en connaître tous les détails, et rit de bon cœur : « J'étais sûr du dénouement; je savais qu'elle n'aurait qu'une pensée, leur sauver la vie! »

Un soir, je suis prévenu que, le 2 juin, M. de Maupassant donnera un dîner. « Nous serons douze, me

dit-il, si aucune de ces dames ne manque. Nous ne serons que trois hommes. » Un moment après, il ajouta : « Oui, neuf, elles sont neuf invitées; mais ce qui est amusant, c'est qu'elles sont, à une ou deux près, toutes comtesses », et il se mit à compter sur ses doigts : « C'est bien cela; excepté Mme Z... et la petite Nina, toutes portent la couronne comtale. Sûrement toutes ces titrées vont mettre en gaieté mon ami L... qui, tout en faisant résonner très fort leurs titres, ne manquera pas de leur décocher moqueries et brocarts. Mais j'espère tout de même qu'il saura garder la mesure de l'homme bien élevé. »

En effet, dès qu'on fut à table, M. L... demanda à ces dames ce qu'elles avaient fait de leurs maris et comme s'il récitait une litanie, il se mit à dire à chacune en particulier où était son conjoint, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait, et tout le bonheur qu'il devait trouver dans ses lieux de prédilection. Tout ce que disait ce terrible M. L... paraissait tellement vrai, que, sur le moment, on aurait pu le croire sorcier, ou, au moins, le soupçonner d'avoir dû accompagner plus d'une fois les maris des comtesses dans les maisons qu'il décrivait si bien.

Cette façon de parler pouvait paraître un peu rude; mais les nobles dames ne se démontèrent pas pour si peu, car toutes ensemble se mirent à proclamer leur indifférence pour les renseignements qu'il venait de leur détailler, mais qu'elles connaissaient depuis fort longtemps. Elles ajoutèrent que messieurs leurs maris préféraient les viandes avariées de quelques restaurants au bon rôti frais de leur maison.

Comme conclusion, elles dirent : « Vivez en paix à ce sujet, beau brun aux cheveux luisants, nous n'avons pas

attendu vos révélations pour nous accorder tout le plaisir que nous pouvons nous procurer, en usant libéralement des dons que nous devons au Créateur... Nous laissons notre conjoint à ses préférences que nous ne qualifierons pas... »

Je n'entendis pas la riposte du sorcier, j'avais à aller chercher mes plats à l'office... puis Piroli ne cessait de pleurer, en se frottant contre mes jambes; elle m'invitait à aller voir ses petits qu'elle avait mis au monde dans l'après-midi.

Le soir, lorsque tout le monde fut parti, Piroli alla se plaindre près de son maître. « Ce n'est pas possible, me dit-il, il y a quelque chose d'anormal pour que cette petite pleure tant. » Nous la suivons, jusqu'au petit cabinet de travail décoré de Chinois, qui était devenu la demeure de Piroli et de ses enfants... Un de ses quatre nouveau-nés était mort et elle l'avait sorti de la corbeille. « Voilà, dit Monsieur, pourquoi vous êtes si désolée, ma petite chatte! » Pendant qu'il la caresse, je fais disparaître le petit cadavre et Piroli reprend sa place dans la corbeille avec ses autres rejetons. Mon maître me dit : « Véritablement, il ne lui manque que la parole. » Je lui raconte alors qu'il ne m'avait pas fallu plus de deux ou trois jours pour lui apprendre à descendre matin et soir sur les bords de la Seine, où elle trouvait des herbes pour se rafraîchir et aussi quelquefois des sauterelles, dont elle était très friande...

Un jour, après son déjeuner M. de Maupassant me dit : « Je vais faire un tour dans l'île; si on vient me demander, vous répondrez que je suis à Paris. »

Vers 3 heures, arrive M. L... : « Le patron est-il là?... » Je lui réponds : « Non, Monsieur est allé se promener

dans l'île. — Eh bien, voici ce dont il s'agit; j'arrive de Paris et j'ai fait le voyage avec Mme N... qui ne me connaît pas. Cette dame est dans un état de surexcitation extraordinaire; à plusieurs reprises elle a sorti un revolver de sa poche et toute sa colère s'adresse à M. de Maupassant. Il n'y a aucun doute à avoir sur ses intentions; je vais aller à la recherche du patron et le prévenir. Quant à vous, vous n'avez qu'à attendre cette dame et faites tout votre possible pour l'engager à retourner à Paris... »

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la personne arrivait et, d'un ton très posé, me demandait : « François, M. de Maupassant est-il là? — Non, madame, mon maître est à Paris. — Non, non, reprit-elle sur un ton élevé, je voulais le... »

Puis, subitement elle s'arrête, pâlit; elle s'effondre dans le vide, je n'ai que le temps de la saisir dans mes bras pour lui éviter une chute, où elle aurait pu se blesser sérieusement. Je la porte sur une chaise longue en osier qui était dans le fond de la salle à manger. Une fois bien étendue, je lui frictionne fortement les mains, je lui applique des compresses de vinaigre sur les tempes; rien n'y faisait. J'ai alors recours aux flacons de sels, j'en fourre un sous chaque narine par intermittence. Elle ne revenait toujours pas à elle, elle semblait ne plus respirer; sa pâleur était extrême, je commençais à me demander si elle n'était pas morte.

Je prends peur, je vais à la fenêtre que j'ouvre toute grande pour donner de l'air, et je me disposais à appeler à l'aide, quand je me souviens qu'en pareil cas il est recommandé de desserrer la malade; je reviens près d'elle et défais son corsage, puis j'essaye de lui faire respirer des sels en lui soulevant la tête.

Enfin, elle commence à respirer, d'abord très légèrement, puis un peu plus fort; puis ses lèvres ébauchent le mouvement d'une personne qui a soif, ses yeux sautillent comme s'ils voulaient s'ouvrir et, petit à petit, respirant toujours des sels, elle reprend connaissance.

Après s'être un peu remise, elle me prit les deux mains, elle pleurait à chaudes larmes et dans ses sanglots elle me dit : « François, je vous en prie, donnez-moi M. de Maupassant, donnez-moi M. de Maupassant ou je vais mourir! Je le veux! Je vous dis que je le veux!... je ne lui ferai aucun mal, soyez-en sûr; je vous le promets... mais donnez-le-moi », criait-elle toujours... Je la calme de mon mieux, lui promettant d'aller de suite à la recherche de mon maître... Je descendis, mais personne n'avait vu Monsieur. Je revenais près de la dame quand j'entendis ouvrir la porte, c'était mon maître qui rentrait. De suite, il me dit : « Je sais, je viens arranger cela. » Il était aussi calme que s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde.

Dans la soirée, Monsieur, accompagné de cette dame, vint à la porte de la cuisine et, avec la plus grande aisance, comme si rien ne se fût passé, il me dit : « François, la chose est maintenant arrangée. » L'étrangère ajouta : « Oui, nous sommes maintenant bons amis... »

Le 15 mai, M. de Maupassant me prévient que le mardi suivant, il aurait à dîner quelques amis de sa première jeunesse.

Il me recommande de faire un bon dîner. « Vous mettrez les vins sur la table, je veux verser moi-même. Parmi les convives, il y aura des jeunes, des vieux, des gens mariés, des célibataires, et même des mariés de la main gauche. Tous ces amis amèneront

leurs femmes, bien entendu; ils arriveront dans l'après-midi pour faire une partie de canot, ayez donc quelques gâteaux à leur offrir avant le départ pour la promenade. » Puis, passant sa main dans sa chevelure qu'il rejette en arrière, mon maître me dit : « Je me demande quelle farce je pourrais bien leur faire... Oh! j'ai trouvé, je leur ferai manquer le dernier train, ce sera drôle... »

Le jour venu, tout le monde était là. Le dîner est très gai, on reste longtemps à table; on avait tant de vieux souvenirs à se raconter; après le café, les petits verres, les cigares, cela menait déjà loin... La soirée était très belle, mon maître vient me dire : « J'emmène tous mes invités dans l'île, je ferai en sorte de revenir trop tard pour le dernier train; en tout cas, à 11 heures un quart, vous arrêterez toutes les pendules. »

Vers minuit, tout le monde revient en chantant. Mais en arrivant à la maison, la stupeur est générale quand on s'aperçoit que le dernier train pour Paris est parti. Quelques invités riaient de bon cœur, tout en continuant de chanter, mais certaines dames se lamentaient en récriminant... Enfin, pour apaiser tout le monde, on prend une coupe de champagne, puis on se compte pour savoir combien il faudrait dédoubler de lits. On met des matelas par terre, on s'aide les uns les autres; même les grincheux font contre fortune bon cœur et la gaîté reprend le dessus. L'installation ne fut pas longue, mais, par contre, fort drôle et très amusante.

Tout ce bruit, avait inquiété Piroli; elle sortit de son petit salon japonais, où elle habitait avec ses petits, et vint voir ce que ce vacarme signifiait. Mon maître, pour la rassurer, la prit dans ses bras, tout le monde la caressa; satisfaite, elle poussait des petits miaulements de contentement, car ce fut à qui lui prodiguerait le plus de flatteries.

Sur ces entrefaites, une de ces dames vient prévenir l'aimable société qu'elle ne pouvait dormir que seule. Mon maître lui dit, alors, qu'il était absolument dans le même cas, et que, pour une fois, ils ne dormiraient pas. Là-dessus, on reprit une nouvelle coupe de champagne, puis mon maître proposa de tirer les places à la courte paille.

Cette idée provoqua un rire général, mais comme palliatif, il ajouta : « Si vous le voulez, pour que l'air circule plus librement, on laissera toutes les portes ouvertes. » Par la fenêtre de la salle à manger, on voyait la Seine, des milliers d'étoiles s'y miraient, on aurait cru des poissons argentés à la surface du fleuve. Enfin, je donnnai un double tour de clé sur tout ce monde étendu dans un couchage de fortune et j'allai me coucher.

Le lendemain, avant 6 heures, chocolat et café étaient prêts. Ceux que leurs occupations appelaient à Paris s'empressèrent de regagner la capitale; ceux, plus heureux, qui n'avaient qu'à jouir de l'existence restèrent jusqu'à 11 heures pour déjeuner.

Dans l'après-midi, pendant que j'étais occupé à remettre un sommier en place, mon maître vint me trouver et, tout en se frottant les mains et en caressant le dos de sa chatte, me dit : « Vous voyez, François, que tout s'est bien passé; je vous l'avais dit, et puis cela a été vraiment amusant. »

Autre série. « La semaine prochaine, m'annonce M. de Maupassant, j'aurai des invités pour une partie de canotage et je les retiendrai à dîner, je vous préviendrai à temps... A propos, ne serait-ce pas le moment de supprimer deux petits à la chatte, car trois doivent beaucoup la fatiguer? » Me la montrant : « Voyez comme

elle est maigre! Tenez, nous garderons cette petite qui a trois couleurs, je crois, qu'elle sera aussi jolie que la mère; nous l'appellerons *Pussy*. » Puis, retournant au salon, il se mit à siffloter, ce qui était rare chez lui, car en dix ans je ne l'ai entendu siffler que trois fois.

Le jour de la partie de canotage est arrivé. Je prends les ordres :

« Je suis bien entraîné, me dit-il, et — me faisant voir ses bras — il y a de la force là dedans et c'est naturel, j'ai tant canoté et tant fait d'exercices physiques de toutes sortes! Malgré cela, mes mains ne se sont pas développées; elles sont toujours même restées plutôt petites, mais cela n'empêche pas la force, quand je tiens un objet, je le tiens bien.

« Dans ma poitrine aussi il y a du souffle et de la résistance, choses que n'ont pas tous ces canotiers d'occasion. Je suis tout prêt à le leur prouver, s'ils veulent se mesurer avec moi; mais j'en doute... Vous ne me monterez l'eau pour ma douche qu'à 7 heures; surtout qu'elle soit bien froide, car il est certain que j'aurai chaud. Vous me ferez un déjeuner léger, mais consistant : deux œufs à la coque, un filet grillé, des haricots verts, fromage de gruyère, thé bien chaud. »

Au moment de déjeuner, Monsieur alla voir le grand amiral de Chatou, Alphonse Fournaise. Tout était prêt, les quatre bateaux étaient alignés; c'étaient : *le Bon-Cosaque*, *Monsieur*, *Madame* et *Bel-Ami*.

Vers 2 heures, Monsieur partit habillé de neuf : culotte, maillot et une magnifique casquette blanche. En sortant, il se frottait les mains : « J'ai du très bon suif en ce moment... », dit-il gaiement.

Il était plus de 6 heures quand il rentra; il avait la figure décomposée, avec des plaques violettes; il me

fit peur : « Vite, François, ma douche tout de suite! » Je l'aidai à retirer son maillot et sa culotte; son corps était tout violacé. Malgré tout, il prit sa douche, puis, aussitôt après, lui et moi, nous nous sommes mis à pratiquer des frictions au gant de crin avec addition d'eau de Cologne. Au bout d'un moment, il me demanda si mon dîner ne brûlait pas; mais j'étais tellement contrarié de le voir dans un pareil état que je ne pus m'empêcher de lui dire : « Tant pis si, pour une fois, le dîner est brûlé! » Il continua encore longtemps à se frictionner. Malgré cela, il n'obtint pas la réaction habituelle. Il voulut alors me raconter la partie qu'il avait faite, mais la voix lui manqua; il hachait les mots sans pouvoir les prononcer.

Le dîner, sans être froid, ne fut cependant pas franchement gai; Monsieur se sentait mal à l'aise et les jours suivants il fut maussade. Il me conta pourtant cette sortie en bateau : « Mes invités, me dit-il, m'ont laissé la plus grosse charge, mais je leur ai fait voir ce qu'un homme entraîné peut fournir dans ce genre de sport. Pour finir, nous sommes revenus de Marly, M. X... dans sa yole avec une dame et M. M... dans le petit canot avec deux dames; ils ont pris le bras mort du fleuve; moi j'ai remonté le bras vif avec le *Bon-Cosaque* et trois dames, et je suis encore arrivé avant eux! Voyez-vous, tous ces gros gaillards-là me font songer aux gardiens de harem du Grand Turc. »

Pendant plusieurs jours, à la suite de cette équipée, mon maître resta morose; il passait des heures sur son divan, caressant ses deux chattes et ne se dérangeant que pour venir à la cuisine leur faire boire du lait.

A une de ses visites il me dit : « Moi aussi, j'essaierai d'un peu de lait demain, je ne me sens pas bien; j'ai

toujours mal dans le ventre. Faites-moi, je vous prie, de la chicorée à la crème. »

Le soir, la lampe baissée, avec un peigne très fin en écaille, qu'il avait rapporté d'Italie, il peignait la fourrure de ses chattes à contre-sens et dans l'obscurité il s'amusait à en faire jaillir des lueurs phosphorescentes.

Quelques jours se passèrent ainsi, mon maître n'allait pas mieux; il faisait tout de même des promenades dans l'île et allait voir ses bateaux. Puis, de fortes coliques et des douleurs intestinales aiguës se déclarèrent, tout les remèdes ordinairement employés dans ces cas restèrent sans résultat. Il se décida alors à prendre quinze gouttes de perchlorure de fer tous les quarts d'heure dans un peu d'eau, tout en continuant les cataplasmes de farine de lin laudanisés, et cela réussit à enrayer le mal.

A la suite de cette indisposition, il alla voir un médecin à Paris, mais il ne revint pas satisfait, se plaignant du peu de connaissances de ces messieurs de la Faculté.

Un matin, Monsieur, revenant de chez Fournaise, passa devant la cuisine et me pria d'aller lui donner sa douche. Je remarquai qu'il marchait nerveusement en serrant les poings; je compris de suite qu'il devait être contrarié. Sa toilette dura moins longtemps que d'habitude et, une fois à table, il me dit : « Savez-vous, François, ce qui m'arrive! Un richissime Américain me fait offrir un yacht à vapeur, très beau, paraît-il. Mais il se trompe à mon égard, et il a dû être immédiatement fixé par mon refus catégorique. J'ai été poli vis-à-vis de son envoyé, mais aussi que pouvait penser ce milliardaire en m'adressant une telle proposition? Rêvait-il ou *avait-il bu?* »

Fin juin. — Monsieur sent qu'il ne se remet pas; il se décide à partir pour Étretat.

« Ici, me dit-il, c'est trop humide pour moi; cet endroit enserré entre les deux bras de la Seine n'est jamais sec. Mais que voulez-vous? j'aime canoter, j'aime l'eau, n'importe où elle se trouve! Malheureusement, c'est contraire à ma santé; nous partirons après-demain. Je crois que vous ferez bien d'acheter un second panier pour Pussy; elle est devenue tellement grande que je crains qu'elle ne gêne sa mère. Puis vous enlèverez des murs tout ce qui m'appartient; n'oubliez pas surtout le petit bureau; faites une caisse spéciale de toutes ces choses que nous emporterons à Étretat, cela me servira là-bas. Je vais maintenant dire à Alphonse Fournaise de mettre mon compte à jour et lui recommander mes bateaux. »

CHAPITRE VII

JUILLET-AOUT 1887

Retour à Étretat. — Guy de Maupassant se livre à l'astronomie dans sa cuisine. — Il se réconcilie avec les épinards. — Tortues fugaces. — Marie Seize charmeuse de tortues. — La revanche... pensons-y toujours! — Le *Horla*. — Des ombres noires passent. — L'influence de l'invisible. — *Pierre et Jean* composé dans l'allée de frênes. — Mme Pasca. — Mort de Piroli.

Juillet 1887. — Nous voici donc de retour à Étretat. Un matin, Monsieur vient accrocher dans la cuisine un planisphère céleste; tout en le faisant mouvoir, il me donnait la description de la marche du ciel, nommant par leur nom les principales étoiles, distinguant les planètes des satellites. « Vous voyez, me dit-il, je sais déjà m'y retrouver et je ne suis allé qu'une fois avec Camille Flammarion à son observatoire. Mais quel homme charmant et instruit! Sa science est des plus sérieuses et fort intéressante. » Je lui dis alors qu'Étretat possédait aussi un astronome distingué et je nommai M. Louis. « Mais c'est vrai, me dit-il, je le connais depuis mon enfance, je le voyais autrefois chez M. L... Voulez-vous lui demander s'il consentirait à venir à la maison, un soir qu'il fera beau? Je suis sûr qu'il ne refusera pas. »

M. Louis vint passer plusieurs soirées avec mon maître. Une fois il l'emmena sur la falaise du Havre,

au delà de la *Chambre aux demoiselles.* C'était l'endroit préféré de cet astronome; de là il voyait mieux son ciel, il pénétrait mieux ses secrets; c'est à cette place que depuis trente ans, il se creusait la tête pour voir ce qui se passait là-haut et signaler aussitôt aux journaux dont il était le correspondant ce qu'il avait pu apercevoir de nouveau. Monsieur me dit que M. Louis l'avait beaucoup intéressé. Il ajouta : « Je ne me serais jamais douté que je me trouvais près d'un homme de si haute valeur. »

Monsieur venait de temps à autre faire mouvoir cette carte du ciel. Je me demandais quelle idée il avait eu de faire de la cuisine son cabinet d'astronomie. J'appris plus tard que je n'étais pas étranger à cette fantaisie. Un soir, en revenant avec lui d'une excursion, je lui avais nommé plusieurs étoiles; ce devait être peu de chose, car je ne connaissais que celles que mon père m'avait apprises quand j'étais enfant. Cela suffit pour diriger mon maître vers ces études.

Un matin, mon maître se trouvait près de sa carte, la faisant virer, cela durait depuis un bon moment, et la place était assez restreinte. Tout à coup, il me regarde en me disant : « Mais, vous faites du chocolat? » Je réponds : « Oui, c'est pour la soirée. » Et je lui expliquai que pour qu'il fût bon, il lui fallait douze heures de bain-marie, avec la gousse de vanille. « Oh! reprit-il, je ne trouve rien à reprendre, je conviens seulement que votre recette est excellente. »

Le mois de juillet est très chaud, Paff est étendu de toute sa longueur dans l'allée en face de la cuisine à l'ombre de la haie et du grand pommier sauvage qui donne de la fraîcheur au puits. Entre Paff et la haie Piroli a pris place, elle foule un peu la bordure de lierre placée sur le côté et, ramassée sur elle-même, elle pose

ses quatre pattes de velours blanc sur la grande oreille de son ami. Mon maître passe pour aller prendre son tub, il m'appelle : « François, avez-vous vu ce tableau? Elles sont vraiment gentilles, ces deux bêtes. Mais vous savez, depuis qu'il fait si chaud, il est impossible de les faire rester dans mon cabinet de travail, et cependant il y fait bien bon en laissant la porte du côté du nord ouverte. »

Cramoyson a fait le nouveau potager assez grand pour avoir des légumes à volonté; je remarque dans la variété des épinards superbes; pourtant Monsieur, un jour, les avait classés parmi les légumes qu'il ne mangeait jamais. Je fis tout de même l'essai de lui en servir; quand il eut fini de manger, il me demanda ce qu'étaient ces herbes vertes, je lui dis que c'était une plante améliorée qui venait de la Tétragonie, d'après ce que m'avait dit le jardinier : « Oh! du reste, reprit-il, peu importe le nom de la plante, la chose ainsi préparée est absolument exquise. » Et mon maître alla prier Cramoyson de ne jamais manquer de ce légume... Je racontai à Cramoyson que mon maître avait trouvé les épinards délicieux, et il fut convenu que cette plante était une découverte dont tout l'honneur revenait à Cramoyson, qui en fut tout fier.

Notre jardin zoologique s'était enrichi de huit belles tortues, elles étaient en liberté dans le carré normand. Mon maître était content d'elles, il ne voyait plus traîner de limaces, parfois il s'amusait à se placer les deux pieds joints sur le dos de l'une d'elles et il me disait : « Est-ce solide! Même la roue d'un chariot chargé ne ferait pas céder ces carapaces, tant c'est résistant! »

Un jour, à notre grande stupéfaction, on s'aperçoit que toutes les tortues ont disparu, on cherche dans tous

les coins, enfin on découvre, sous le treillage du fil de fer, un trou plus petit que ceux que font ordinairement les lapins. On pensa avec raison que c'était par cet endroit que ces bêtes, qui marchent si lentement, se sont mises en voyage; on fouille une partie de la côte, les fourrés d'ajoncs et de genêts presque impénétrables; mais nous ne trouvons rien. Après y avoir laissé la plus grande partie de la peau de nos mains et tout couverts d'égratignures, nous renonçons à nos explorations.

Huit jours après, j'aperçois une grande femme qui descendait le sentier de la côte. C'était Marie Seize, qui habitait toujours là-haut sur la butte appelée *Nouvelle Calédonie*. Quelques instants après, je suis tout surpris de la voir à la porte de la cuisine avec Monsieur. Elle écarte son tablier, qu'elle tenait relevé; dedans se trouvaient nos huit tortues; elles ont réintégré aussitôt la prairie, et Marie Seize fut récompensée de sa peine. Mon maître ne tarissait pas en louanges sur l'honnêteté de cette femme pauvre, qui aurait pu, disait-il, faire de la soupe avec ces pauvres bêtes.

Le grillage fut alors vérifié avec soin. Cette fois nous étions tranquilles pour nos rampeuses. Mais un mois à peine s'était écoulé, qu'elles avaient de nouveau repris la clef des champs. Malgré toutes nos précautions, nous ne pûmes jamais les garder; elles nous jouèrent le tour plusieurs fois, et c'était toujours Marie Seize qui les rapportait. Mystérieuse coïncidence! Que conclure? Était-elle une charmeuse de tortues? Ou bien, comme disait Monsieur en riant, ne lui avait-on pas fait la récompense un peu trop large la première fois? La prime était si tentante...

A quelques jours de là, Cramoyson, près du bateau, réparait une bordure. Mon maître s'approche et lui

demande comment il va (il avait été quelques jours souffrant). Il répond qu'il va mieux, que ce sont toujours ces maudites fièvres qu'il a prises pendant sa détention en Allemagne. Monsieur exprime alors son horreur pour la guerre et en particulier sa haine pour les Prussiens. « Je ne puis comprendre toutefois, dit-il, les braillards de la revanche. Nous ne l'aurons jamais de cette façon; il faudrait, au contraire, se bien préparer sans le laisser voir, et leur tomber dessus au moment opportun. »

Je ne me souviens pas au juste de la date du jour où Monsieur me dit ce qui suit, je n'en ai pas pris note, mais je me rappelle très bien que j'étais allé au jardin le prévenir que son dîner était prêt. Je le trouvai en train d'admirer une corbeille d'hortensias : « Voyez, François, me dit-il, comme ils sont beaux cette année; chaque tige forme un bouquet de belle dimension; ils me semblent aussi plus colorés que d'habitude, cela tient peut-être à leur force vitale. » Le soleil disparaissait derrière la côte du bois Valois et obliquement nous frappait dans les yeux. Pour l'éviter et aussi pour rentrer, mon maître se tourna vers la maison, continuant de parler comme s'il était pressé :

« J'ai envoyé aujourd'hui à Paris le manuscrit du *Horla;* avant huit jours vous verrez que tous les journaux publieront que je suis fou. A leur aise, ma foi, car je suis sain d'esprit, et je savais très bien, en écrivant cette nouvelle, ce que je faisais. C'est une œuvre d'imagination qui frappera le lecteur et lui fera passer plus d'un frisson dans le dos, car c'est étrange. Je vous dirai, du reste, que bien des choses qui nous entourent nous échappent. Plus tard, quand on les découvre, on est très étonné de ne pas les avoir aperçues déjà. Puis, notre

apathie nous porte à voir partout l'impossible, l'invraisemblable. Ainsi, voyez, quand parut *Une Vie*, la critique, cette grande parleuse, qui souvent tente de démolir un chef-d'œuvre, parce qu'elle ne l'a pas compris, n'avait pas de mots assez durs pour crier que mon roman n'était pas vrai, que les faits n'étaient pas possibles. Eh bien, les faits que j'ai exposés dans ce livre viennent de se passer à Fontainebleau, j'en ai le récit imprimé sur mon bureau. Si j'ai un regret, c'est d'avoir écrit trop tôt mon livre, car dans la réalité, c'est beaucoup plus définitif, plus complet que dans mon roman. Avec cela j'avais de quoi jeter par-dessus bord le critique le plus farouche. »

Septembre. — Mon maître va à la chasse comme les années précédentes, avec un peu moins d'entrain, il me semble.

Il a cependant fini la plus grande partie de son roman *Pierre et Jean*. Commencé à notre arrivée ici, il y a deux mois et demi, il est terminé; il a très bien marché. Monsieur me dit que l'ombre que donne déjà l'allée de petits frênes, lui a été tout à fait propice; c'est là-dessous, tout en marchant, que *Pierre et Jean* s'est trouvé débout, écrit en un temps relativement très court, si l'on tient compte des chroniques et nouvelles égrenées au courant de la semaine.

« Il me reste encore à faire, m'explique mon maître, avant que nous ne partions en Afrique, une sorte de préface que je mettrai en tête de ce petit roman, où je vais dire un peu ce que je pense de la critique, et aussi ma manière de comprendre le roman. »

Il y a encore beaucoup de baigneurs au bord de la mer, le temps étant resté beau. Presque chaque soir, il y a du

monde à dîner à la Guillette. Parmi les habitués, je remarque une grande dame aux cheveux blancs; son teint laisse penser qu'elle a dû être brune... Elle s'appelle Mme Pasca, « une grande artiste », me disait mon maître. C'était certainement une personne tout à fait supérieure, pleine de bon sens, intelligente. Quel plaisir de l'entendre parler; elle tenait tous ses auditeurs sous le charme de ses paroles dites si posément et avec tant d'à-propos... Elle fut une excellente conseillère pour Monsieur, qui, lui, avait pour elle une considération illimitée...

En août, Piroli a eu encore des petits. Les suites furent mauvaises, Monsieur fit venir le vétérinaire de Criquetot qui rédigea une très longue ordonnance. Quand il eut fini de nous expliquer comment nous devions nous y prendre pour soigner la pauvre bête, il ajouta : « Vous savez, Monsieur, que les chats sont nerveux; par suite il est très difficile de leur donner les soins que nécessite leur état. » Nous avons fait l'impossible; malgré cela, la petite chatte rendit son dernier soupir le 15 septembre, sur mon lit, dans la caloge.

Ce jour-là mon maître était allé à la chasse à Sainte-Hélène chez M. Arroux. Quand il arriva le lendemain matin, je lui appris la triste nouvelle. Il vint voir la chatte dans la salle de bains où je l'avais gardée et me demanda si elle avait beaucoup souffert; il voulut des détails sur les derniers moments. Je lui dis qu'ils avaient été pénibles, la pauvre petite se roulait en gémissant et se cramponnait à moi, comme pour me demander secours...

De Piroli nous restait un souvenir vivant, la petite Pussy; elle fut confiée à la femme chargée de garder l'appartement pendant le voyage que nous devions faire en Afrique.

CHAPITRE VIII

OCTOBRE-NOVEMBRE 1887

Voyage en Algérie. — Alger-la-Blanche. — Installation rue Ledru-Rollin. — Promenade impressionnante au cap Matifou avec M. Masqueray. — En suivant les « Désenchantées ». — Ce que disent les femmes arabes à la mosquée. — Aux bains d'Hammam-Righa. — Chasse infructueuse. — Les marabouts musulmans et Voltaire. — En route vers la Kabylie.

Marseille, le 3 octobre. — Monsieur occupe à l'hôtel Noailles sa chambre habituelle, qui a vue sur la Cannebière.

Vers 11 heures, il me dit: « Vous pouvez disposer de votre journée aujourd'hui; j'ai les places à bord pour demain midi, je vais déjeuner à la Réserve et je serai ici vers 6 heures pour le dîner. »

Le lendemain matin, mon maître m'emmène voir dans le vieux Port un yacht désarmé qu'on lui avait signalé comme étant à vendre; la forme lui plaisait, et ses dimensions répondaient bien à ce qu'il désirait comme bateau.

Notre traversée a été très bonne, pas de mer, un temps superbe. Nous arrivons à Alger, qu'on aperçoit toute blanche, bâtie en amphithéâtre. Le débarquement n'est pas facile, il est même désagréable avec tous ces Arabes qui s'emparent de vos bagages, malgré vous, et les portent dans un hôtel quelconque. Heureusement pour les nôtres, ils ne se sont pas trompés, nous

sommes descendus au grand hôtel de l'Oasis sur le port.

Le lendemain, à 9 heures, Monsieur était déjà prêt à sortir : « Voici, François, ce que j'ai décidé. Comme je ne pense pas travailler à l'hôtel, je vais prendre un appartement pour être tranquille chez moi. Vous allez, je vous prie, voir dans le quartier, si vous trouvez quelque chose qui nous convienne; moi, je vais visiter Mustapha, que je connais, et si je trouve une petite villa ou un étage qui réponde à ce que je veux, je demanderai à ma mère de venir ici passer l'hiver avec moi. »

Enfin, c'est rue Ledru-Rollin que nous avons fini par prendre un appartement, après en avoir visité plusieurs, et vu bien des loueuses, algériennes, arabes, mauresques et juives aux grands yeux de velours.

Ce logement, quoique ayant deux pièces au Midi, n'était pas gai; son seul avantage était d'être près de la poste. Nous habitions le troisième, il fallait un porteur d'eau; je pris celui que m'envoya la concierge, il était petit et maigre, un vrai Biskri, pieds et jambes nus, borgne de l'œil droit; son œil gauche était tellement mobile et fuyant que je ne pus jamais en voir la couleur. Je fis les conditions à tant la semaine et lui accordai une bonne moyenne, un prix de voyageur. En signe de contentement, sans doute, il se mit à battre de ses doigts maigres la cruche de cuivre qu'il tenait sous son bras.

Le 11 octobre, à une heure, je finissais de déjeuner, seul comme toujours, devant ma petite table de bois blanc adossée au mur, quand mon attention fut attirée par la danse qu'exécutait mon café dans mon verre; j'allai tout de suite le dire à Monsieur, lui donnant des détails précis qui ne laissaient pas de doute sur l'existence de secousses sismiques.

Le soir, en dînant, M. de Maupassant me dit : « Vous savez, vous aviez raison, vous ne vous êtes pas trompé, c'était bien un tremblement de terre. L'appareil du cercle des officiers a enregistré, à midi cinquante-six minutes, trois oscillations de plusieurs secondes, allant de l'Est à l'Ouest. » Il ajouta : « Je suis heureux d'avoir rencontré ici tous ces officiers, leur société m'est très agréable; tous sont des hommes charmants, bien élevés, instruits, même quelques-uns sont assez forts en littérature. Quoique nous soyons en terre française, il y a la Méditerranée entre nous et la mère patrie, cela suffit à nous donner la sensation d'être en pays étranger, surtout lorsqu'on voit tous ces Arabes circuler dans les rues et qu'on entend leur charabia. On est dépaysé, et cela réconforte de trouver de vrais Français qui parlent notre langue, comme à Paris. Si l'on écoutait bien, je crois qu'on entendrait leur cœur battre quand on parle des boulevards et de la Maison Dorée. Jeudi j'aurai plusieurs de ces officiers à déjeuner avec M. Masqueray et M. Bureau. »

Le 14 octobre, Monsieur me dit : « François, demain je vais avec M. Masqueray faire un tour jusqu'à la pointe du cap Matifou. Voulez-vous venir avec nous? Peut-être n'aurez-vous jamais pareille occasion... Vous prendrez mon fusil avec quelques cartouches, de différents plombs. Si je peux abattre quelques oiseaux, cela me sera toujours agréable. »

Nous partons par le train de 5 h. 48 du matin. Dès notre sortie d'Alger, nous apercevons la mer phosphorescente, superbe; quelques minutes après, le soleil, semblant faire un grand effort, laisse voir là-bas, entre l'horizon et l'eau, une toute petite partie de son disque, qui embrase immédiatement la mer. Un quart d'heure

après, nous arrivons à la halte d'Hussein-Dey et le train s'arrête. Ces messieurs descendent tout de suite sur le quai, et nous assistons au plus beau lever de soleil que l'on puisse imaginer; nous sommes en extase, en un émerveillement que je ne puis décrire.

Monsieur s'appuie de la main gauche sur le bras de M. Masqueray et, de sa main droite, il ne cesse de faire de grands gestes qui soulignent la démonstration qu'il débite à haute voix. M. Masqueray, plus grand, se plie un peu, sous la pression de la main de mon maître et, tout près de lui, l'oreille tendue, avec une expression de ravissement intense, il écoute son ami avec un plaisir qui se reflète sur toute sa physionomie, surtout dans ses grands yeux brillants, si prompts à exprimer son enthousiasme et son émotion.

Voici ce que j'ai retenu de cette conversation :

« Mon cher ami, ceci est plus que de la féerie, c'est une apothéose, mais une apothéose sans nom; il n'existe pas de mots pouvant traduire une chose si belle, cela surpasse tout; c'est plus que splendide, c'est extraordinaire; tellement beau qu'on ne peut rendre l'impression qui nous transporte, qui nous envahit; c'est de la magie... Cette mer!... ce ciel!... jamais je n'ai rien vu d'aussi captivant et qui me remue aussi profondément!... »

M. Masqueray s'incline légèrement vers mon maître et approuve, puis, dans des termes scientifiques que je ne saurais reproduire, il donne à son tour une explication sur ce genre de phénomène.

Le train avait sifflé et marchait déjà, quand je pus décider ces messieurs à remonter.

Le reste du voyage fut d'un moindre intérêt, bien que la vue que l'on a sur la pleine mer de la pointe de ce cap avancé soit superbe. Le paysage n'avait plus aucun

attrait pour moi; j'étais tout au plaisir que me procurait la conversation de ces deux hommes d'esprit qui se comprenaient si bien tous deux.

M. de Maupassant allait souvent dîner au Palais d'été, à Mustapha supérieur, chez M. Tirman, qui lui avait expliqué ses vues sur l'avenir de l'Algérie, sur les barrages à construire, l'abandon du budget à la colonie, la question des chemins de fer, etc. Tout cela paraissait intéresser mon maître; mais sa figure était bien plus expressive quand il me racontait sa promenade du vendredi, sur la route du cimetière arabe, qui l'amusait à un tel point qu'il aimait à la recommencer deux fois en un jour.

« Voyez, me disait-il, ce que sont les coutumes de ces races... Ces Arabes, qui laissent à peine sortir leurs femmes pour aller à la mosquée, les envoient chaque vendredi assez loin dans la campagne faire des simagrées sur les tombes de leurs parents défunts, et redresser les quelques cailloux pointus qui ornent ces silos d'os humains enfouis là. Lorsqu'elles sortent de leurs Champs-Elysées dépourvus de charme, la plupart d'entre elles redeviennent femmes. Ainsi aujourd'hui, j'ai fait deux fois la route de Mustapha inférieur jusqu'au jardin d'Hussein-Dey, pour m'en rendre compte. Eh bien, plusieurs de ces femmes, quand elles n'étaient que deux et qu'elles savaient n'être pas vues, ont levé leur voile à mon approche. Leur visage, qui ne voit jamais le jour, est d'un blanc de craie et l'on dirait que les joues de quelques-unes d'entre elles sont légèrement veloutées de poudre mauve. Avec leurs grands yeux noirs, la plupart sont très jolies ainsi. »

Et un sourire se perd dans la moustache de mon maître...

Une autre fois, Monsieur m'indique une petite mosquée, tout à fait derrière la Casbah, près d'un jardin public qui surplombe la route de Saint-Eugène. Cette petite demeure est très jolie pour un saint de Mahomet; mon maître l'a décrite dans un de ses *Voyages*. Je me résous à y faire une visite. Je dois enlever mes souliers pour entrer dans le sanctuaire. Dès le seuil, j'entends des plaintes douces et traînantes. Je m'approche et je vois des femmes qui geignent, qui font des gestes bizarres, invoquant sans doute un saint quelconque. En somme, je ne comprends rien à cette mise en scène.

En sortant, je me trouve en face du gardien du square qui m'interpelle : « Y avez-vous compris quelque chose? » Je lui réponds : « Ma foi, non. — Eh non! reprit-il sur un ton moqueur, et avec un accent méridional, vous ne pouvez pas comprendre, ne connaissant pas la langue arabe. Tous ces bons enfants de France sont logés à la même enseigne!... Savez-vous ce qu'elles font là, toutes ces femmes, dans des postures si étranges et si risibles? Eh bien, elles racontent leurs misères au Saint, car les femmes arabes n'ont pas le droit de prier leur Dieu directement; cet honneur suprême est réservé aux mâles. Du reste, je vous apprendrai que des prières, elles en disent peu; elles ne viennent là que pour raconter leurs peines, surtout pour médire de leur mari, et elles confient leurs chagrins les plus intimes au Saint. Souvent elles ont raison, il faut bien en convenir, car les Arabes ont toujours à côté de leur femme légitime deux ou trois concubines. »

Le 4 novembre, M. de Maupassant se décide à quitter Alger; cette ville le fatigue et son appartement lui est devenu odieux à cause des moustiques.

« Voici, me dit-il, ce que nous allons faire, d'abord nous irons aux eaux chaudes d'Hammam-Righa où je ferai une cure; M. Lefèvre, homme charmant de qui j'ai fait la connaissance, y viendra avec nous. Quand j'aurai pris le nombre de bains que je jugerai nécessaire, nous partirons avec M. Lefèvre, chasser la panthère dans les fôrêts de Théniet-el-Haad, où il est le seul à posséder une maison. Vous aurez à soigner le cheval, je pense que vous saurez vous tirer d'affaire? » Je rassurai mon maître à cet égard...

Le 6 novembre, Monsieur est retenu à Alger pour quelques heures; je pars seul avec M. Lefèvre, dans sa voiture, pour aller de la gare de Bou-Medfa à Hamman-Righa. La montée est rude, on met souvent le cheval au pas; M. Lefèvre conduit. Un peu curieux peut-être, mais sûrement très intelligent, il me délie la langue, et, tout en chevauchant sur la route qui serpente et monte toujours, je lui raconte quelques histoires de mon maître, la plupart déjà écrites. Il me complimente de ce que je connaissais si bien l'œuvre du grand écrivain.

Hammam-Righa, le 9 novembre. – Mon maître renonce à la chasse dans les forêts de Théniet-el-Haad. M. Lefèvre part seul, et Monsieur s'obstine à prendre des bains; mais ces bains sont à une température beaucoup trop élevée, 42 à 44°; cela lui fait plutôt du mal, il a des nuits très agitées. M. Dufour, patron et propriétaire de l'hôtel, est un homme bien élevé et de bonnes manières; très prévenant pour son client, il met à sa disposition tout ce qu'il croit pouvoir le distraire... Nous avons un guide remarquable, âgé de dix-neuf ans, le plus fin limier des bois environnants; il s'appelle Bou-Hyahia, il est cou-

vert de cette teigne hideuse et dégoûtante qui est le partage de la plupart des habitants de ces malheureux pays.

Un jour, M. de Maupassant me dit : « Il fait beau; aussitôt après le déjeuner, nous descendrons du côté du grand ravin voir si il y a moyen de tuer quelque chose. Bou-Hyahia viendra avec nous. Faites surtout attention à ce qu'il ne touche pas à mon fusil, car il a la teigne. A part cela, il est vraiment l'homme de la circonstance, il connaît bien le pays et jusqu'aux plus petits coins de la forêt. »

Nous partons à une heure, par une forte chaleur; plus nous descendons dans ce grand ravin, plus le soleil se fait sentir. Nous marchons maintenant le long d'un petit torrent, brillant et limpide; des lauriers-roses qui garnissent les talus jettent leur ombre dans cette eau miroitante qu'on côtoie avec plaisir, et qui donne un peu de fraîcheur. Je m'étais arrêté devant ce ruisseau que je trouvais si joli, quand mon maître m'appelle : « Venez, François, nous allons aller du côté de ce petit bois. Peut-être là, trouverai-je quelque gibier... » Bou-Hyahia approuve cette idée en des termes d'une flatterie excessive comme les Arabes savent en trouver.

Après avoir tourné la futaie, nous débouchons dans une superbe prairie et nous apercevons, à l'ombre des arbres, des groupes d'Arabes habillés avec une grande recherche. Ils s'amusaient à se rouler sur ce joli tapis de verdure. Lorsqu'ils nous aperçoivent, ils paraissent très contrariés, comme si ce coin charmant était leur bien, à eux seuls, rien qu'à eux pour leur divertissement.

Bou-Hyahia nous dit que ces gens étaient de riches Arabes qui habitaient des villages sur les hauteurs et que, lorsqu'il faisait très chaud, ils descendaient l'après-midi prendre le frais près de la rivière à l'ombre des arbres,

avec des femmes pour se distraire, et il nous fit comprendre que dans leurs amusements ils ne gardaient aucune réserve. Il ajouta : « Si vous voulez, Messieurs, nous allons nous tenir là un peu, sous bois, ce ne sera pas long, car je n'ai jamais attendu dix minutes. » Bou-Hyahia prononçait ces paroles sur le ton d'une prière qui laissait comprendre tout le plaisir qu'il aurait, si l'on accédait à sa demande... Mais mon maître, comme s'il ne l'avait pas entendu, remonta la rivière, tout en me faisant remarquer la multitude de racines et de lauriers qui prennent leur nourriture dans cette belle eau claire et qui y déposent en même temps le germe de la fièvre.

Après avoir marché cinq ou six cents mètres sur notre droite, nous trouvons un sentier arabe tortueux, mais charmant, qui conduit à la forêt, nous dit notre guide. Nous le prenons; à peu près à mi-chemin, nous faisons une halte (car la pente est raide); nous nous asseyons sur un petit talus. Il passa alors devant nous quelques oiseaux du pays. Mon maître tira, mais n'abattit rien; plus loin il tire de nouveau, même insuccès : « Ce n'est pas possible, dit-il, ce fusil doit avoir un défaut quelconque. » Et pour bien s'en rendre compte, il tire dans un aloès. En effet, nous retrouvons seulement quelques grains de plomb éparpillés dans les feuilles de la plante. C'était un nouveau fusil à percussion que mon maître avait acheté pour aller à la chasse à la panthère; il me passa alors cette arme défectueuse et, fronçant les sourcils, envoya une malédiction de choix à l'armurier peu scrupuleux qui la lui avait vendue... Je lui passai son ancien fusil qui était bien plus lourd, mais avec lequel il abattait une pièce à chaque coup.

Quand nous arrivons à la grande forêt, sur la hauteur, le soleil disparaissait à l'horizon, bien loin, derrière

les villages arabes. Ces villages posés sur les cimes d'une série de petites montagnes, semblent ainsi appartenir autant au ciel, à l'espace, qu'à la terre. Monsieur m'en fit la remarque, en ajoutant : « Comme il doit faire bon vivre là isolé, presque tout seul, quand on y est acclimaté ! » Bou-Hyahia dit : « Oui, Monsieur, à part la grande chaleur, ces petits monts sont très sains, l'air y est très pur... »

Maintenant, nous marchons dans un étroit chemin sous bois, à l'ombre de grands arbres touffus qui forment voûte, on y trouve une fraîcheur très agréable... Notre guide marche vite, il veut nous faire voir le mausolée d'un Arabe de haute marque, celui qui fut le Saint et le gouverneur de ce pays dans les temps passés.

La nuit est tombée quand nous arrivons au tombeau du marabout, que nous a décrit Bou-Hyahia; il nous relate tous les miracles faits par ce saint de Mahomet, ce qui intéressa peu mon maître. Il est vrai de dire que leur histoire se ressemble presque toujours et sûrement, d'après tout ce que nous dit notre guide, le plus clair des miracles que fit son fameux Saint, fut de savoir, par sa finesse et sa roublardise, faire sortir de la bourse des pauvres paysans, leurs maigres économies.

Cela révoltait mon maître : « Oui, s'écria-t-il, c'est bien cela, quel que soit le pays et quelle que soit la religion, plus l'on va et plus c'est la même chose; c'est toujours l'intérêt qui guide tout. Ces religions vous donnent la nausée, mais supprimez-les, on les remplacera par d'autres et on arrivera au même résultat. » Il ajouta : « Vous n'avez pas lu Voltaire, vous, François ? — Non, Monsieur. — Eh bien, ce que nous dit là Bou-Hyahia de son marabout me fait penser à Voltaire. Après qu'il eut bien daubé sur toutes les religions, sur la religion catholique en parti-

culier, il fut expulsé de France; il alla se fixer dans une petite commune appelée Ferney, près de la frontière suisse, et, sans ressource aucune, il sut par son adresse — de marabout, si vous le voulez, — se faire des rentes de la crédulité des pauvres paysans du lieu et vécut bien à son aise, douillettement. Il finit ses jours on ne peut plus agréablement dans un château qu'il fit bâtir avec les écus que lui donnaient des catholiques. »

Le lendemain nous allons photographier le tombeau de Bou-Mahomet.

Bou-Hyahia en profite pour nous faire passer par des repaires de sangliers; nous étions armés, mais aucun animal ne montra son groin, au grand dépit de mon maître et de notre guide, car ce dernier flairait un supplément de paye, s'il était arrivé à en faire abattre un à son généreux client.

Peu satisfait du résultat de cette cure, nous quittons Hammam-Righa et, après avoir passé deux jours à Alger, (le temps d'y prendre différentes choses, entre autres des bottes en cuir de Russie, que mon maître devait recevoir à Theniet-el-Haad pour la chasse à la panthère) nous partons pour Tunis. On a dit à Monsieur que le climat y est plus humide et moins énervant qu'en Algérie.

Nous prenons forcément le premier train à 6 heures du matin. C'est le seul. M. de Maupassant est à la portière pour voir le soleil se lever sur la mer; nous sommes seuls dans notre compartiment. Il jette un coup d'œil sur la route du cimetière arabe et du jardin d'Hussein-Dey, où, sur les barrières, on aperçoit des singes énormes. « Sont-ils laids, affreux! » dit-il.

Le train s'arrête à toutes les gares, et marche avec une lenteur de tortue; on croirait faire une promenade en

voiture; on peut tranquillement admirer le paysage; on passe entre de hautes montagnes, puis subitement on entend un bruit infernal. « Nous franchissons les *Portes de Fer*, me dit alors Monsieur, et nous sommes maintenant en Kabylie, pays que j'ai parcouru à cheval, il y a quelques années et qui m'a laissé des souvenirs bien étranges... Vous savez que le Kabyle est absolument différent de l'arabe d'Alger. Autant ce dernier est paresseux, autant le Kabyle est courageux et ferré en affaires, il faut le voir chez lui, ce débrouillard; il est de force à rendre des points à nos plus fins Normands. »

Nous voyons défiler une petite gare, puis un village coquet, formé de quelques maisons. Un peu partout des eucalyptus jettent une note gaie dans cette vallée : « C'est *Thiers*, me dit M. de Maupassant; le village est petit, comme l'homme dont il porte le nom. Mais quel penseur était cet homme. Quelle dose énorme de travail il pouvait donner! Quand on songe à ce moment pénible de la paix de 1871! » Le visage de Monsieur devient pourpre, comme toutes les fois, que, dans la conversation, le souvenir des Prussiens se réveillait en lui...

Il se tut et ferma les yeux; il semblait vouloir dormir, pour ne plus penser à ces choses pénibles de 1870, qui faisaient saigner son cœur de patriote... Ainsi, les yeux clos, il se remit à parler, me faisant la description d'un intérieur kabyle, revivant les scènes inoubliables qu'il a si bien décrites dans le volume *Au Soleil.*

Vers 3 heures, nous arrivons à Soukahras. Après avoir gravi en vitesse la rampe de quatre cent cinquante mètres, on changea la machine spécialement affectée à la montée des trains de Duvivier à cette dernière localité.

Pendant cet arrêt, tout en marchant le long des quais,

Monsieur me fait remarquer que ce pays était neuf, que la voie ferrée était récente. Puis il s'arrêta et ne put retenir un cri d'extase : « Comme c'est beau! Quel dégagement d'horizon! C'est splendide, et quel ciel! Il est teinté de rouge, voyez! » Nous avions le soleil derrière nous. M. de Maupassant se mit à me nommer toutes les couleurs que nous avions devant les yeux, depuis la profondeur du ciel jusqu'à l'infini de l'horizon, qui se perdait très loin dans des ondulations de terrain... Il finit par l'énumération des différentes teintes qui flottaient plus près de nous, au-dessus des champs de vignes. Ces simili-couleurs varient selon que la vigne est encore verte ou qu'elle a pris sa robe d'hiver, d'un rouge éteint et rouillé.

Mon maître est dans le ravissement devant cet horizon magnifique; il aurait tant voulu me faire comprendre et partager ses subtiles impressions qu'il ne se lassait pas de m'expliquer le sublime spectacle :

« Voyez-vous, François, pour bien voir et pour bien distinguer, il faut avoir l'œil fait, et, pour cela, il faut, quand on regarde, tout percevoir; ne jamais se contenter de l'à-peu-près; donner le temps à la vue de bien définir, de suivre en quelque sorte ces choses que l'on voit à peine, et ce n'est que par un exercice long et patient qu'on arrive à faire ainsi rendre à ses yeux tout ce dont ils sont capables. Même les meilleurs artistes doivent se donner de la peine, beaucoup de peine pour se former l'œil, pour qu'il soit vraiment bon. »

Puis il prit son petit calepin vert et y inscrivit trois notes, les seules que je l'ai vu prendre en dix ans; il écrivait toujours de mémoire, et ne cherchait jamais longtemps; sa mémoire prodigieuse l'a beaucoup servi.

CHAPITRE IX

NOVEMBRE 1887 AU 5 JANVIER 1888

En Tunisie. — Les bains maures. — Succès au cercle des officiers. — Voyage à Kairouan à grande allure. — Installation à Tunis, avenue de la Marine. – Le feu inspirateur. — Le beau travail du masseur nègre. — Sur les ruines de Carthage. — Les escapades de Tahya. — Macaroni à l'italienne? — La grosse Tunisienne. — Tahya a le mal de mer.

Tunis, novembre. – Notre première matinée fut occupée par une visite aux anciens bains romains de Hammam-Lif à quatre kilomètres de Tunis. « Ces sources d'eau chaude eurent une certaine renommée dans les temps anciens, me dit mon maître; mais d'après ce que j'entends dire aujourd'hui, elles auraient perdu beaucoup de leurs propriétés d'antan. Peut-être les minerais, sur lesquels elles coulaient à l'intérieur de la terre, se sont-ils trouvés épuisés, c'est très possible. Enfin, nous allons toujours voir quel est ce genre d'établissement. »

Pendant que Monsieur me racontait cela, nous traversions des grands champs où plus de quarante paires de bœufs traînaient des charrues, qui retournaient une belle terre grasse brun foncé, presque noire; c'est la terre généralement la plus riche en sucs nécessaires à la végétation. Les nombreux laboureurs travaillent par groupe de trois ou quatre attelages; ils se suivent et ne paraissent n'en faire qu'un, tant ils sont pareils et réguliers dans leur marche, le long du sillon, qui les

conduit très loin, à perte de vue, tellement loin qu'à cette distance, ils nous paraissaient comme des petites bestioles naines.

Sur notre gauche, presque au bord du lac, nous voyons de grands murs blancs. Mon maître consulte son guide, et dit : « Ce sont les bâtiments de la ferme de M. Brolmann. » Nous suivons toujours la grande route; un peu plus loin nous arrivons à un passage à niveau d'une voie ferrée, où les rails sont couverts de rouille. Mon maître me dit : « Voilà le commencement du chemin de fer qui ne va actuellement que jusqu'à Hammam-Lif, mais on doit le continuer prochainement vers l'intérieur de la province. »

Après un quart d'heure de marche, nous arrivons en face d'un vieux bâtiment qui forme un carré assez grand, mais qui est en très mauvais état; les fenêtres sont toutes petites, il y en a de rondes et de carrées et toutes sont garnies de barres de fer. On croirait être en face d'une prison ou d'une ancienne forteresse. Des enfants sales, en guenilles, jouent dans un couloir sombre; c'est l'entrée de cet immeuble bizarre. Une pierre grise, haute de plus de cinquante centimètres, forme le seuil, de sorte qu'il faut lever les jambes très haut pour le franchir.

Arrivé dans cette entrée, mon maître questionna le plus grand des gamins. Celui-ci, qui comprenait très bien le français, alla appeler la tenancière des bains maures. C'était une femme très haute sur jambes, d'une figure brune à l'ovale un peu allongé; elle avait des hanches très accentuées. Tout en venant au-devant de nous, elle s'enserre la taille d'un tablier rayé, rose et rouge, et très avenante, nous dit : « Si vous désirez voir les bains, Messieurs, veuillez venir par ici, je vous

prie. » Nous la suivons; par des corridors noirs et étroits, nous arrivons à la salle de bains... « C'est tout ce que vous avez? lui dit mon maître. — Oui, répondit-elle. » Vivement mon maître la remercia et elle nous conduisit jusqu'à la sortie. Heureusement, car nous n'aurions jamais pu retrouver notre chemin.

Dehors, Monsieur se mit à respirer très fort, humant l'air et regardant au loin avec ténacité, comme quelqu'un qui aurait été privé d'air et de lumière depuis longtemps.

« Ne trouvez-vous pas, me dit-il, que c'est hideux, ce que nous venons de voir? Mais c'est répugnant de saleté et d'aspect épouvantable. Ces baignoires ressemblent absolument à des sarcophages, elles sont toutes ébréchées et cassées. Elles ont juste la profondeur pour recevoir un corps humain. Puis, ces sortes de stalles, éclairées par ce petit hublot, vous font penser aux anciens cachots. Oh! non, ma bonne dame, je ne serai pas votre client, vous ne me reverrez jamais ici... »

Il ajouta : « C'est une Maltaise, cette femme, d'un type intéressant, je ne suis pas fâché de l'avoir vue. »

Après avoir retraversé le passage à niveau, nous croisons une vieille calèche 1830. M. de Maupassant reconnaît dans l'intérieur le fils du bey de Tunis. Nous marchons alors très vite, comme des gens qui ont déjà perdu trop de temps. A peine avons-nous le loisir de remarquer l'entrée de la ville, une grande porte ouverte en plein ciel, à côté de laquelle gisent des monticules de terre, qui sont, paraît-il, ce qui reste des fortifications. Pas un arbre, c'est nu, sec et triste.

Le même jour, en rentrant à 7 heures du soir, mon maître me dit :

« Préparez-moi de suite mon sac, avec le nécessaire

pour un voyage de huit à dix jours; j'ai eu aujourd'hui une occasion, une chance inespérée. Voici le fait. Je suis allé au cercle des officiers, j'avais un mot d'introduction pour plusieurs d'entre eux. Les premières paroles échangées, l'un d'eux me dit : « Comme nous « sommes heureux de vous voir et quelle bonne étoile « vous amène aujourd'hui parmi nous! » Il ajouta : « Attendez. Je cours voir s'il en est temps encore. » Il prit son képi et fut absent un quart d'heure. Pendant ce temps, je continuai à causer des mœurs tunisiennes et aussi de Paris. Lorsqu'il rentra, tout content, il me dit : « Voici, monsieur de Maupassant, ce que je suis heu- « reux de vous offrir, au nom du directeur de la « banque de Tunis; voulez-vous l'accompagner dans « un voyage en landau qu'il va faire à travers la « Tunisie jusqu'à Kairouan, où il va visiter les fermes « de Lanfida, fermes comme, sans doute, vous n'en avez « pas encore vu. Il devait partir aujourd'hui, mais si « vous voulez bien accepter son invitation, il différera « son départ jusqu'à demain matin neuf heures. Vous « serez quatre; le directeur sera accompagné de « deux secrétaires de la banque, tous deux anciens « officiers ayant pris part à l'expédition française sur « cette belle terre de Tunisie, qui, j'en suis persuadé, « saura vous inspirer des pages plus belles encore que « celles que vous avez écrites sur l'Algérie dans votre « volume *Au Soleil.* » J'acceptai!...

« Et sur toutes les figures qui m'entouraient se lisait la joie de recevoir ma visite. La vie est si monotone, loin du cœur de la France! Je compris le plaisir qu'ils éprouvaient à posséder pendant quelques instants un écrivain qui les avait amusés plusieurs fois par ses contes et ses récits. Subitement je me mis à rire inté-

rieurement, je venais de m'apercevoir que, sans s'en douter, ils faisaient la roue autour de moi, comme cela se fait dans un salon mondain, autour d'une beauté très admirée... En ce moment, une fierté attendrie me gagna, ils étaient tous si charmants et quelle bonne franchise se lisait sur leurs physionomies! Enfin l'on s'assit et la conversation se continua, intéressante, mais la plus simple du monde, passant en revue les écrivains du jour. J'ai constaté que la plupart de ces soldats étaient des admirateurs de Paul Bourget. »

Le lendemain, à 9 heures du matin, un landau est devant la porte de l'hôtel; quatre messieurs y ont pris place, tous quatre ont de grands manteaux à collets, des chapeaux mous gris clair. L'un de ces hommes est mon maître, et, sans que je me sois aperçu d'aucun mouvement du cocher, les deux superbes chevaux s'élancent à une grande allure, emportant vers les montagnes de la Numidie, le fils littéraire de ce Flaubert qui a su par la magie de son talent évoquer dans *Salammbô* tout le passé prestigieux, toute la splendeur de ce pays.

Décembre. — M. de Maupassant est de retour, il est enchanté de son voyage; la grande mosquée de Kairouan l'a beaucoup intéressé, puis son retour par mer de Sfax à Sousse lui a été très agréable.

« Je me félicite, me dit-il, de la bonne inspiration que j'aie eue avant mon départ en vous chargeant de prendre connaissance des lettres de ma mère; par les résumés télégraphiques que vous m'avez envoyés, j'ai eu de ses nouvelles aussi régulièrement que si j'étais resté ici. »

J'annonçai alors à mon maître que j'avais découvert à Tunis, dans la partie neuve de la ville, un hammam

des mieux installés avec douches et bains de vapeur, le tout très bien compris. Il en parut très content : « Voilà une très bonne chose. Et maintenant, c'est un appartement qu'il me faut, car je ne pourrai jamais travailler dans cet hôtel. Bien entendu, je ne veux, à aucun prix, habiter la ville arabe. Donc, voyez ce que vous pourrez trouver dans la ville française. »

Après bien des recherches, je pus enfin, par l'intermédiaire d'un juif, avoir un logement convenable sur l'avenue de la Marine; c'était bien ce qu'il nous fallait. Mais la première nuit, mon maître eut froid. Ici, le cas devenait embarrassant; il n'y avait pas de cheminée, pas plus du reste que dans aucun des autres appartements que nous avions visités. Monsieur s'en montra très contrarié: « Pensez, François, que là, sous cette terrasse, il ne fait pas chaud, l'humidité de la nuit me tombe sur la tête. » Je compris qu'à tout prix il fallait du feu; alors je dis : « Il est 7 heures et demie, dans deux heures, il y aura ici un bon feu dans la salle à manger. » En effet, avant 10 heures, un poêle ronflait à la place indiquée, et, comme une petite machine à vapeur, crachait sa fumée au-dessus de la terrasse.

Quelques jours se passèrent, mon maître paraissait content. Un jour, en déjeunant, il me loua beaucoup l'établissement de bains : « Leurs douches sont très bien données. Hier, j'ai pris un bain de vapeur excellent, suivi de massage. Ce nègre masseur est extraordinaire et d'une force incroyable, genre Kakléter. Il vous tourne et retourne sur la table, comme si l'on n'était qu'un petit enfant. Il fait faire aux membres des jeux à croire qu'il va vous les détacher et cela, avec une douceur parfaite, sans vous faire aucun mal; pour finir, il saute sur la table, vous prend les jambes et vous glisse son talon,

tout le long de l'épine dorsale, puis vous repose sur la table, comme un lapin qu'on a fait passer de vie à trépas par cette opération.

« Après cette séance, je suis allé voir le directeur de l'établissement, car, je vous avoue, j'étais un peu effrayé. Mais il m'a absolument rassuré, me donnant des détails très précis sur les talents de ce masseur nègre. Tout de même, je n'ai jamais rencontré aucun masseur qui le vaille. »

17 décembre. — Mon maître s'est mis très sérieusement au travail; le petit poêle fait son effet.

18 décembre. — M. de Maupassant me dit : « Vous me réveillerez demain matin à 5 heures, je vais à l'hôpital voir le médecin-major, le docteur Charvot, qui va couper la jambe à un malheureux, lequel doit, dix jours plus tard, marcher sur le moignon avec une jambe de bois. Si j'en crois le docteur, il paraît qu'il va lui mettre sa jambe dans une solution qui le guérira dans un délai très court. »

Rentré vers 9 heures, Monsieur me demande de l'eau pour faire sa toilette : « Je ne me sens pas disposé à travailler ce matin, je vais sortir un peu au grand air. Vous ne pouvez vous faire une idée de cet hôpital : c'est un vrai charnier humain en décomposition, c'est une horreur!... ou plutôt toutes les horreurs réunies, et aussi une honte! Dehors, tout autour des murs, des morts et des mourants sont là, roulés dans quelques mauvaises guenilles; ce sont des Arabes, me dit-on, que l'on n'a pas pu admettre faute de place. Deux fois par semaine, on passe reconnaître ceux qui ont cessé de vivre, on les jette dans un tombereau et on va les enfouir à un endroit désigné. »

En déjeunant, M. de Maupassant me regarde et me dit : « Mais vous aussi, François, vous paraissez malade? » Je réponds : « Oui, j'ai toujours mal à l'estomac et j'ai le sommeil très agité. — Eh bien, si vous voulez, cette après-midi, je vous emmènerai à Carthage en voiture; nous prendrons notre chienne Tahya (1), on la laissera courir, cela lui fera du bien. »

Lorsque notre voiture partit, la chienne paraissait toute joyeuse, elle faisait des gambades folles. Mais à peine étions-nous arrivés à un quart d'heure des portes de la ville qu'elle aperçut un troupeau de moutons. Elle se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes. Monsieur, surpris, me fit remarquer qu'elle marchait plus vite que le train italien qui allait vers la Goulette.

Carthage fut une vraie déception pour mon maître; plus rien n'existe, que quelques traces de murs et des pierres restées pêle-mêle sur le sol. Quelques brindilles d'herbe poussent entre les cailloux.

Plus le moindre vestige du palais de Salammbô, ni de l'emplacement du bois de sycomores ni du champ des roses. Maintenant, ce n'est qu'une plaine... Mon maître ne parle pas, son esprit est absorbé sans doute par les événements dont ce lieu fut le théâtre. Il évoque peut-être Salammbô subissant l'influence de Tânit, il revoit son arrivée sous la tente de Mathô, et la surprise de ce barbare...

Enfin il dit : « Quoique plus rien ne subsiste, on a l'illusion de sentir encore l'air chargé des parfums des citronniers et des cyprès... » Puis, plongeant son regard au loin, sur la mer bleue, il ajoute... « Elle était loin l'île imaginaire que Mathô, dans son délire d'amour,

(1) Chienne de la race des sloughis, lévriers arabes.

offrait à Salammbô, après lui avoir brisé sa chaînette symbolique!... »

En retournant vers Tunis, nous croisons sur la route un âne paré d'un collier de grelots et deux Arabes cyclistes : « Le premier, dit mon maître, est bien l'âne que Flaubert désigne dans *Salammbô*, il porte au cou les insignes des chanceux à la guerre... les seconds étonneraient fort les Carthaginois... »

Trois jours plus tard, le major Charvot, qui avait fait cadeau de Tahya à mon maître, la lui ramena, en lui disant qu'elle avait été retrouvée à Bizerte par un blanchisseur de la ville, et qu'il la lui avait ramenée mais qu'elle n'en était pas à sa première escapade.

Monsieur décida de la mettre sur la terrasse de la maison où elle pourrait marcher, et aussi pour l'habituer à reconnaître sa demeure. Une heure ne s'était pas écoulée que j'entendis appeler au bas de l'escalier. C'était une voisine qui me priait de vouloir bien venir prendre notre chienne chez elle. Tahya, dans un bond formidable, avait franchi les murs qui séparaient les deux maisons, et descendu un petit escalier qui conduisait à la cuisine de cette dame, attirée sans doute par l'odeur du fricot qui mijotait...

On décida alors de l'attacher, mais Monsieur y renonça bientôt, car elle s'y opposait de toute la force de son esprit vagabond. Si nous avions persisté, elle nous aurait bel et bien mordus ; on la laissa donc faire ses quatre volontés, elle se paya plusieurs fois des absences, puis, au bout de quelques jours, elle revenait, un peu penaude sur le moment, mais c'était vite oublié, en attendant la prochaine équipée. Elle ne mentait pas à sa race.

23 décembre. — M. de Maupassant travaille de plus en plus. Aujourd'hui je vois que le tas de papier noirci a vraiment grossi; je compte, il a écrit trente-sept pages de papier écolier dans sa journée. Je lui en fais la remarque, lui disant que c'est beaucoup, et qu'il pourrait, en se fatiguant, prendre des maux de tête. Ma réflexion le fait sourire, il réplique : « Mais mon, mais non, cela ne me fatigue nullement; ce sont des récits de voyage, cela me vient tout seul, sans chercher, ma mémoire en fournirait à deux plumes comme la mienne. »

Malgré cette dose de travail, mon maître va très souvent déjeuner au cercle des officiers, ou bien quelques-uns de ces messieurs viennent à la maison.

Un jour, il me dit : « J'aurai jeudi prochain plusieurs de ces messieurs à dîner; je voudrais que vous me fassiez un macaroni à l'italienne tout à fait bien soigné, car vous savez que le directeur de la Banque est un ancien ministre italien. On ne sait pas au juste, mais on raconte qu'il aurait tué en duel plusieurs personnes de son pays, ce qui l'aurait amené à s'expatrier. Il serait venu ici, et, par vengeance, croit-on, il se serait rangé du côté des Français. »

Le jeudi, les convives arrivent; j'ai fait de mon mieux pour flatter leur palais, j'ai choisi des mets recherchés, bécasses, etc. Tout marche bien, quand j'arrive dans la salle à manger, portant un saladier où fumait le macaroni : « A la guerre comme à la guerre ! » m'étais-je dit. Je n'avais pas de légumier. Mais mon maître ne pensa pas comme moi; il me fit les gros yeux, puis, pour tâcher de laisser passer inaperçu l'incident, il se mit à dire au directeur que cela ne lui paraissait pas le bon macaroni dont il avait l'habitude; pourtant ces messieurs en prirent et en reprirent tant et si bien qu'il n'en res-

tait plus. Alors l'ex-ministre de Victor-Emmanuel, s'adressant à mon maître, lui dit : « Monsieur de Maupassant, le macaroni à l'italienne bien préparé est sûrement bon ; mais celui que nous venons de manger le vaut au centuple, mettons qu'il soit à la française, peu importe, mais j'affirme que je n'ai jamais mangé rien de meilleur. »

Aussitôt je vis la figure de Monsieur reprendre sa bonne expression habituelle. Mon saladier était excusé, tout le monde se mit à parler cuisine. Ces messieurs avaient chaud, ils ne paraissaient pas s'ennuyer, la conversation très animée marchait bon train ; à la fin du dîner, un des convives s'écria : « Si nous avons le plaisir de faire une expédition ensemble, nous vous demandons, cher Monsieur, d'emmener l'homme qui a fait le dîner si succulent que nous venons d'avoir l'honneur de prendre à votre table. » Et, sans donner le temps à mon maître de répondre, tous disaient : « Oui, oui... »

25 décembre. — Des femmes juives passaient en grande toilette sur l'avenue de la Marine. En les regardant, mon maître me demande si le guide m'a fait voir la *grosse Tunisienne*, une des illustrations du cru. Je réponds : « Oui. » Monsieur ajoute : « L'avez-vous vue nature ? » De nouveau je réponds : « Oui. » Alors, Monsieur : « Quel monstre, hein ! Ce n'est plus une boule, c'est une montagne de graisse. » Il me demanda encore : « Vous a-t-il aussi fait passer chez la mère ? Comme c'est curieux tout de même, cette mère qui tient maison ouverte avec ses deux propres filles, et cela, avec une aisance incroyable ! Mais, d'après ce que dit le guide, ce genre de commerce est très commun ici. Quelle drôle

de ville avec ces mélanges de races et de coutumes!... Nous y reviendrons plus tard passer quelques mois, car je veux tirer un roman intéressant de ce fouillis; il sera amusant à écrire et d'un haut comique... »

6 janvier 1888. — Le jour de notre départ est arrivé. La propriétaire de l'appartement vient faire l'inventaire, je lui dis que tout ce que nous avons acheté va lui rester, meubles, ustensiles de cuisine... Elle rougit un peu, et me demande s'il ne serait pas indiscret de demander à remercier M. de Maupassant. Je la présentai à mon maître, qui s'inclina très bas devant cette dame, veuve d'un officier espagnol; elle était très belle...

Pour le voyage à la gare, j'avais mes deux porteurs, plus le blanchisseur et un délégué du boucher. Les bagages enregistrés, je me tenais un peu à l'écart avec tout ce monde, mon maître était au milieu de la salle, entouré d'une vingtaine de personnes, tant civils que militaires; plusieurs officiers voulaient l'accompagner jusqu'au petit bateau qui part de la Goulette pour transporter les voyageurs à bord du transatlantique mouillé au large...

Ce paquebot qui doit nous conduire à Marseille en trente-six heures est le *Moïse.* Tous nos colis sont en place... Mon maître parle au capitaine qui se trouve sur la passerelle. Il est 6 heures du soir, nous sommes en pleine mer, la terre a complètement disparu. Du reste, il fait nuit, je marche sur le pont; mon maître m'y rejoint. Il me dit : « Ces officiers et ces compatriotes qui habitent Tunis ont été pour moi d'une très grande amabilité que je crois franche, mais que je trouvais par moment tout de même un peu exagérée; j'oubliais qu'on doit toujours faire la part des choses et que loin

de France un peu plus d'expansion est permis. Et vous savez, François, que nous sommes sur un des bons sabots de la Compagnie Transatlantique. D'après ce que vient de me confier le capitaine, il a toute confiance en son bateau, il est, paraît-il, construit en grande partie en bois, et tient très bien la mer. »

Nous nous dirigeons vers l'avant du navire pour voir comment va la pauvre Tahya, qu'on a dû, selon le règlement, reléguer avec ses congénères. Elle a déjà le mal de mer, cette pauvre bête; son beau museau vient frapper par intervalle dans les déjections qu'elle a déjà faites; sa queue, sa si jolie queue, qu'en temps ordinaire elle porte si gaillardement, traîne derrière elle comme une loque. Mon maître lui parle, mais elle ne semble pas nous reconnaître; la sloughi payait son tribut à la mer.

La traversée ne s'annonçait pas bonne, la mer grossissait et notre brave *Moïse* ne roulait pas, mais il tanguait déjà ferme. Tout le monde dut quitter le pont par ordre supérieur. Mon maître me dit : « Vous pouvez vous coucher, François, je me suis entendu avec le maître d'hôtel, nous ne manquerons de rien, et, si vous avez le mal de mer, restez allongé, c'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ce cas. » Je le remerciai. A peine étais-je descendu dans la cabine que je fus pris du même mal que la pauvre Tahya.

A Marseille, une fois à terre, tout mon malaise disparut comme par enchantement. Il n'en fut pas de même de la pauvre Tahya, elle ne tenait plus sur ses pattes. Aussi fut-elle la première servie à l'hôtel Noailles, où nous descendîmes.

CHAPITRE X

JANVIER-FÉVRIER 1888

Le *Zingara* mué en *Bel-Ami*. — Navigation hasardeuse. — A Porquerolles. — Apparition mystérieuse. — L'exil d'une Cassandre du second Empire. — Étranges confidences sur la société des Tuileries. — Curieuse prévision des catastrophes de l'année terrible. — En route pour Cannes sur le *Bel-Ami*. — L'accueil significatif de Tahya.

A l'hôtel de Noailles, nous sommes vraiment bien. Il est vrai qu'il y a des années que mon maître y descend. C'est toujours le même personnel qui le sert, la même chambre qu'il a l'habitude d'occuper et qui donne sur le coin avec vue sur la Cannebière.

Chose singulière, toutes les fois que nous sommes à cet hôtel, nous y voyons toujours un monseigneur. Mon maître m'en fait la remarque : « Chaque fois que je passe ici, il y a du passepoil violet sur le tapis. » Un sourire bon enfant accompagnait ces paroles.

La première pensée de mon maître fut pour le bateau qu'il avait remarqué à son passage ici en octobre 1887 et dont l'acquisition l'avait tenté. Les matelots le visitent avec lui; Raymond, avec une hache, défonça une partie du parquet; il descendit à la cale, tapa de nouveau dans la membrane de ce yacht, qui rendit un son plaintif, comme si on lui faisait mal. Bernard avait aussi dévalé dans ce creux; ils remontèrent ensemble. Monsieur demanda quelques renseignements au gardien, après

quoi, nous retournâmes en ville, en longeant le quai de la Fraternité, où les restaurants populaires, les marchands de soupe et de bouillabaise se touchent. L'étiquette ne ment pas, c'est ici la fraternité en action, tout ce monde grouillant se tutoie, l'ensemble paraîtrait peut-être original, surprenant, si l'on ne se savait à Marseille.

Chemin faisant, les matelots déclarèrent à mon maître que le bateau était absolument sain et construit avec le meilleur bois qui existe, le chêne blanc d'Écosse.

Le 18 janvier, à 6 heures du matin, nous étions, mon maître, Bernard, Raymond et moi dans le vieux port de Marseille, à bord du *Zingara,* qui, à partir de ce jour, prit le nom de *Bel-Ami.* Le temps est douteux, il y a un peu de remous. « Cela indique de la houle au large », dit Bernard; on décida quand même de prendre la mer...

Vers 7 heures, un petit remorqueur conduit le *Bel-Ami* en une demi-heure en face du Château d'If. L'amarre fut lâchée; nous étions réduits à nos propres moyens pour marcher. La grande voile fut hissée, puis un foc et la voile d'artimon. Ce fut tout, nous ne pouvions plus nous occuper ni de la voile de flèche ni du grand foc. Une très forte houle secouait notre pauvre petit navire, sans vent déterminé.

Bernard disait : « Je préférerais une tempête à ce semblant de brise, sur une mer semblable. » Et il envoyait une imprécation, mais le golfe du Lion n'entendait pas Bernard, il continuait à nous envoyer de grosses montagnes d'eau, qui parfois se contrariaient et claquaient dur en se brisant sur les flancs et sur le pont du *Bel-Ami.*

Mon maître tenait la barre et ne paraissait pas du tout ému. Je ne saurais affirmer qu'il en fût de même pour

moi, car, malgré la très grande occupation que nous avions pour faire marcher le bateau, il me semblait que je subissais un certain froid, probablement occasionné par l'impression de cette mauvaise mer. Monsieur s'en aperçut : « François, dit-il, prenez donc un verre de champagne. »

On reconnut qu'il était inutile de chercher à franchir ces énormes vagues, on prit le parti de louvoyer entre la côte et les îles Jarre et Rion.

Nous venions de doubler l'île Mairé. Après une heure de ballotage, nous avions enfin un peu de calme, quand un brouillard très épais nous surprit; nous étions dans une obscurité complète, nous naviguions à peine, car nous ne savions plus où nous allions, l'avant du bateau, fendait une mousse blanche très compacte. Vers 10 heures et demie, le brouillard se dissipa, nous pouvions enfin apercevoir la voûte du ciel. Le courant nous portait vers la côte, près de laquelle il y avait beaucoup de danger. Faute d'éléments, le *Bel-Ami* ne gouvernait qu'à peine. Bernard pestait, Raymond jetait des « foutres » à tous les dieux des mers. Mon maître tenait toujours la barre avec son même calme... Raymond descendit dans le canot et nous prit à sa remorque, tirant ferme sur ses avirons. Il fallait éviter la côte.

Mon maître pria alors Bernard de prendre la barre, disant qu'il descendait se reposer sur le divan. Mais il demandait qu'on le prévînt lorsqu'on approcherait de Cassis; il voulait reprendre la barre pour la manœuvre d'entrée dans ce petit port. Nous y sommes arrivés à une heure, nous fîmes notre premier déjeuner à bord du *Bel-Ami;* ce fut, je crois, le meilleur que nous y ayons jamais fait. Notre promenade nous avait ouvert démesurément l'appétit.

Dans l'après-midi, mon maître alla faire une promenade qui lui fit vite oublier les petits ennuis de la matinée. Il rentra avec son bon air de gaîté, en disant : « Quel temps superbe, les champs d'immortelles inondés de soleil, sont éblouissants ! »

Le lendemain, au petit jour, le *Bel-Ami*, après avoir franchi l'étroit chenal de Cassis, lançait résolument son avant dans la mer, le cap vers le large. Il avait assez belle allure, le temps s'annonçait bien, nous avions une bonne brise fraîche qui nous réconfortait. Le temps ne se démentit pas, cette journée fut belle à plaisir, pour notre navigation.

Aussi, à 2 heures, le *Bel-Ami* était-il mouillé dans le port de la petite baie de Porquerolles. M. de Maupassant en veston, coiffé de son chapeau gris et armé de sa canne à pic, partit aussitôt pour explorer ce coin de terre perdu. Raymond et moi, nous nous mîmes à la recherche d'eau douce. Sur notre chemin, j'aperçus dans un potager des choux-fleurs magnifiques, je demandai à la ménagère de vouloir bien m'en céder deux, ce qu'elle fit de bonne grâce, et tout heureux, comme si nous avions fait une trouvaille inespérée, nous regagnâmes le bord.

En rentrant le soir, mon maître s'informa de notre promenade et demanda si nous avions trouvé de l'eau douce. « Oui, répondit Raymond, et mieux encore; François a trouvé de superbes choux-fleurs, du lait et de la crème. »

Je descendis au salon. Monsieur me dit : « Il paraît que vous avez trouvé des provisions ? — Oui, Monsieur. — Eh bien, moi aussi, j'ai trouvé un excellent sujet de chronique. Il n'y a qu'à moi que ces choses surprenantes arrivent ! Je suis parti d'ici tantôt avec l'intention de

visiter cette île. Bien loin de m'attendre à ce que j'ai vu et appris, j'avais déjà beaucoup marché, j'étais sur le point de tourner sur ma droite pour revenir, tant les sentiers sont difficiles et peu frayés sur le versant sud. Je me dis : « Je voudrais bien tout de même voir le « rivage là-bas, à l'extrémité de cet endroit sauvage. » Je continuai donc ma course par un sentier étroit bordé d'arbustes encombrants.

« Quelle ne fut pas ma surprise, quand je vis venir à moi une dame, dans ce coin inhabité presque inabordable! Je continuai à avancer, elle aussi; elle était plutôt grande, sa toilette rappelait l'époque 1830, elle se rapprochait toujours. Je me demandais si je ne rêvais pas. Lorsqu'elle fut près de moi, je me rangeai dans les broussailles pour la laisser passer, puis je la saluai. Aussitôt elle « me dit : Oh! Monsieur, je comprends votre surprise de « trouver ici dans un endroit si isolé une femme seule! « De mon côté, je puis vous dire que depuis les si « longues années que j'habite ici, vous êtes le second « parisien que je vois. Ne me dites pas que vous n'êtes « pas de Paris! car je le vois, je le sens, tout en vous me « le dit, quoique la mode ait changé depuis le temps « où j'habitais ce délicieux Paris. »

« Elle avait dit tout cela sans que je prononce un mot; elle ajouta que je lui ferais grand plaisir si je voulais lui dire mon nom, ce que je fis. « Voulez-vous, dit-elle, « monsieur, venir par ici? Nous trouverons une route « plus large, qui conduit vers la mer. » Nous marchions maintenant côte à côte; elle reprit la parole : « Je suis « très heureuse de cette rencontre et de savoir qui « vous êtes; vous voudrez bien m'excuser de ne pas « me nommer. Du reste, mon nom ne vous dirait rien. « Ce qui peut vous intéresser, c'est le motif pour lequel

« je suis ici depuis tant d'années, seule, absolument seule, « avec ma bonne, au milieu de cette végétation sauvage, « en face de cette immensité bleue — elle me montrait « la mer — mais je l'aime bien tout de même; les seules « distractions que j'ai me viennent d'elle, son va-et-vient, « les bateaux qui passent. Je n'ai qu'elle et la voûte « céleste pour confidents, je ne me lasse jamais d'admirer « les innombrables étoiles qui se reflètent dans cette « glace immense et incomparablement belle. Pour moi, « rien que pour moi. Dans cette possession je me com- « plais à retrouver un peu de mon ancienne vanité. « L'hiver, par exemple, lorsqu'il fait grosse mer, on « entend ici des bruits étranges; mais j'y suis faite et « heureusement pour moi j'ignore la peur.

« Mais tout cela ne vous donne pas la raison de ma « présence ici. Eh bien, monsieur, voici :

« Quand Napoléon III régnait sur notre chère France, « j'étais une grande dame de Paris; mes relations et celles « de ma famille me permirent de voir de loin les cala- « mités publiques qui menaçaient mon cher pays. Je « me mis en campagne, essayant d'ouvrir les yeux au « gouvernement; on ne voulut pas m'écouter; je criais « alors plus fort et j'écrivis... On m'arrêta... Malgré tout, « je ne pus me taire; je fus condamnée à la relégation.

« Voilà, Monsieur, mon histoire. Mais Napoléon, « homme d'esprit quoi qu'on en ait pu dire, n'avait « qu'un défaut, c'était d'être malade, il avait toujours un « caillou qui poussait l'autre. » Ce disant, de son pied, elle faisait rouler des petites pierres qui couvraient le chemin en cet endroit. « Napoléon, continua-t-elle, con- « naissant mon amour pour ma patrie, m'accorda de « rester ici en terre française, à une condition, c'est que « je ne quitterais jamais ces lieux et ne révélerais jamais à

« personne mon nom, pas plus que ma situation. J'ai « juré, je dois tenir mon serment. »

« Nous avons ensuite parlé de cette époque du second Empire. Les noms qui lui revenaient fréquemment étaient Ricord, médecin de l'empereur, Feuillet l'écrivain. Elle connaissait beaucoup M. Thiers et Jules Simon. Quand je la quittai, je la saluai avec beaucoup de déférence, elle m'avança sa main en me disant : « Permettez-moi de « serrer la main du bon écrivain qu'est M. de Maupas- « sant. » Et très bas : « Si j'osais, je vous demanderais si « votre *Bel Ami* continue toujours son grand succès... »

« Elle peut avoir cinquante-cinq ans, elle a dû être bien jolie, sa figure a gardé beaucoup de caractère. »

Le 21, à 9 heures du matin nous faisons la manœuvre pour sortir du port de Porquerolles. Nous avons beaucoup de mal, la brise n'est pas assez forte, les voiles de *Bel-Ami* ne sont pas assez grandes et sont, de plus, en mauvais état. Enfin le tout réuni faisait que le bateau n'obéissait pas, il n'abattait pas, comme disaient les matelots, et il était bien près de toucher aux roches qui bordent cette baie.

Bernard me mit alors une gaffe dans les mains avec les instructions pour m'en servir. Je poussais bien de toutes mes forces avec cette lourde perche, mais cela ne changeait pas grand'chose à la position du bateau, enfin un semblant de vent de terre arriva à notre secours; alors tout seul, le *Bel-Ami* se mit en route. Mon maître tenait la barre, bien entendu, mais ne disait mot. Bernard avait toute la responsabilité de la manœuvre dans les moments difficiles.

La sortie effectuée, on navigua vers le large. Arrivés à cinq milles en mer, nous avions, autant que le vent

nous le permettait et tout en tirant des bordées, fait route vers Cannes, où nous devions nous rendre, sans toucher aucun autre port.

Nous dépassons le cap Benât, les îles de Port-Cros et du Levant; Bernard nous cite à vue d'œil les noms de toutes ces baies, ports, îles et caps; il paraît connaître admirablement la côte. Monsieur vérifie sur sa carte, c'est très exact. Flatté de cette approbation, Bernard se met à nous nommer tous les caps que nous allons passer : cap Nègre, baie de Cavalaire, cap Lardier, tour de Camaret, Saint-Tropez. Derrière les monts des Maures, il nous fait aussi remarquer sur la côte un rocher qui a la forme d'un bec d'aigle énorme. « Celui-là, dit-il, est un excellent point de repaire pour les marins... »

La journée et la nuit ne furent pas trop mauvaises, nous avions même parcouru pas mal de chemin; la seconde journée nous servit un vent idéal pour la marche du *Bel-Ami;* la seconde nuit, vers une heure et demie du matin, on brûlait Saint-Raphaël et, trois quarts d'heure plus tard, nous apercevions au loin et très bas le petit feu de la jolie baie d'Agay...

Raymond dit alors : « Vers 4 heures et demie, monsieur de Maupassant, nous serons à Cannes. » A peine dix minutes après, Bernard dit à son tour. « Mauvais signe, monsieur de Maupassant, le vent nous quitte et une houle semble nous arriver du golfe de Gênes. » Bernard alla alors sur l'avant du bateau, se baissant, se relevant, plaçant les mains au-dessus de ses yeux; puis, au bout d'un moment, il déclara que la mer était très dure au large. Du reste, nous commencions à nous en apercevoir, le *Bel-Ami* dansait déjà de belle façon.

En présence de ce contretemps, on décida de rentrer dans la baie d'Agay. La manœuvre fut donc dirigée de

ce côté. Nous étions, je crois, à peine à un mille de l'entrée de cette baie – je ne pourrais le dire au juste, car nous avions fort à faire, puis la lumière, pendant la nuit, trompe même les yeux les plus exercés, – toujours est-il qu'à ce moment les matelots pas plus que mon maître ne se sentaient sûrs de réussir à entrer dans la rade...

Raymond fut très crâne en ce moment. « Dans ce cas, dit-il, – ou plutôt il le cria : – Cap à la mer. » La manœuvre fut aussitôt faite, et un petit vent du golfe servit très bien le *Bel-Ami* pour reprendre un peu le large, là où le vent se mourait.

Mais la houle grossissait de plus en plus, elle formait de hautes montagnes d'eau, puis creusait des puits dans lesquels le bateau descendait, c'était à croire qu'il ne remonterait pas. Mais Bernard disait : « Pas mauvais, ce bateau; il ne se laisse pas surprendre, il gravit la lame comme un lion le rocher (*sic*). »

Vers 10 heures, notre situation s'aggrava encore, nous passâmes un bien mauvais moment; nous ne savions plus où donner de la tête; quantité de cordes et de filin avaient cédé, il n'y avait plus que la grande voile sur le bateau; les balancements, avec ces ressacs terribles, avaient fait sauter les pataras. On réparait autant qu'on pouvait, mais on n'avait pas fini d'un côté que d'un autre tout cédait. Toutes les cordes de la grande voile étaient attachées tant après le bastingage qu'au pied de la mâture. En ce moment, je pensai à Tahya. Elle était partie, elle, pour Cannes, bien tranquille dans un compartiment chauffé.

Nous prîmes plusieurs fois du champagne, nous en avions besoin; mon maître buvait du thé. Tout en tenant la barre; il ne paraissait pas démonté du tout. Au plus fort de nos ennuis, il nous disait quelques mots

réconfortants, puis il ajoutait : « Voyez-vous, à la mer, il faut toujours s'attendre à beaucoup d'imprévu. »

A 3 heures après midi, un mieux se manifesta, la houle s'allongea en cessant ses mouvements saccadés; notre déplacement depuis 2 heures du matin était à peu près de deux milles, enfin doucement, vers 4 heures, un petit vent au large s'établit, nous n'avions plus alors assez de bras pour hisser les voiles. On mit tout dessus jusqu'au dernier morceau de toile... A 7 heures, le *Bel-Ami* était sur son ancre dans le port de Cannes; il avait à ses côtés la *Ville-de-Marseille*, qui fut souvent dans la suite sa voisine de port.

Ce soir même, nous nous sommes rendus à l'appartement que Mme de Maupassant avait fait installer sommairement pour son fils et pour elle à la villa Continentale. Tahya nous attendait sur la porte comme si elle se doutait de notre arrivée; elle fit beaucoup d'amitiés à son maître, en sautant autour de lui. Mais Monsieur alla droit à sa mère qui était dans le vestibule et lui donna deux baisers bruyants, en lui demandant : « Comment vas-tu? » Madame lui répond : « Pas trop mal pour le moment, mais toi, mon cher enfant? »

Mais Tahya n'était pas contente, elle continuait à vouloir obliger mon maître à s'occuper d'elle, ouvrait sa gueule très grande et laissait entendre des gémissements singuliers qui lui venaient du fond de la gorge. Il y avait de tout dans ses plaintes, de la prière et de la colère; par moment, on aurait dit un instrument de musique inconnu, le langage de quelque peuple sauvage de ce désert, où était née cette tendre Tahya. Je me disais : « Peut-être bien qu'elle parle à Monsieur l'idiome qu'elle a entendu dans son enfance, au delà des mers de

sable. » Il s'en occupa enfin; il n'était que temps, car je ne sais si elle ne serait pas devenue agressive...

Toute la nuit, dans mon lit, je continuai à subir le roulis, ayant absolument la même sensation que si j'étais encore sur le pont du yacht.

Dès le lendemain, mon maître prit rendez-vous avec le constructeur d'Antibes, et il fut décidé qu'on radouberait en cuivre le *Bel-Ami*, qu'on le lesterait fortement et qu'une voilure neuve serait immédiatement commandée en Angleterre, à la maison Livton, la première du monde, paraît-il. Cette voilure devait être plus grande et surtout forte en focs, plus développée.

CHAPITRE XI

FÉVRIER 1888 - FÉVRIER 1889

Tahya et Pussy sont mis en présence rue Montchanin. — Un dîner chez Dumas fils. — Disparition énigmatique d'un ivoire ancien remplacé par un portrait de femme. — Retour à Cannes. — Le *Bel-Ami* sur cale sèche. — Nobles aveux d'un artiste qui « lutte parfois pour ne plus penser ». — Souvenir de Flaubert intime — Dans la bataille de fleurs M. de Maupassan triomphe du duc de Chartres. — Le général A... raconte sa dernière charge en 1870. — C'étaient de très grandes dames... — Chez Waldeck-Rousseau. — Duel manqué. — A Aix-les-Bains. — La vocation de célibataire de Maupassant décidée sur la montagne. — Un baron anglais veut connaître la vraie *Maison Tellier* et la fine fleur de l'esprit français. — Vieux meubles, vieux amis. — François brouillé avec les titres de noblesse. — Dîner aristocratique. — On y parle... philologie et Mme de Maupassant fait éclater son érudition. — *Fort comme la mort* paraît. — Les jeunes font queue chez l'auteur. — Cadeau de poupées à l'écrivain. — Un médecin normand a pétri son cerveau.

Dix jours plus tard nous rentrions à Paris, rue Montchanin, où nous trouvions tous nos colis d'Afrique, et Pussy, tout aussi curieuse que l'était sa mère. Son nez passa la revue de tous les paquets avec minutie, en prenant bien son temps; ce fût une inspection en règle... Monsieur a tout reconnu, rien ne manque, c'est parfait... On a placé dans le salon le grand tapis haute laine de Kairouan; les autres, on les a dispersés un peu partout. Mon maître est satisfait de l'effet de ses tapis et se félicite de son acquisition...

Quelle transition dans la température! Il neige, il fait froid; cela paraît plus pénible lorsqu'on vient de quitter

le pays du soleil. Aussi Tahya ne demande pas à sortir; elle a choisi le tapis le plus moelleux et s'y étend. Pussy a beau la taquiner et lui sauter sur le dos, rien n'y fait, elle ne veut pas bouger. Monsieur est avec eux dans le salon; il est assis dans son traîneau que j'ai entouré de tables, il classe le travail de son voyage et en prépare d'autre.

Le 2 février, M. de Maupassant me dit : « Ce soir, je dîne chez M. Dumas fils; il m'a écrit une lettre charmante, presque trop aimable. Je dirai même que je crois qu'il lui tarde de m'entendre raconter les impressions de mon voyage. »

Le lendemain, mon maître me parle de sa soirée : « Ce qu'il est amusant dans sa franchise, ce Dumas! Il dit à sa femme sur la porte du salon : « Rentre, ma chérie, « rentre, parce que je vais embrasser Marie dans l'anti- « chambre. » Marie est son amie, et cela se passa tel qu'il l'avait dit. »

Le plus naturellement du monde, mon maître allait m'en dire plus long, quand brusquement il changea de conversation :

« Vous savez, je vais donner Tahya. Ici, elle s'ennuie, elle n'a pas assez d'espace, tandis que là où elle va aller, il y a une grande cour et des chevaux. Cela la distraira, elle doit trouver ce pays-ci bien froid, quand elle sort, malgré sa couverture... Ah! je me suis acheté une fourrure! On la livrera demain, car il y avait une petite retouche à faire. Je vous prie aussi, François, de vous y prendre à temps pour faire partir pour Cannes mon appareil à douche par petite vitesse. Et, pendant que j'y pense, je vous préviens que jeudi j'aurai du monde à dîner. Nous serons seize; faites un bon dîner, pour le mieux, mettez des ris de veau en caisse si vous pouvez. »

Sur un des panneaux du salon, mon maître a placé une jolie aquarelle de M. Leloir représentant des personnages travestis chez le commissaire de police; à droite, sur le même panneau, des miniatures anciennes des aïeux de mon maître; puis au-dessous un ravissant bureau Louis XV, sur lequel voisinent un vase de vieux Chine rose et un ivoire ancien très beau, dont le travail est d'une finesse remarquable. Cet ivoire représente le sacre du roi Clovis par saint Remy à la cathédrale de Reims.

Un matin, je restai stupéfait; ce bel ivoire était remplacé par un portrait de femme. Je ne vis pas si elle était belle ou laide, ma déception était trop grande! Comment! je n'aurais plus le plaisir de contempler ce si joli bibelot, où chaque personnage était si bien en relief et si bien à sa place! Les personnages étaient petits, mais d'un fini parfait, la patine complétait la beauté de cet objet d'art, et il avait sans doute disparu pour toujours! J'en étais désolé. Intérieurement j'en voulais à ce portrait de femme, je l'aurais volontiers jeté par la fenêtre. Heureusement, il n'y resta même pas une journée entière; le soir, un petit cadre avec un sujet ancien quelconque l'avait remplacé. Mon maître, si expansif d'ordinaire lorsqu'il s'agissait de ses bibelots, garda un silence absolu sur ce changement.

Le 12 mars, M. d'Hubert est au salon. Il est venu plaider la cause du *Gil Blas*, qui désire s'assurer le prochain roman de M. de Maupassant. Aussitôt qu'il fut parti, mon maître vint avec moi apporter quelques modifications dans l'arrangement de la salle à manger. On posa sur le panneau faisant face à la porte du salon un caparaçon en drap rouge avec application de soie jaune

et broderies d'or. Le marchand qui l'avait vendu avait affirmé qu'il avait été porté par le cheval d'Henri II.

Cannes, le 6 avril. — Nous allons à Antibes voir où en sont les travaux du *Bel-Ami.* Nous le trouvons à terre sur sa quille, soutenu de chaque côté par des gros pieux en bois. Toute sa partie inférieure est recouverte d'un joli cuivre rouge, jusqu'à sa ligne de flottaison; la partie au-dessus de cette ligne a été grattée, réparée, et a déjà reçue une couche de peinture; toutes les grosses réparations sont finies. « L'intérieur, nous dit Bernard, est absolument terminé, mais toutes les issues sont bouchées pour éviter la poussière; je ne pourrai vous le faire voir aujourd'hui. »

Monsieur sourit et dit : « Très bien, très bien. Du reste, pour le visiter, il aurait fallu monter à l'échelle et assez haut, car le *Bel-Ami,* ainsi hors de l'eau, semble un petit géant. » M. de Maupassant paraît content, on pourra dans une huitaine mettre son bateau à flot; puis il dit à Bernard : « J'ai reçu une lettre de la maison Livton; la voilure vous arrivera un de ces jours. »

Nous revenons à pied d'Antibes à Cannes en suivant la grande route, ce qui nous fait passer à côté de notre ancien chalet des Alpes. En le regardant, Monsieur dit : « Nous n'étions pas mal, là. » Mais il est féru de l'idée d'acheter une maison qui se trouve au golfe Juan, où nous arrivons vingt minutes plus tard. Nous voyons un chemin conduisant à un grand château tout blanc, qui se découvre assez loin dans la vallée. Mon maître me dit : « C'est par ici. »

A huit cents mètres, j'aperçois une triste demeure isolée, presque dans le marais; il y avait des roseaux partout. Je lui fais remarquer ce détail, en lui disant que

sûrement c'est humide, que c'est peut-être même fiévreux : « Oh! certainement non, me répond-il, c'est trop près de la mer. Du reste, nous aurons un cheval et une voiture, pour que vous puissiez aller aux provisions et porter mon courrier à la poste. Dans la belle saison, j'aurai mon bateau en face, avec un bon corps mort et deux ancres, il n'y aura pas de danger... Ma mère viendra habiter avec moi, je suis sûr qu'elle se plaira beaucoup dans cet isolement. »

J'éprouvai un grand ennui en voyant prendre consistance cette combinaison qui, selon moi, ne convenait sous aucun rapport. En marchant sur la route, toujours un peu vite pour moi, car Monsieur avait le pas plus allongé, je ressentis un malaise; il me semblait que déjà j'avais un peu de fièvre. Je voulais trouver le moyen de convaincre mon maître que cette maison ne répondait à rien de ce qu'il lui fallait, surtout pour l'acheter. « A quoi bon, dis-je, Monsieur a déjà la Guillette et bon nombre d'autres habitations! » Tout en causant, nous étions arrivés à un endroit plus élevé, d'où l'on domine Cannes et la pointe de la Croisette; plus loin les îles et, là-bas, un soleil rose envoyait ses rayons sur le cap Roux, comme s'il voulait mitrailler de ses feux cette masse de porphyre rouge.

Je dis : « Tout de même, ce côté-ci est plus beau, il y a plus de perspective que dans le fond du golfe Juan. — Oui, c'est beaucoup plus gai de ce côté et peut-être êtes-vous dans le vrai. Cette maison que nous venons de voir serait un peu loin. Mais que voulez-vous? nous autres artistes, par moments, nous sommes toujours tentés de chercher la solitude. Et puis, il faut bien le dire, nous ne sommes pas toujours très pratiques en affaire. Ainsi à Marseille, je me suis rendu compte des

conseils utiles que vous m'avez donnés pour les arrangements de vente et d'achat de mes bateaux et principalement pour l'expédition du petit *Bel-Ami.* C'est que, nous, nous avons toujours l'esprit occupé par le roman qui s'ébauche dans notre tête Moi, du moins, *quoique je lutte parfois pour ne plus penser...* Où que je sois, tout ce qui se présente à ma vue, pourvu que ce soit intéressant, devient pour moi un sujet d'étude. De ce fait, nous ne nous appartenons plus qu'en partie et forcément nous devenons inférieurs pour le détail des choses pratiques de la vie courante.

« Encore, moi, je ne me laisse pas prendre complètement, comme Flaubert. Pour lui, rien au monde n'existait en dehors de son travail; sa prose et sa personne ne formaient qu'un même bloc. Jamais il ne se serait dérangé pour passer chez un éditeur, pour faire rentrer l'argent qu'on lui devait... Je dois pourtant dire que, dans ma jeunesse, je l'ai quelquefois vu très gai; il savait trouver des réflexions si ingénieuses pour nous faire rire! Aussi tout jeune, je l'aimais beaucoup, j'avais le sentiment de sa supériorité; sa bonne figure, ses grands yeux si doux et si expressifs sous son front puissant, tout cet ensemble me charmait, je me sentais attiré vers lui. »

Nous arrivons à Cannes. Devant nous, sur notre droite, apparaissait une propriété superbe avec de grands arbres et, au fond de ce parc, une grande maison qu'on ne distinguait pas entièrement. Mon maître me dit : « J'ai des amis de Paris qui sont sur le point d'acheter cette superbe propriété. »

Le soir, en finissant de dîner, Monsieur me prit à part : « Vous savez, François, j'ai parlé à ma mère; nous resterons ici, le bateau viendra sur la rade de Cannes

pendant mon séjour et Antibes sera son port d'attache lorsqu'il sera désarmé. » Je respirai...

Le lendemain, Mme de Maupassant m'approuva complètement : « Comme vous avez raison, mon brave François, évitons de compliquer les choses... » Au souvenir de l'appréhension que m'a causée cette triste maison du golfe Juan, je me complus à démontrer à mon maître combien il eût été fâcheux de laisser cet appartement avec trois belles pièces en plein soleil, tendues de toile de Gênes. C'était très gai et suffisamment chaud sans feu. C'est là que Monsieur ébaucha le plan de *Fort comme la mort,* après bien des discussions avec sa mère, qui ne voulut jamais accepter ce dénouement de mort violente sous un omnibus.

Cannes, le 7 avril. — Sur le boulevard de la Croisette a lieu la bataille de fleurs. En rentrant à la maison le soir, mon maître est encore tout ému :

« Je ne voulais pas, dit-il, aller à cette bataille de fleurs; ce genre de divertissement ne me tente pas d'habitude. Cependant aujourd'hui, me trouvant sur place avec deux amis, nous avons pris une voiture et nous nous sommes jetés dans la mêlée. Ce que nous avons accablé, bombardé, même ce pauvre duc de Chartres! Il ne savait plus comment faire pour se dissimuler quand il nous voyait arriver. Je me suis bien amusé, plus que je n'aurais cru. Le tout est de s'y mettre, sans doute, mais tout de même la brise de mer était fraîche, cela m'a surpris avec un si beau soleil. »

16 avril. — M. de Maupassant est parti chercher son bateau à Antibes, l'équipage s'est accru d'un mousse. On peut se passer de moi; pourtant je me croyais déjà un

peu marin, puisque j'avais fait le voyage de Marseille à Cannes sans passer par-dessus le bastingage et même sans tomber une seule fois sur le pont...

Le 18, le *Bel-Ami* sort dans l'après-midi pour promener en mer des amis... En rentrant vers 5 heures, Mme de Maupassant me dit : « Le bateau de mon fils est très beau en mer avec ses belles voiles blanches ; il est tout à fait gracieux. » Le soir, en dînant, mon maître raconta à sa mère la jolie promenade qu'ils avaient faite; il expliqua en détail les qualités du bateau avec sa nouvelle voilure, beaucoup plus grande que l'ancienne, ce qui la rendait absolument parfaite, donnant une allure tout autre au petit navire. Dans son enthousiasme, il alla jusqu'à dire : « Je pense même qu'avec ce bateau ainsi arrangé, nous pourrons, l'année prochaine faire une croisière sur les côtes du Maroc... »

Cannes, villa Continentale, avril 1888. — Qu'a donc mon maître ce jour-là? Il me demande deux fois si Madame était rentrée : « Il est 6 heures passées, répondis-je, Madame ne tardera sans doute pas, car elle n'aime pas circuler dans l'obscurité... » Monsieur marche du bout de l'antichambre à l'extrémité du salon, il est visible qu'il a quelque chose à dire à sa mère. Madame arrive enfin; à peine a-t-elle le temps de s'asseoir, qu'il lui dit d'un seul élan :

« Tu sais, j'ai eu une bonne journée qui s'est terminée par une chose qui m'a bien intéressée. J'ai rencontré le général A...; nous avons marché ensemble vers la Croisette. Pendant cette promenade, il m'a raconté sa dernière charge de 1870, à la tête de son escadron. « Nous « savions, me dit-il, que tout était perdu et le général D... « en était certain, quand il me dit : « Allons, pour

« l'honneur des armes...! » Alors tout l'escadron, dans « une même pensée, s'élança en avant, pour l'honneur « des armes, pour la France. Vous dire la sensation que « j'ai éprouvée en tirant mon épée et en donnant cet « ordre, je ne le pourrais pas! C'est une sorte d'enthou- « siasme qui vous jette dans un état délirant, indéfinis- « sable, qui vous donne une volonté inconnue, des « forces surnaturelles... Nous allâmes ainsi jusqu'au « choc!... et là, le petit nombre que nous restions frap- « pait son adversaire avec la fureur que commandait la « circonstance. Et quand presque seul, je ne trouvais plus « personne devant moi, je me disais : C'est donc déjà « fini!... Il me semblait que le carnage n'avait duré qu'un « instant... Hélas, oui, c'était bien fini, et les quelques « officiers que la chance avait laissé vivre avec moi me « rejoignirent... » En ce moment, le général était très ému, tous les nerfs de son être de soldat étaient tendus, comme les cordes d'une harpe qui donne sa note la plus élevée, et, de sa main, comme s'il eut donné l'ordre de la revanche, il montrait l'horizon... Rien qu'à l'entendre je me sentais frissonner, j'étais empoigné par l'attitude de ce brave général, je venais de saisir (et je saurai un jour les rendre) les effets produits dans ces rencontres sur les champs de bataille dans l'âme d'un vrai soldat.

« Nous sommes revenus vers la Réserve. Le jardin des Hespérides nous envoyait les senteurs douces et agréables de ses orangers à larges feuilles et, sous l'atmosphère puissant de cette fin du jour, le golfe de Cannes était incendié par le soleil couchant rouge, très rouge, et il fumait, semblable ainsi à un grand lac de sang. »

16 mai. — Rentrés à Paris, nous donnons plusieurs

dîners. Un matin, M. de Maupassant parut préoccupé; il m'annonce qu'il allait donner un lunch à plusieurs grandes dames de la haute société, qu'il ne pouvait inviter à dîner à cause de sa situation de célibataire. Il y aura aussi quelques messieurs. « Vous n'avez pas, dit-il, l'habitude de ce genre de réception, enfin vous ferez pour le mieux, je vous dirai ce qu'il faudra vous procurer. »

Le 22 mai, à 4 heures, tout le monde est arrivé pour le lunch, j'ai brûlé un vrai assortiment de parfums. Le samovar, avec son petit bruit de vapeur qui s'échappe, appelait les convives... J'écartai la grande portière séparant le salon de la salle à manger et les invités prirent place autour de la table. Mon maître en ce moment me parut gêné, lui si libre d'ordinaire; toutes ces belles dames riaient déjà bien haut et deux d'entre elles, au lieu de s'asseoir à table, se hissèrent sur un mignon coffre Renaissance qui se trouvait à côté de la fenêtre. Celle qui se tenait le plus près de la baie se mit à jouer avec le gros gland du rideau, le faisant aller et venir comme si c'était une sonnette; sa voisine l'accompagnait par des mouvements de jambes, elle battait la mesure avec ses talons sur la façade du coffre, et toutes deux riaient en découvrant largement leurs dents d'ivoire. Les dames qui étaient à table les accompagnaient à l'unisson...

Toutes, ma parole, elles étaient lancées dans une gaîté que je ne m'expliquais pas; après tout, me disais-je, titres à part, elles sont femmes, et comme elles viennent de passer sous une ancienne porte de harem du Grand Turc transformée en portière de salle à manger, cela les a peut-être électrisées!

Enfin Mme la princesse *** et M. Alexandre Dumas fils, les deux personnes les plus marquantes de la réunion, imposèrent le silence, et il fut convenu qu'on ne parlerait qu'une personne à la fois, afin de se comprendre.

M. Dumas dit alors quelques drôleries de son cru. Derechef tout le monde était emballé, on ne s'entendait plus. Il y eut un nouveau rappel à l'ordre, ce fut Son Altesse qui prit la parole; stimulée, sans doute, par ce que venait de dire M. Dumas, elle partit sur un sujet un peu scabreux. Mais on était chez un garçon, il fallait s'amuser.

Plusieurs de ces dames ne tenaient plus en place, elles passaient en revue tous les objets qui garnissaient la salle à manger; l'une d'elles fit remarquer la pose majestueuse d'un coq gaulois qui ornait une assiette en vieux Rouen. Une autre voulut absolument savoir le pourquoi et la signification de la portière de harem qui fermait la salle à manger. Mon maître, mis en demeure de répondre, se déroba en riant...

Ce fut le comble lorsqu'elles découvrirent sur la cheminée un éléphant et ses petits en porcelaine, ainsi qu'un gros porc avec sa compagne et leur progéniture. Chacune d'elles avait pris un objet, le retournait en tous sens, et le brandissait à bout de bras en l'air; elles exigeaient que M. de Maupassant leur donnât la raison de la présence de ces objets chez lui... Monsieur essayait de s'expliquer, mais il ne pouvait arriver à se faire comprendre, car toutes parlaient à la fois, et chacune voulait une explication particulière; elles l'entouraient, formant une grappe serrée; il était absolument pris d'assaut.

Son Altesse et M. Dumas ne se tenaient plus de rire; ils passèrent dans le salon; l'essaim les suivit...

Au départ, mon maître disait à Son Altesse combien il était flatté de l'honneur de sa visite. Elle lui répondit : « Oui, oui, mon cher petit, chez moi tant que vous voudrez, mais ici, oh! non, je crois que j'en serais malade... »

Le lendemain, en prenant son bain de vapeur, mon maître me dit : « J'ai tellement ri hier que j'en ai encore mal dans les côtes, et je compte sur une bonne sudation pour faire disparaître cela. »

Puis il se mit à parler de M. Alexandre Dumas; il me raconta sa première entrevue avec lui : au premier abord, M. Dumas lui sembla dur et réservé, ne voulant pas se livrer, mais ce ne fut pas long; avant la fin de la conversation, on s'était bien compris. « A partir de ce moment, je ne l'ai jamais vu que charmant; c'est un littérateur de premier ordre, un homme du monde accompli. Puis, quelle belle et franche gaîté! De plus, il est incomparable d'à-propos pour les bons mots et les jolies anecdotes. »

21 mai 1888. — A 6 heures du soir, M. de Maupassant m'envoie porter un mot chez M. Waldeck-Rousseau pour s'excuser de ne pouvoir aller dîner chez lui. Depuis la veille, il est pris d'une affreuse migraine dont il ne peut se débarrasser. A mon retour, il me dit que souvent M. Waldeck lui a conseillé d'une manière paternelle d'accepter la croix, mais Monsieur a toujours refusé. « Pourtant, ajouta-t-il, on devrait toujours tenir compte des sages conseils de gens aussi bien trempés; eh bien! quand je dîne chez lui, il me prend des envies folles de lui dire que c'est à sa cuisinière qu'il devrait donner le ruban, car c'est sûrement le premier cordon bleu de Paris. Nulle part je n'ai trouvé

quelque chose qui approchât de la finesse de sa cuisine. »

Nous sommes en *juin*. M. de Maupassant veut aller faire une saison à Aix-les-Bains avant de partir pour Étretat.

Un soir, en s'habillant pour aller dîner en ville, il m'annonce qu'il doit se battre en duel le lendemain; il paraissait aussi calme que d'habitude, mais laissait voir sa ferme volonté de corriger ce malotru, qui, me dit-il, « s'est permis, dans un article de journal, de mettre une femme mariée en jeu »...

« Qu'ils disent de mon œuvre littéraire ce qu'ils voudront, déclara-t-il, mais qu'ils ne touchent pas à ma vie privée, car je les relèverai. Aussi, comme je suis l'offensé, j'exige le duel au pistolet à vingt pas, avec continuation jusqu'à ce qu'il se trouve un des adversaires hors de combat. Et je vous affirme qu'avec une bonne arme j'aurai vite fait une caresse à la peau de mon adversaire.

« Cette après-midi, je suis allé au tir chez Gastine-Renette. Sur dix-sept balles tirées, j'en ai mis seize dans le nombril du mannequin et le garçon m'a dit alors : « Monsieur, vous vous exercez pour vous battre, mais « c'est bien inutile. Quand on est de votre force, si l'on « vous donne de bonnes armes, je plains celui qui sera « en face de vous... »

A 11 heures, mon maître rentra; je l'attendais sans en avoir reçu l'ordre, espérant toujours qu'il surviendrait un incident, et que l'affaire n'aurait pas de suite... Quand il m'aperçut dans la salle à manger, il fut un peu surpris, et me dit : « Ah! vous êtes là? Eh bien, vous pouvez aller dormir, c'est arrangé, je ne me bats pas... »

M. de Maupassant reçoit un mot charmant de M. Gounod, qui lui renouvelle sa demande déjà faite, dans un salon, de bien vouloir lui écrire quelque chose, pour qu'il le mette en musique. Mon maître me dit : « Je ferais peut-être bien, c'est un si grand artiste !... »

Dans notre nouvelle installation à Aix-les-Bains, mon maître et sa mère prennent leur déjeuner de midi dans un petit salon du rez-de-chaussée qu'on a aménagé en salle à manger. Cette pièce est meublée d'une commode empire, aux cuivres très fins qui sert de dressoir; le service du buffet se fait sur une console régence avec sa belle dorure patinée et franche de l'époque.

La porte vitrée qui sert en même temps de fenêtre est toute grande ouverte. Monsieur est assis en face, il a devant lui une superbe corbeille de géraniums rouges bordée de plantes grasses de coloris différents, puis une ravissante plate-bande de rosiers et des arbustes aux feuilles panachées blanches et violettes. Cet ensemble de fleurs et de verdure donne une note très gaie à ce jardin, on pourrait se figurer que la petite salle à manger a été assortie pour former l'ensemble de ce cadre charmant. Monsieur paraît si heureux d'être seul avec sa mère! Ils parlent haut, selon leur habitude dans l'intimité; chacun d'eux sait que son partenaire est intelligent, ils ont l'un dans l'autre une confiance illimitée, mais ils aiment beaucoup la discussion, et ils finissent presque toujours par un accord parfait.

Aujourd'hui, ce qui domine dans leur conversation, c'est la grande affection dont leur cœur est plein; ils sont si heureux que je m'en sens tout impressionné. C'est si noble, l'amour maternel! Cela me fait penser une

fois de plus à ma bonne chère mère, que, hélas, je ne vois pas souvent, et ce tableau touchant de mon maître avec sa mère me donnait des envies folles de courir voir la mienne, l'embrasser et lui dire que je ne la quitterais plus jamais.

Monsieur raconte à sa mère son ascension à la *Dent-du-Chat* en compagnie d'une de ces Anglaises intrépides qu'on rencontre partout : « Comme nous glissions beaucoup, disait-il, nous nous servions de nos mains en guise de harpon et je t'assure que cela ne manquait pas d'intérêt... »

M. de Maupassant s'aperçut-il que j'étais triste, c'est très possible, car rien n'échappait à son œil observateur. Spontanément il me demanda si j'étais déjà monté au Revard ; je lui répondis que non. « Mais il faut voir ça, me dit-il. J'y vais cette après-midi, si cela vous plaît de venir avec moi, je vous emmène. » Je réponds : « Oui, Monsieur, je veux bien, mais à une condition, c'est que je ne serai pas obligé de suivre Monsieur au plus fort de la montée. — Eh bien, c'est entendu, soyez prêt à deux heures et demie, je vous mettrai sur la route, puis j'irai faire une visite à mon docteur. Pendant ce temps, vous pourrez prendre une bonne avance. »

Il fut fait comme c'était convenu. Mon maître m'a rejoint lorsque je tournais le dernier sentier pour arriver au sommet de ce mont. Nous nous mettons à marcher dans la direction du mont Blanc que nous voyons devant nous, ainsi que d'autres montagnes d'Italie et de Suisse. « Nous allons revenir de ce côté », me dit-il, en prenant sur sa droite, puis il m'indique où se trouve Chamonix, derrière des grands plis de montagnes :

« Vous ne pouvez vous figurer comme toute cette

partie de Suisse est jolie, quand on suit les montagnes et les lacs, jusqu'au mont Rose en Italie... J'ai fait ce voyage, il y a plusieurs années, je connais toute cette région. Ce fut même là que dame Destinée décida de ma vie et fit de moi un célibataire. Je faisais l'excursion en compagnie de toute une famille; celle qui devait être ma femme était au nombre des touristes et je ne sais pourquoi, par quelle circonstance, une autre femme, une étrangère pour ainsi dire, se glissa parmi nous. Ce fut la mort de notre union projetée... Car, malheureusement, il en est presque toujours ainsi dans notre vie de misère, la femme honnête est souvent la dupe de l'intrigante... Parfois je me demande si ce mariage n'eût pas été pour moi le bonheur, car je connaissais très bien cette jeune personne, douée d'un bel esprit, large et généreux, très instruite; la vie m'eût été agréable à ses côtés, elle avait tout ce qu'il fallait pour me seconder en mon œuvre... Mais le destin!... »

Après un moment de silence, Monsieur se met à me décrire toutes les montagnes qui se trouvent de l'autre côté du petit lac du Bourget. Subitement, il s'arrête : « Je me rappelle que je dois aller à Marlioz; j'y vais de ce pas. Vous rentrerez par le chemin que vous avez pris pour venir. »

La dernière semaine de notre séjour à Aix est commencée. M. de Maupassant me demande si je suis allé à la Villa des Fleurs. Je réponds négativement : « Ah! me dit-il, il faut y aller; tenez voici des entrées, et faites bien attention à tout ce que vous verrez : les femmes, les jeux, les petits chevaux, le va-et-vient du public et l'organisation de l'établissement en général. » Je remercie et me retire dans la cuisine, d'où j'entends

le maître qui disait : « Tu comprends, mère, pour plus tard il peut m'être utile avec ces quelques soirées qu'il va passer à la Villa des Fleurs, car il a bonne mémoire, voit très juste et sait bien rendre ce qu'il a vu. »

Deux jours avant de partir, Monsieur remit à la suivante de sa mère des billets pour le théâtre du cercle. On y jouait *François les Bas-Bleus ;* la plupart des artistes étaient de l'Opéra-Comique de Paris. Nous y sommes allés et avons passé une soirée très agréable.

Nous voici rentrés à Paris; mon maître a à sa table un baron d'outre-Manche. Pour expliquer sa présence, je suis obligé de revenir un peu en arrière.

Dans le courant de l'année 1886, Monsieur avait été invité plusieurs fois à déjeuner par une baronne habitant les environs du Parc Monceau; il y revint le printemps suivant. Il avait dans la maison son couvert toujours mis, mais il n'en abusait pas. Car malgré les attentions qu'on avait pour lui et qui le touchaient, il me disait que la vie mondaine l'obsédait.

C'est au cours d'un de ces déjeuners qu'il fit la connaissance du baron dont je veux parler. Par quel joint prit-il mon maître, je ne le sais. Toujours est-il qu'ils devinrent une paire d'amis et Monsieur l'invita à venir à Étretat. Pendant l'été, il s'y installa dix jours avec son valet de chambre; on les logea dans une grande villa de Mme de Maupassant, où il y avait plus de confortable qu'à la Guillette.

La première matinée, mon maître lui fit voir la plage et ses gros galets, les *Aiguilles*. L'après-midi, il y eut réunion d'amis intimes et on joua aux boules. Le baron se mit à la partie; il se tirait même assez bien d'affaire, sauf pour ramasser les boules par terre; il était grand et,

à son âge, l'échine manque déjà de flexibilité; alors, avec tous les honneurs dus à son rang, Mme R..., toujours aimable et souple comme une liane, s'empressait de lui ramasser ses boules, qu'elle lui remettait avec des : « Voici, monsieur le baron », pas moqueurs du tout; ils sonnaient le sérieux.

Le soir, dîner aux Verguies, suivi de musique; le lendemain, on visite le val d'Antifer et on déjeune chez la belle Ernestine à Saint-Joint. En a-t-elle vu, cette belle Ernestine, de notabilités qui sont venues admirer ses vieilles boîtes à horloges du bon vieux temps, alors que les pommes donnaient autant d'eau-de-vie que de cidre! Le soir on joua au mouchoir. Tout d'abord ce jeu interloqua un peu le baron, mais il y fut vite fait; c'était bien plus amusant que cette musique qu'il entendait, toujours la même, depuis plus de soixante ans...

Un jour, M. de Maupassant partit en voiture avec le baron. « Comme c'est singulier, me disais-je, pas de femmes? » Deux jours après, comme je donnais la douche à mon maître, il me dit : « Je suis allé avec le baron visiter la Bénédictine de Fécamp. Il désirait donner un coup d'œil à la *Maison Tellier*, qui est en réalité à Rouen, mais j'avais des raisons de transporter l'histoire à Fécamp. Le baron a vu la maison de Fécamp et l'a très bien reconnue, d'après ce que j'avais écrit; c'est... très amusant... »

Après dix jours de cette existence simple et saine, pendant lesquels des jeux d'enfant avaient été servis à ce baron, il était transformé. Les affaires le rappelaient, et il aurait tant voulu rester encore. Il trouvait si bon, ce milieu d'apparence si simple, mais où l'on rencontrait des gens d'esprit, des artistes, où l'on jouissait d'une gaîté intarissable!

Son valet de chambre me disait de son côté : « Mais ici, c'est le royaume des cieux descendu sur la terre; depuis quinze ans que je suis avec M. le baron, je ne l'ai vu aussi longtemps de bonne humeur. »

Ils durent cependant partir et je me disais : « Tout de même, il a de la chance celui-là d'être baron; c'est sans doute le grand respect dû à son titre qui lui a valu d'être épargné. Comment a-t-il pu rester dix jours ici sans qu'on lui ait fait une seule farce? » Jamais pareil fait n'avait encore pu être noté dans les annales de la Guillette.

A l'automne suivant, mon maître me prévint qu'il allait avoir à dîner le baron avec quelques personnages marquants de la littérature : « Nous ne serons que quatre, me dit-il; vous nous ferez un dîner court, mais avec de bonnes petites choses. »

Le jour convenu, le baron arrive en redingote demi-longue, une cravate anglaise pincée dans un anneau d'or mat, orné d'un diamant... Je le fais entrer dans le salon, où mon maître l'attendait ayant à ses côtés, en fait de littérateurs distingués, deux superbes femmes, les deux gaillardes à qui le petit collégien de Condorcet avait si bien tenu tête quelques années auparavant (1). Je ne pus voir la figure que fit le nabab à la vue de ce tableau; mais à table, il fut très aimable, il avait eu le temps de se ressaisir, le dîner fût même gai. Ces dames, qui avaient appartenu au théâtre et qui se lançaient aujourd'hui vers la littérature, connaissaient très bien l'Angleterre et, avec leur facilité de langage limpide et leurs expressions choisies d'artistes parisiennes, surent faire ressortir les beautés de la grande île et de ses

(1) Voir chap. III, p 55.

habitants. Quand le baron se retira, sa figure glabre était empreinte de la joie sereine que lui avait donnée la grâce et le charme de la littérature française.

12 novembre. — Nous voici à Cannes. Le 14, une lettre d'avis annonce l'arrivée en gare de meubles provenant d'une villa de Mme de Maupassant que son fils avait fait emballer à Étretat. Je vais les reconnaître à la gare de la Bocca et je les fais transporter dans une villa tout près de la nôtre où l'on aménage un appartement pour Madame.

Puis mon maître case dans sa garçonnière plusieurs vieux meubles de famille. Il en a de beaux; d'abord, un lit empire aux cuivres très finement ciselés, une table Louis XVI, très belle, qui lui sert de bureau, puis un amour de secrétaire de la même époque, tout petit; il a 1 m. 50 de hauteur et 60 centimètres de largeur, il est composé de petits tiroirs à secrets. Quelquefois Monsieur se plaît à l'ouvrir et y écrit sa correspondance. Il a aussi un chiffonnier aux tiroirs multiples, où on peut ranger avec ordre les menus objets de toilette, tels que cravates et gants, etc...

Sur la cheminée, on a placé une pendule à colonnes en marbre vert; elle est du dix-septième siècle et d'une rare beauté dans sa forme élégante. Je citerai encore un bahut hollandais, une armoire normande et quelques petits meubles de fantaisie; il est fort heureux que l'appartement soit spacieux, car nous avons de quoi le garnir.

Avant de donner une place définitive à tous ces meubles, mon maître les change plusieurs fois de place; les petits, dans lesquels il a classé ses lettres, ses journaux et ses livres, sont assez maniables; mais ce grand

diable de bahut hollandais est bien lourd. Tant pis, il faut qu'il danse comme les autres! Cela amuse tant Monsieur! Ce matin-là, au plus fort de notre travail, il me confia ses préférences :

« Si j'étais riche, j'aurais une grande maison dans un joli site très retiré. Je la remplirais de toutes sortes de jolies choses, d'objets rares qui me plairaient; je ne me lasserais pas de les regarder. Ce serait pour moi l'idéal de vivre dans un calme parfait, de passer mes journées entières à contempler ce qui me ferait plaisir, loin de ce train mondain qui me fatigue tant, que je suis obligé de suivre et que je déteste. »

Les jours suivants, je passai tous ces meubles à une solution au sublimé pour détruire un insecte presque invisible qui les rongeait, puis la cire et la brosse eurent leur tour...

Fort comme la mort marche bien; il doit être fini au 15 janvier, afin de paraître dans un journal et, dès le printemps, il verra le jour en librairie. Mon maître dit que le succès n'est pas douteux, mais la fin ne plaît toujours pas à Madame.

Fin décembre. — Le *Bel-Ami* est au port de Cannes; mon maître fait des promenades en mer.

Il y a déjà du monde à Cannes et toujours beaucoup d'altesses. Hier, un duc est venu nous rendre visite. Je ne le connaissais pas, cet homme... je le reçus poliment, mais comme tout le monde... Le soir, quand je remis sa carte à mon maître, il me demanda comment je l'avais appelé. Je lui dis que je l'avais appelé *monsieur*. Alors il m'ordonna à l'avenir de lui donner du *monseigneur,* ainsi qu'à tous les ducs et altesses. Je promis de faire mon possible pour mettre en pratique ses recomman-

dations et j'étais sincère. Mais mon diable de tempérament était rebelle; pour moi tout ce beau monde, c'était toujours des messieurs et des mesdames, et je dus m'observer pour arriver à articuler « monseigneur »; ma langue fourchait toujours, malgré ma bonne volonté...

Le Jour de l'an est arrivé. Mon maître dîne en ville, encore chez une altesse... Sa mère dîne à la maison avec une amie. Leur conversation roule sur le peu de valeur des titres de noblesse; j'en profite pour dire à Madame mon manque d'éducation sur ce point et surtout la mauvaise disposition de mon tempérament. Je lui avouai que tout en m'observant beaucoup, je me trompais très souvent, aussi bien à bord du bateau qu'à la maison. Madame croit que j'arriverai à mieux faire, puisque j'y mets de la bonne volonté. Elle finit pourtant par reconnaître qu'elle me comprenait très bien et que, sans m'approuver, elle en ferait tout autant... Ces dames s'amusèrent beaucoup de quelques anecdotes sur les titres de noblesse que je leur racontai.

Le 22 janvier, mon maître donne un grand dîner à la société aristocratique résidant à Cannes. Il y a beaucoup plus de dames que d'hommes. Mme de Maupassant mère y assiste et aussi une petite dame très érudite, la même qui fera plus tard la sommanbule et prédira l'avenir aux dames du grand monde, à une fête donnée par M. de Maupassant à Étretat.

Le dîner est déjà très avancé; toutes ces dames, qui d'habitude, chez elles, mangent à peine, sont prises ici d'un très bel appétit; elles font honneur aux plats et n'en laissent pas passer un seul. Mon maître le remarque et je vois sur sa figure qu'il en éprouve une vraie satis-

faction et une pointe de vanité. C'est qu'ici, la cuisine n'est pas faite par un homme du métier, mais elle est soignée; ici, pas de routine, souvent des essais nouveaux qui ont la chance d'être réussis, et qui rendent Monsieur si content, non pas seulement pour lui, mais surtout pour ses invités. Aussi partent-ils rarement sans le féliciter sur les bonnes choses qu'ils ont savourées.

Toutes les dames invitées se connaissent, excepté la dame bourgeoise, l'érudite, qui parle peu, mais observe beaucoup. Elle ne perd pas un geste de ces grandes dames, elle les écoute, et son attention est visible; la conversation est quelque peu banale, cependant on arrive à parler littérature, mais personne n'ose trop s'avancer sur ce terrain, sans doute parce qu'il y a un auteur présent. C'est un tort, car tout le bien qu'on pourra dire de ses confrères ne portera aucun ombrage à mon maître; quoiqu'il s'en défende, il est toujours content d'entendre bien parler de la littérature des autres.

Un de ces messieurs se met à raconter un fait qui lui est arrivé en voyageant en bateau sur les côtes de Grèce. Ils étaient descendus à terre pour faire une partie de chasse dans des massifs de verdure séduisants, où ils espéraient trouver du gibier peut-être inconnu pour eux. Au bout de quelques minutes de marche dans ces bois difficiles, sans sentiers, ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis, puis entourés par un groupe d'hommes vêtus de haillons qui leur firent l'effet de sauvages peu accommodants. C'étaient de vrais bandits qui leur firent comprendre leurs intentions : il fallait leur vider la bourse, ou sinon ils allaient se servir de leurs fusils.

Le conteur ajouta : « Nous aurions pu essayer de nous défendre, puisque nous étions armés, mais nous crûmes plus sage de parlementer et de vider nos bourses dans

les mains de ces écumeurs de côtes, plutôt que d'en venir à des extrémités qui auraient pu être fâcheuses. Quel soupir de soulagement nous avons poussé, lorsque nous nous sommes retrouvés à bord de notre bateau! Nous étions bien guéris de l'envie d'aller à terre. » Mon maître l'écoutait très attentivement, car lui aussi avait l'idée bien arrêtée de parcourir prochainement les côtes du Maroc avec son *Bel-Ami*.

On venait de parler de la Grèce; une de ces dames, qui avait quelques notions des langues anciennes, amena la conversation sur ce sujet. Elle ne se doutait pas qu'à ses côtés se trouvait une personne, Mme de Maupassant, qui possédait les connaissances les plus étendues sur ces langues. Une discussion s'engagea sur la formation de quelques mots français venant du latin et dont l'origine première remonte à la langue grecque. Mais cette dame n'alla pas loin, car Mme de Maupassant lui donna les dates, les noms des auteurs, et cita les parchemins sur lesquels avaient été inscrites les transmissions de ces mots d'une langue à une autre, avec une précision qui étonna toute la société.

Il aurait fallu un professeur émérite, plein de savoir, pour pouvoir donner une leçon à Mme de Maupassant, qui semblait toujours ne pas y toucher, mais qui savait tout, tout, surtout en ce qui concerne les langues; elle les parlait presque toutes avec une aisance qui pouvait laisser croire qu'elle était née aussi bien sur les bords de la Tamise que sur les rives du Tibre.

Du reste, elle était très connue dans le monde des grands docteurs polyglottes et ceux d'entre eux qui venaient à la côte d'Azur, ne manquaient pas de venir rendre visite à Mme de Maupassant. Par nature, Madame aimait la retraite, la tranquillité, elle ne voyait de

ce qu'on nomme la société que juste le nécessaire, pour être agréable à son fils, et c'est avec grand plaisir qu'elle recevait les savants, les érudits, les lettrés.

Il fallait voir son enthousiasme quand un jour je lui annonçai Mme et M. le docteur X..., d'outre-Manche... Vite, elle s'empressa de passer sur ses cheveux blancs un tout petit peigne pour lisser un peu ses bandeaux et, sans quitter sa longue robe de chambre, elle fut tout de suite près de ses grands amis. C'est que ceux-ci étaient un ménage assorti, aussi savants l'un que l'autre. La conversation s'engagea tout de suite, les politesses courantes ne comptaient guère pour eux et, de 2 heures à 7 heures du soir, ce fut un cours mutuel, sans arrêt, si ce n'est que Mme X... prit son thé, et M. X... ses verres d'eau. Trois carafes lui furent nécessaires pour son après-midi. Mme de Maupassant, qui ne boit pas, me disait en riant qu'elle avait supporté ce choc à sec, comme un certain animal la traversée du désert...

A table, le soir, encore sous l'émotion de cette bonne journée, Madame en parla à son fils, lui énuméra les charmants propos qui lui revenaient à l'esprit. Elle se penchait vers lui, comme pour mieux les lui faire comprendre; son attitude est tout à fait celle d'une maman qui parle à un enfant, sa voix, par moments, scande les mots, puis l'intonation se fait plus forte ou plus douce, selon ce qu'elle dit. On sent son cœur vibrer, et c'est la mère et le professeur ne formant plus qu'un qui parle à mon maître. Lui, l'écoute religieusement, place de temps à autre un mot seulement, car il sait que ces jours-là, ce n'est pas son tour de parler et qu'il a beaucoup plus à gagner en écoutant.

Monsieur a eu quelques migraines; pendant plusieurs

nuits il n'a pu dormir, ce qui lui a permis de constater que, dans le couloir qui va d'un bout à l'autre dans l'appartement au-dessus, on marche nuit et jour sans s'arrêter un seul instant. Ce logement est occupé par trois Anglaises. Mon maître en conclut qu'elles ont dû faire un vœu devant quelque sainte de la belle Albion, et, que selon ce vœu, une d'elles doit toujours marcher. Nous avons fait bien attention pendant plusieurs jours, mais on ne put jamais les prendre en défaut, jamais elles ne s'arrêtèrent, elles devaient être des descendantes du Juif errant.

Fin janvier. — M. de Maupassant a fini son roman, il est maintenant tout à ces dames pour les promener en bateau. Il les emmène un jour déjeuner dans une auberge de la rade d'Agay. Je ne suis pas de cette partie, mais quelques jours après, Monsieur me dit : « François, vous viendrez à bord cette après-midi pour servir le thé, car Bernard est souvent pris par la manœuvre. »

Il y avait beaucoup de monde et je ne parus sur le pont que pour le service qui m'était dévolu, c'est-à-dire pour servir le thé, les gâteaux et aussi le modeste verre d'eau sucrée. Vers le soir, je mis tout de même ma tête à la trappe qui servait de porte à la cuisine, car il me semblait qu'on tardait bien à rentrer, et qu'on allait se trouver sans brise pour le retour. A peine étais-je là, dans la position d'un homme guillotiné, puisque j'étais engagé jusqu'au cou dans cette espèce de lunette, que je reçus en pleine figure une vague qui me frappa la tête sur le rebord de la trappe.

En même temps, j'entendis des cris qui partaient du pont; cette forte vague avait couvert le bateau, inondant toutes ces dames. Les toilettes, qui avaient coûté des prix

fous, étaient perdues, toutes les serviettes et tous les mouchoirs du bord furent employés pour sécher et tâcher de réparer ce désastre, qu'on ne faisait au contraire qu'accroître, car en frottant, les couleurs s'étendaient d'autant plus les unes sur les autres. Donc, rien à faire, tout était perdu. Personne ne put s'expliquer ce coup de traîtrise de la mer, au moment où Bernard tenait la barre? Ordre fut donné de rentrer immédiatement.

Je connus plus tard le motif de cette inondation. Il était l'heure de rentrer, mais sur le désir exprimé par une de ces dames, on marchait toujours vers le large, et c'est pour décider le retour que Bernard s'arrangea pour laisser le pont du *Bel-Ami* recevoir deux mètres d'eau, il se défendit comme un beau diable, disant qu'il avait été surpris. L'admit qui voulut, mais c'est la seule fois à ma connaissance que pareil accident lui soit arrivé.

Le matin qui suivit cette sortie en bateau, mon maître se leva un peu plus tard que d'habitude. En lui servant son thé, il me parut à peine éveillé, comme s'il n'était pas encore revenu du coup de vague de la veille. En allant et venant dans le salon, il me dit qu'il n'avait pas encore compris cette méprise de Bernard. Puis il ajouta :

« Avez-vous vu la princesse allongée sur le pont? Elle occupait la moitié de la longueur du *Bel-Ami*... J'aime beaucoup l'esprit de cette princesse, gai, subtil, mais aussi parfois, avec des envolées superbes. Je vous conterai son histoire un autre jour. Ce matin, je suis resté étendu une heure de plus dans mon lit, pour mettre debout le conte que je veux écrire aujourd'hui. »

Nous voici aux premiers jours de mars, la végétation est déjà bien avancée, il y a des fleurs de toutes sortes dans les jardins, tous les balcons des villas sont garnis à

profusion et embaument. Certains murs, sur la route de Fréjus, sont tout enguirlandés de roses et de différentes fleurs grimpantes. C'est ravissant; il y a des endroits où l'on pourrait croire que des arcs de triomphe ont été dressés exprès pour la réception de quelque prince charmant qui habiterait dans ces immenses corbeilles de fleurs et de verdure.

Un jour, M. de Maupassant, en se promenant de ce côté, voulut emmener ses amis sur son *Bel-Ami* à Saint-Honorat, où disait-il, la végétation devait être très développée.

Le surlendemain, vers 2 heures de l'après-midi, toutes voiles dehors, par un temps superbe, le *Bel-Ami* croisait aux îles de Lérins. Monsieur avait tenu à m'emmener. Le retour fut calme, sans entrain. Le soir, mon maître détailla à sa mère la vue splendide que l'on a du promontoire et l'enthousiasme de ces dames, mais il resta muet sur l'impression de sa visite au cloître...

M. Riou, l'artiste peintre, est venu passer la journée à bord du *Bel-Ami.* Mme de Maupassant a consenti à accompagner son fils dans cette promenade en mer. Mon maître est enchanté, il aime beaucoup M. Riou et apprécie son talent; il veut lui demander de faire une composition du *Bel-Ami.* Le soir, en dînant, Monsieur me disait : « Riou est tout à fait un maître dans son art; du reste, l'*Arrivée de Napoléon III en Égypte* et l'*Inauguration du canal de Suez* sont de lui... Grand artiste! »

10 mars. — Nous sommes de retour à Paris.

Le 16 paraît *Fort comme la mort.* Tout marche bien; mon maître est content, il compte qu'au printemps, la vente sera sérieuse dans les Bibliothèques des chemins

de fer. Puis, son éditeur actuel a plus de rayonnement commercial que l'ancien.

Le jour de la mise en vente, mon maître se rend à la maison d'édition pour signer les dédicaces sur les exemplaires d'amis.

« Le nombre en est considérable, me dit-il, et la variété des dédicaces aussi. J'aime mieux faire tout ce travail sur place et aussi envoyer les volumes directement par l'intermédiaire de la maison, sauf pour quelques intimes, qui reçoivent des papiers Hollande et Japon. »

L'apparition de ce roman fut un triomphe pour Monsieur, mais amena une telle recrudescence de visites de jeunes écrivains que mon maître à la fin ne put se tenir de s'en plaindre :

« Mais ils me fatiguent! j'ai besoin de mes matinées pour travailler et, depuis quelque temps, vraiment ils sont trop! Je ne les recevrai plus, désormais, que sur rendez-vous. Je ne demande pas mieux que de leur être utile; mais le plus souvent, ce que je peux leur dire ne leur sert pas. Ainsi, voyez celui qui sort d'ici; tous les bons conseils qu'on peut lui donner sont perdus, c'est un noceur. Jamais il ne pense à son affaire et il a la prétention d'arriver à être romancier! C'est impossible, c'est impossible! Vous comprenez, pour faire un roman, il faut y penser constamment, bien mettre chaque personnage à sa place, que tout soit bien réglé, quand on aborde les premières pages, sinon c'est toujours à remanier. Alors on s'embrouille et on ne peut plus en sortir. Ce n'est pas le travail d'un jour, même pour un littérateur expérimenté, à plus forte raison pour un débutant. »

Un jour un commissionnaire apporte pour M. de

Maupassant un volumineux paquet soigneusement emballé avec recommandation spéciale de ne le remettre qu'à « lui-même ». L'homme voulait attendre, mais quand je lui eus remis un bon pourboire, il n'insista plus et s'en alla. Bien lui en prit, car mon maître ne rentra qu'à 8 heures pour dîner. On défit le paquet; c'était d'abord un très fort papier, puis un bulle et alors, bien alignées, une série de petites boîtes qui contenaient chacune une petite poupée mignonnette de dix à douze centimètres de hauteur. Il y en avait en tout vingt-quatre. Six étaient habillées en femmes du monde, avec des robes à traîne, superbement élégantes dans leur petite taille; six autres étaient habillées en religieuses, tout en noir avec coiffes blanches; elles étaient moins attrayantes que les femmes du monde, sous ce costume noir, mais elles avaient un cachet spécial, un genre austère tout à fait réussi; puis six avaient le costume des religieuses dominicaines, tout en blanc; elles étaient ravissantes. Les six dernières étaient des veuves habillées de crêpe; avec long voile.

On les aligna toutes sur la table de la salle à manger et mon maître se mit à dîner. Pussy, la curieuse, voulait absolument sauter sur la table, pour s'amuser de ces jouets qui lui plaisaient sans doute, mais on craignait ses coups de patte.

Quant à Jacquot, le perroquet, à la vue du joli décor que faisaient ces petites poupées si fraîches et si jolies, il quitta son perchoir pour venir examiner cela de plus près, car, lui aussi, était pas mal curieux. Monsieur le laissa un peu sur la table. Ce perroquet était amusant, il tournait à droite, à gauche, tout en marmonnant, puis prenait des airs importants, faisait des saluts aussi gracieusement qu'il le pouvait; en fin de compte, ce furent

les dames du monde qui eurent sa préférence; elles étaient parfumées et il raffolait des odeurs. Aussi était-il empressé près de ces dames, trop même, car il voulait leur témoigner son amabilité par des coups de bec qui auraient pu les détériorer. Il fallut donc l'éloigner; il protesta à sa manière, mais on ne lui céda pas.

Dans la soirée, mon maître me demanda de vieux mouchoirs. Nous les déchirâmes par bandes très étroites, et à l'aide d'un poinçon, il introduisit ces bandelettes sous les vêtements des six poupées habillées en veuves; on les bourra le plus possible de façon à leur donner un abdomen bien proéminent qui ne pouvait laisser aucun doute sur leur situation intéressante... Puis on les replaça dans les cartons, on refit le paquet et le lendemain à la première heure, la personne qui avait adressé cet envoi recevait ce retour qui dut lui donner à réfléchir et lui faire comprendre qu'il n'y avait pas autant de veuves qu'elle voulait bien le faire croire.

Cette affaire ne fit pas de bruit dans Landerneau; mais dans le quartier qui va du boulevard Malesherbes à l'Arc-de-Triomphe, les dames du grand monde ne s'abordaient plus que par des : « Ah! ma chère, c'est inouï; vous le savez?... Six! Oui, ma chère, six! dans une même nuit! Parfaitement. Entre deux crépuscules! »

Mon maître est prêt à partir pour une grande soirée. Il tourne et retourne son claque entre ses mains; tout en le regardant, il finit par dire :

« Il est bien usé et surtout démodé. Il faudra que je m'en commande un; car, excepté pour mes chapeaux mous, je suis toujours obligé de les faire faire sur mesure. J'ai la tête si ronde que je ne trouve jamais rien de tout fait. Cette tête absolument ronde que nous

avons, mon frère et moi, vient, m'a dit ma mère, de ce que le vieux médecin, qui nous a reçus à notre arrivée dans ce monde, nous a aussitôt pris entre ses genoux, nous a fortement massé la tête, en finissant par le geste du potier qui arrondit son pot d'un coup de pouce fin. Puis il dit alors à ma mère : « Vous voyez, « madame, je lui ai fait une tête ronde comme une pomme « qui, soyez sûre, donnera plus tard un cerveau très actif, « et presque sûrement une intelligence de premier ordre. » Il fit la même chose à mon pauvre frère; mais, soit que les six années qui nous séparaient eussent fait mollir les mains du docteur, soit qu'il fût moins bien disposé, il n'arrivait pas à lui donner la forme qu'il voulait. Elle glissait toujours cette petite tête, elle lui échappait et il en était si contrarié qu'il laissa échapper un juron normand!... Je me demande parfois si c'est le massage de ce bon vieux docteur sur mon jeune cerveau, en le pétrissant d'une certaine manière, qui me permet de donner si facilement aujourd'hui un travail au-dessus de la moyenne. »

CHAPITRE XII

AVRIL-AOUT 1889

A Poissy. — François a connu Flaubert. — *Madame Bovary* à l'office. — Zola et Maupassant. — Les *Rougon-Macquart* jugés par un loyal serviteur. — *Pot-Bouille* est un déni de justice. — Parallèle entre Zola et Flaubert par Maupassant. — La danse du ventre rue Montchanin. — Séjour à Triel. — Le repas à la Guinguette. — Maupassant raconte ses luttes avec des chiens furieux. — Sauvetage nocturne. — La femme de l'ingénieur — Pourquoi pas de médaille de sauvetage? — En passant devant Médan. — MM. Zola et H. Pessard déjeunent à la maison. — Le régime de suralimentation du docteur Grubby. — Gaie promenade en bateau à vapeur. — Dîner sur l'eau. — Une page du *Décaméron*. — Retour à Étretat. — *Notre Cœur*. — Indices de surmenage. — La peur des araignées.

Paris, fin d'avril 1889. – Le soleil est beau, cette année, à Paris. Hier, mon maître a eu la migraine et aujourd'hui il a les yeux rouges. Il ne se plaint pas, il sait souffrir; c'est à peine s'il prend un peu d'éther ou d'antipyrine pour ces grands maux de tête. Ce qu'il regrette le plus, ce sont les journées de travail perdues, car à la suite de ces crises, il a besoin d'un repos absolu. Alors, je lui prépare des mets absolument légers; son estomac le tracasse aussi parfois, me dit-il, mais je le crois tout de même bon, puisque jamais il n'a manqué une digestion. Malgré cela, ses souffrances sont peut-être nerveuses.

Son appartement lui déplaît, le bruit incessant des voitures sur ces gros pavés le fatigue; puis, comme

point de vue, ce terrain vague, clos de planches noires espacées, que le soleil baigne à plaisir de ses rayons, cela lui fait l'effet d'un non-sens, d'une chose qui ne doit pas être. Pour cacher cette horreur ensoleillée, Monsieur se décide à mettre des rideaux de vitrage en toile verte, aux fenêtres. C'est bien adoucissant pour la vue, mais aussi cela rend l'appartement sombre et triste! Il faut chercher à tâtons les objets dont on a besoin et l'on a toujours peur de casser quelque chose... Mon maître s'ennuie tellement dans ce logis qu'il est bien décidé à se remettre au canotage et il me dit : « Je vous emmène demain à Poissy où j'ai fait transporter mes bateaux; car, à Chatou, ce n'était plus tenable, à cause du voisinage. Il y avait vraiment trop de demi-mondaines. Je le regrette pour Alphonse et Mme Papillon qui ont toujours été très gentils pour moi et qui prenaient grand soin de mes bateaux... Il est nécessaire que vous fassiez connaissance avec les propriétaires de l'*Hôtel de l'Esturgeon* et aussi avec le gardien de mes bateaux. »

A 8 heures du matin, il me sonne : « Êtes-vous prêt, François? me dit-il, car il faut que nous prenions le premier train pour arriver à l'heure du déjeuner. » Nous partons... En arrivant à Poissy, mon maître alla chez le gardien de ses bateaux et le pria de venir immédiatement voir ce qu'il y avait à faire pour que tout fût en état dans quinze jours. En passant devant l'hôtel, il commanda le déjeuner.

Au garage, M. de Maupassant s'expliqua longuement avec le gardien, puis il m'envoya chercher un constructeur peintre. Enfin, tout étant bien convenu, nous revenons déjeuner, et il me dit : « J'ai vraiment bien fait de vous emmener; ils sont peu intelligents et il faudra que nous venions de temps en temps, l'un ou l'autre... »

Aussitôt après le déjeuner, il consulta son indicateur : « Nous n'avons pas de train direct maintenant, dit-il, et je ne puis canoter, il n'y a rien en état... Eh bien! je vais faire un tour jusqu'à Villennes; si vous voulez m'accompagner, cela vous fera connaître le pays, au cas où vous auriez à y aller plus tard. »

Nous voilà en route; nous dépassons les avenues de Poissy qui longent le fleuve, puis nous arrivons à des petites prairies semées de bouquets d'arbres; sur la gauche, au delà de la voie ferrée, nous apercevons un château tout blanc dans un site merveilleux; ici, nous marchons dans un bien joli sentier, Monsieur en avant, car il n'y a place que pour une personne. « Comme c'est beau, me dit-il, la nature en pleine éclosion! »

En effet, il était charmant, ce sentier qui courait le long d'un talus couvert d'herbe et de mousse; dans les champs, sur le coteau, tous les cerisiers étaient en fleurs; à droite, des ronces géantes grimpaient sur les arbustes; puis, le long de la Seine, de grands peupliers piquaient leurs cimes dans le ciel... Arrivés à un endroit où le sentier s'élargissait, nous trouvons un petit chemin qui descendait vers la Seine; Monsieur s'arrêta et, se tournant vers un petit sous-bois, il me dit : « Cette trouée me fait penser à Flaubert... Pendant que j'y pense, je vous prie, François, de ne pas me laisser oublier que c'est jeudi prochain que doit avoir lieu notre réunion du comité à Rouen pour le monument Flaubert. Je l'ai bien inscrit sur mon carnet, mais il est plus sûr d'être deux à s'en souvenir. Ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez connu?... — Oui, Monsieur, j'ai eu le très grand honneur de servir à table M. Flaubert, en 1876 et 1877, chez Mme de T*** qui habitait rue Murillo, dans la cour contiguë à la maison de M. Flaubert. Mes sou-

venirs sont d'autant plus précis que je fus très surpris quand le maître d'hôtel me dit, en me désignant M. Flaubert : « Vous voyez ce monsieur; il faut toujours le « servir le premier, même avant les dames. »

« Il occupait la place de droite près de la maîtresse de maison et Claudius Popelin celle de gauche. « Cela se « fait ainsi, me dit le maître d'hôtel, parce que ce mon- « sieur est un esprit supérieur, un écrivain remarquable. « Du reste, je vous donnerai à lire un de ses livres et « vous pourrez en juger par vous-même. » Il me donna *Madame Bovary,* que je lus d'abord tout seul. Ce livre m'impressionna vivement; je le trouvai tellement juste et si saisissant que j'en fis la lecture à haute voix pendant plusieurs soirées à la cuisine devant tout le personnel assemblé. Cette lecture suscita des discussions entre les femmes de chambre à propos de la première sortie à cheval de Mme Bovary avec le seigneur son voisin, et cela devint encore plus sérieux quand je lus le passage où Mme Bovary, en revenant du château, un matin, se trouve devant la hutte aux prises avec le *braconnier chasseur.* La bonne anglaise disait : « Oh! yes! moi, à « la place de Mme Bovary, je serais entrée dans la « hutte très gentiment, je l'aurais étourdi, enveloppé de « fausses caresses, puis je lui aurais arraché son fusil, « et j'aurais tué, lui! Comme cela, il n'aurait pas pu « dire aux gens du pays qu'il avait vu moi revenir du « château! »

« Pour mon compte, Monsieur, je vous dirai que j'ai longtemps rêvé du pharmacien. De la fenêtre de notre cuisine, on pouvait voir jusque dans la salle à manger de M. Flaubert. Après la lecture de *Madame Bovary,* cette fenêtre était toujours occupée par une ou deux femmes de chambre qui cherchaient à apercevoir l'auteur de ce

beau livre. L'une disait : « J'ai vu un coin de sa « robe de chambre », l'autre : « J'ai aperçu son crâne « tout nu. » Une troisième ajoutait : « Moi, j'ai vu ses « longues mèches de cheveux qui lui descendaient sur « le dos. »

Je parlais toujours; mon maître m'écoutait, heureux de m'entendre, dans ma grande simplicité, parler de M. Flaubert qu'il aimait tant... Nous arrivions sous le fameux sophora de Villennes, aux bras gigantesques, sous lesquels on a installé un restaurant et toutes sortes de jeux. Monsieur me demande si je veux prendre quelque chose, je remercie. Alors il me dit : « Venez par ici, nous allons traverser la voie ferrée et je vais vous faire voir l'endroit où l'on embarque, pour le cas où nous aurions à le faire un jour ». De l'embarcadère, il me montra au loin le pont de Triel.

Après avoir retraversé la voie du chemin de fer et tourné à droite, nous longeons une vieille église cachée en partie par un rideau de feuilles naissantes; puis, par un petit chemin, nous arrivons en haut du coteau sur une grande route. De là, on découvre un panorama grandiose.

M. de Maupassant s'arrêta pour bien regarder, puis il me dit : « Voyez, François, comme c'est imposant, ce point de vue, cette plaine immense! Là-bas, en face, la forêt de Saint-Germain; plus à gauche, la chaîne de Cheverchemont, plus bas Triel et Vaux, Meulan, dans le fond Mantes la Jolie, vers laquelle coule ce beau fleuve enjolivé de toutes ses îles. Il faut aussi que vous sachiez que cette route-ci conduit à Médan, chez M. Zola. J'aurai sans doute à vous y envoyer. Maintenant, nous allons prendre de ce côté par les bois, je les connais tous, nous ne nous perdrons pas, soyez-en bien sûr... Ce Zola est

un écrivain de première force. Avez-vous lu quelque chose de lui? »

Je répondis : « Oui, monsieur, mais peu; les *Rougon-Macquart* seulement. — Hé! fit mon maître, eh bien? — Oh! Monsieur, je ne sais trop quoi vous dire, car c'est de la littérature et je n'y entends goutte... »

M. de Maupassant me dit : « Vous vous rattrapez bien en cuisine; on ne peut pas tout savoir. Mais enfin, vous avez lu les *Rougon-Macquart?* — Oui, Monsieur, et puisque vous désirez savoir ce que j'en pense, je vais vous le dire. M. Zola a beaucoup trop exagéré en parlant des domestiques; il fait dire à ces pauvres bonnes toutes sortes d'horreurs; dans *Pot-Bouille*, il leur fait crier par les fenêtres des cours des mots sales, malpropres. Je vous répète, Monsieur, qu'il a exagéré. Je suis domestique depuis vingt-cinq ans et jamais je n'ai entendu des propos approchant de ceux que M. Zola met dans la bouche de ses personnages. Puis, son Trublot, je veux bien croire qu'il existe; mais c'est un sujet très rare. Je ne dis pas que les bonnes, les cuisinières, n'ont pas leurs désirs d'amour comme les autres femmes. Non, mais de là à dire qu'elles en sont toutes là, prêtes à cacher des Trublot derrière les portes de leur cuisine, en attendant le moment de les faire monter dans leur mansarde, non, Monsieur, non!

« M. Zola a pris ses documents bien bas; je me demande où il a pu aller les chercher. Ce n'est pas bien de s'en prendre à de pauvres êtres sans défense, qui sont souvent très intéressants. Que de fois dans une journée la plupart d'entre elles foulent aux pieds leur amour-propre pour garder leur place et rester honnêtes! Et cela pour toucher à la fin du mois trente francs, sur lesquels elles s'achètent le strict nécessaire et envoient le reste à leurs

bons vieux parents, encore surchargés de jeunes enfants ou souvent infirmes!

« J'aurais, certes, trouvé beaucoup mieux que M. Zola mît en relief l'honnêteté, le dévouement des domestiques, les épreuves qu'ils ont souvent à supporter; car il ne faut pas, dans la plupart des maisons, avoir de caractère, il faut toujours s'effacer; si l'on vous humilie, ne pas avoir l'air de s'en apercevoir. Le travail est souvent dur, sans réconfort ni encouragement, car on est séparé de ses parents; tout cela et beaucoup d'autres détails auraient offert un meilleur sujet d'étude à ce M. Zola et, certes, cela se rencontre plus souvent que les histoires dégoûtantes qu'il a racontées et qu'il a certainement inventées, car il n'est pas dans le vrai, il n'a pas vu ce qu'il a écrit. Cela n'existe pas et, sûrement, je ne suis pas le seul à penser qu'il faut avoir en soi-même des pensées viles et malsaines pour faire sortir de son cerveau des choses aussi répugnantes qui, je le répète, n'ont jamais existé. »

Je me démenais comme un beau diable, j'en avais chaud. M. de Maupassant souriait, de temps en temps il hochait la tête, frappait plus ou moins fort la terre avec sa canne. Enfin il me dit :

« Croyez, François, que Zola n'a pas voulu atteindre ces braves filles dont vous me parlez si bien. Il a voulu seulement montrer dans cette classe de la société le côté défectueux. Son œuvre est très bien, mais, comme toujours, il a cherché un grand effet pour la vente. S'il avait écrit dans le sens de ce que vous venez de dire, il n'aurait rien vendu, tandis qu'avec ce qu'il a fait, tous les appétits malsains vont se jeter sur ses livres, ce sera une curée, et l'argent, qui était tout ce qu'il visait, affluera. C'est, selon moi, un tort, car pour qu'un artiste donne

vraiment sa mesure, il ne doit penser qu'à son œuvre et être absolument désintéressé.

« Ainsi, voyez Flaubert, dont nous parlions tout à l'heure, c'est sûrement celui qui a fait rendre à la langue française le plus de grâce et d'harmonie. Aussi quelle patience et quel désintéressement! Comme tant d'autres, il aurait pu publier des romans et se faire des revenus, mais il a préféré suivre sa vocation d'artiste et s'enfermer pendant quinze années pour écrire *Salammbô*!

« Aussi plus tard, dans cent ans, dans deux siècles, je dirai même quand la société aura passé par des convulsions terribles et que la République vraie aura trouvé sa voie, quand des couches nouvelles assainies et assagies auront surgi des artistes, des littérateurs de premier ordre, eh bien, soyez sûr que presque tous les écrivains de ce siècle seront oubliés, tandis que la belle œuvre de Flaubert apparaîtra en plein rayonnement. Tous les gens intelligents voudront la lire, parce qu'ils sentiront ce qu'on peut tirer d'une œuvre aussi forte et aussi noble. »

Ces dernières paroles, mon maître les prononça très haut, faisant le geste de les lancer dans l'espace.

Nous avions traversé le bois, un village et toute une étendue de plaine; Monsieur regarda sa montre et dit : « Il est 4 heures 25; il nous reste trente minutes pour nous rendre à la gare, dont nous sommes à environ quatre kilomètres. C'est très faisable. Vous y êtes, François? » Et serrant sa canne dans sa main droite, il prend son pas de grand marcheur.

Arrivés à la gare, nous avons circulé sur les quais pour ne pas nous refroidir, car nous avions chaud. Puis, Monsieur me montra une maison toute couverte de vigne vierge et de lierre : « C'est là, me dit-il, que M. Meissonier, le grand peintre, habite l'été... »

Rue Montchanin, 25 avril 1889, 9 heures du matin. — M. de Maupassant est debout, près de la cheminée de sa chambre. Il met des pièces d'or en piles.

« Vous voyez, me dit-il, tout ceci est mon gain d'hier soir. La somme est rondelette, mais je ne veux pas en garder un sou. Cette après-midi, j'irai au bureau de bienfaisance. Je ne sais pas pourquoi tous ces gens du monde me forcent à jouer. Ainsi, hier, la réunion était chez mon ami X..., l'avocat, vous savez bien, celui qui est venu déjeuner avec moi l'année dernière. A cette soirée, les dames étaient en majorité. Sur leurs instances, je dus consentir à jouer; toutefois, je les prévins qu'elles avaient tort, car il était probable que leurs belles cagnottes iraient aux pauvres...

« Je ne comprends pas cette aversion qui est en moi pour tous les jeux d'argent, alors que j'ai tant d'entrain pour les jeux d'esprit et encore plus pour tout ce qui est entraînement physique. »

Les premiers jours de mai 1889, mon maître fait venir rue Montchanin une troupe d'Arabes, qui arrivait d'Alger, pour donner des représentations à l'Exposition. Il profita de l'occasion pour offrir à quelques amis privilégiés la primeur du savoir-faire de ces artistes d'Afrique, artistes drôles, originaux.

L'une des femmes, en entrant, me sauta au cou en me disant des choses très aimables : « Je te reconnais, toi, tu es venu à Alger, je me souviens de toi, oh oui, oui ! » Et elle ne cessait de m'embrasser, ce qui me gênait beaucoup, tandis que Monsieur riait à se tordre. Il intervint : « Mais il est très possible que Madame vous ait vu à Alger, après tout, puisque vous y avez été. » La jeune personne, encouragée par ces paroles, ne me

lâchait pas; elle était, ma foi, très gentille avec sa petite figure ronde et brune, ses beaux yeux veloutés. Seulement je ne sais si elle avait eu chaud, mais une odeur fade, sauvage, plus écœurante qu'appétissante, se dégageait de sa poitrine presque entièrement découverte, ornée seulement d'un collier de sequins qui, à chaque mouvement de tête, rendait un son de ferraille. Il y avait douze femmes et quatre hommes, plus leur barnum.

Dans le salon, elles paraissent gênées, tournant sur elles-mêmes, se prenant les pieds dans les tapis et dans le bas de leurs robes qu'elles portaient longues, aussi bien par devant que par derrière, et avec une ampleur telle qu'on aurait pu croire qu'elles avaient des crinolines. Les présentations finies, leur guide les fit asseoir tous en rond et ils commencèrent leurs boum-boum de musique, chants et cris. Après le premier morceau, on les fit passer dans la salle à manger, pour prendre des gâteaux et boire du champagne.

Ce bon vin de France leur fut offert comme étant une boisson spéciale fabriquée à leur intention, car au vin, même le plus fin, Mahomet leur interdisait de goûter et ils ne voulaient pas lui désobéir. Après chaque danse ou morceau de musique, on les rafraîchissait toujours d'un ou deux verres de champagne.

Elles voulaient toutes maintenant faire la danse du ventre, même les plus âgées. Alors ce fut un sabbat de tous les diables, c'était à qui produirait les contorsions les plus agiles et vraiment les plus extraordinaires. Ce n'était plus intéressant, du reste : c'était vu de trop près; enfin l'on en était arrivé au point que les acteurs s'amusaient plus que les spectateurs. A chaque instant mon maître quittait le salon et allait dans sa chambre jusqu'à la serre, accompagné d'une invitée et, tout en marchant,

il enfonçait les mains dans ses poches, comme il a l'habitude de le faire quand il est seul et qu'il se promène à travers l'appartement, cherchant à mettre au point une phrase qui ne prend pas la forme qu'il veut.

Le chef d'orchestre fait de son mieux pour remettre encore une fois sur pied tout son monde. Quelques-unes de ces dames sont sur les divans et les canapés, perdues dans les coussins, d'autres par terre, assises sur la grande peau d'ours blanc ou accroupies sur les tapis. Les musiciens essayent tant bien que mal de mettre leurs instruments d'accord; on arrive tout de même à jouer un dernier morceau. Mais quelle cacophonie! Chacun allait à sa guise; je ne puis dire l'aspect étrange produit par tous ces gens avec leurs costumes différents qui s'agitaient dans des postures désordonnées; on aurait volontiers pensé à une réunion de fantoches s'agitant dans un mêli-mêlo fantastique. Une dernière fois on les rafraîchit, mais je ne leur donnai que de l'orangeade. Enfin, l'heure des adieux arriva. Il fallut tout le sang-froid du guide pour organiser le départ; ce fut long, il y en avait toujours qui n'étaient pas prêts, car tous avaient perdu quelque objet plus ou moins important de leur costume. Ma petite almée ne manqua pas de venir me dire au revoir, car elle persistait à me prendre pour un invité, parce que j'étais en habit et cravate blanche.

Quatre voitures étaient à la porte, tout le monde y fut bientôt monté. En ce moment, je ne sais si le guide se trompa ou si ce fut moi qui compris mal les indications données; toujours est-il que les huit personnes, qui devaient aller 52, boulevard Latour-Maubourg, furent conduites 72, boulevard Voltaire, pendant que

ceux qui devaient coucher à cette dernière adresse échouèrent à Latour-Maubourg.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'ils s'aperçurent qu'il y avait eu erreur.

Un matin de la fin de mai, M. de Maupassant m'emmène à Triel; il s'agit de choisir une villa pour y passer une partie de l'été. Mon maître voulait quitter Paris, sans trop s'en éloigner cependant, pour le cas où il désirerait faire un tour à l'Exposition.

C'est tout à l'extrémité de Triel, près de Vaux, que Monsieur trouve son affaire. La villa est enfouie dans les arbres et fait face à la Seine; un des côtés de la maison est en bordure du chemin de halage.

Nous revenons en suivant la rivière jusqu'au pont de péage qui relie Triel à Vernouillet, où se trouve la gare du chemin de fer. Mon maître ne voulait pas revenir tout de suite à Paris; les rives du fleuve, déjà toutes fleuries, le retenaient. Il choisit une de ces tonnelles de restaurant d'où la vue domine la rivière au loin, et là, on nous servit à déjeuner...

M. de Maupassant était assis, le regard tourné vers le pont; il voyait la Seine couler à perte de vue, jusqu'aux îles de Meulan. Sur la rive opposée, de distance en distance, des bouquets de grands arbres miraient leurs hautes silhouettes dans l'eau fugitive et y faisaient de grandes taches sombres.

Monsieur regardait tous ces détails avec une attention passionnée; on eût dit qu'il les flairait aussi, car on voyait palpiter les ailes de son nez et son front se plisser dans l'effort de son observation. Tout son être était pris par la contemplation du paysage. Un imperceptible

sourire errait sur ses lèvres... Le spectacle l'occupait entièrement; il le gravait en lui pour le mieux saisir, le mieux définir et imprimer définitivement dans son cerveau cette sensation agréable qu'il éprouvait. En ce moment, son visage, tout de sérénité, donnait l'impression absolue du contentement...

Cependant, à la grande lumière du jour, ce visage offrait quelques signes de fatigue, mais l'expression en était si intelligente qu'elle effaçait tout.

En commandant le déjeuner à la servante, M. de Maupassant lui demanda que ce fût soigné : « Moi, je prendrai de l'eau de Saint-Galmier comme boisson. » Se tournant vers moi : « Vous, François, vous prendrez ce que vous voudrez. » Quand la jeune fille fut partie, il ajouta : « J'ai toujours plus de confiance dans ces restaurants populaires, lorsque c'est servi par des femmes. » Puis, il se mit à me raconter quelques anecdotes qui lui étaient arrivées au temps où il canotait régulièrement.

« Une fois, j'étais parti de Croissy pour me rendre à Paris, avec l'intention de canoter une partie de la nuit. Mais arrivé au delà de Carrières-Saint-Denis, à un endroit nommé la Folie, là où la voie ferrée, qui va de Paris à Maisons-Lafitte, franchit la Seine, je cassai un de mes avirons. Alors j'amarrai ma yole à la berge et je partis à pied pour Paris. J'arrivais à Bezons en suivant toujours la berge de la Seine, quand un énorme chien, qui gardait des dépôts, se dressa devant moi. Je n'avais rien pour me défendre, pas même une canne; j'étais en pantalon de coutil et en maillot. Dans cette situation, je jugeai la lutte inégale et me jetai à la nage pour traverser la Seine. L'animal en fit autant; il n'arriva pas à me rejoindre, parce que, bon nageur, je l'amusais. Je lui fis remonter le courant, ce qui lui était très difficile et

c'est ce qui me sauva. Le lendemain, en allant chercher mon bateau, je passai chez le propriétaire du chien pour le prévenir que si ce fait se représentait, je n'hésiterais pas à tuer l'animal d'un coup de revolver. Il prit la chose de haut et me dit que ce serait alors à lui que j'aurais affaire; sur quoi, je le quittai en lui répétant que si l'occasion se présentait, je casserais sûrement la tête du chien, et que s'il voulait alors se présenter, ce serait avec une réelle satisfaction que je le recevrais. Je vous assure que j'aurais souhaité que la chose arrivât, j'aurais administré à cette brute une correction dont elle se serait souvenue. Je ne crains pas un homme de première force, je le battrais neuf fois sur dix par ma grande agilité. »

Mon maître était en veine de souvenirs. Il poursuivit :

« Je ne vous ai jamais raconté ce qui m'est arrivé un soir à Étretat? Je ne me rappelle pas l'heure qu'il était, mais le ciel était couvert, et vous savez que dans le val, entre ces deux côtes, la nuit est toujours plus opaque. J'allais arriver à la haie du jardin, je n'avais rien aperçu d'anormal, quand, du côté des noisetiers, un énorme chien me sauta à la gorge sans me prévenir. Son attaque fut si forte que je faillis tomber à la renverse. J'avais à peine repris mon équilibre qu'il se jeta sur moi une deuxième fois. Alors, je le saisis à la gorge de ma main gauche et, de mon bras droit, je lui entourai le cou pour le rendre impuissant et l'étrangler si j'en avais la force. Sa position était mauvaise; il le comprit sans doute, car il fit un effort suprême pour se dégager, et cela nous fit rouler tous deux ainsi cramponnés dans le fossé qui borde la route. J'avais le dessus, il était presque sur le dos; sa rage était en ce moment à son comble, tout son corps frémissait et sa voix grondait épouvantablement. Moi, je

m'étais ressaisi et je fis le mouvement de me plier en deux pour lui poser mon genou sur la gorge, quand par hasard je trouvai sous ma main droite une assez grosse pierre anguleuse. Je la saisis et, sans prendre le temps de la réflexion, je la lui enfonçai dans la gueule, le plus profondément que je pus. Au bout d'un moment je compris que l'animal se rendait, son corps ne bougeait presque plus. Je retirai ma main, laissant la pierre et, avec mille précautions, je me dégageai. Je courus ramasser ma canne que j'avais laissée tomber sur le chemin pour la lui asséner et finir de l'assommer. Mais la lutte était terminée, j'entendis le chien qui se sauvait parmi les blés du champ voisin, et cela sans grognements aucuns. J'en étais stupéfait.

« Mes vêtements furent perdus; j'avais les mains abîmées, je les trempai dans un bon bain de coaltar saponiné, puis j'en imbibai des linges dont je les enveloppai toute la nuit. Le lendemain matin, je constatai que je n'avais pas de morsures graves. Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, en ouvrant, la porte d'entrée, je vis couché sur le paillasson mon animal de la veille! Il m'aperçut, se leva et, tout en se traînant, vint à moi comme pour me demander pardon. Je lui présentai mes mains meurtries, il les lécha avec douceur, je lui donnai alors du lait à boire, pour réparer les avaries de sa gorge. Il but. Après que je lui eus fait quelques caresses, il partit. Pendant deux ou trois saisons, sans excepter un jour, ce chien se trouva à ma porte à n'importe quelle heure que je descendisse.

« Un jour, Cramoyson voulut le chasser; mais je le priai de n'en rien faire. Cette pauvre bête ne pouvait m'expliquer le motif pour lequel elle m'avait attaqué, mais j'étais touché de sa fidélité à venir me rendre sa

visite quotidienne et, puisque cela lui faisait plaisir, je ne voulais pas qu'on la chassât. Nous étions devenus de très bons amis, notre première rencontre avait été orageuse, terrible même, mais c'était oublié. Tous deux, nous étions d'accord pour reconnaître qu'il y avait eu malentendu; nous étions nés pour être des amis et non des ennemis. J'ai su depuis que l'animal appartenait au directeur du magasin *Old England* qui habitait une villa à Étretat. »

Notre déjeuner tirait à sa fin. Le dessert était sur la table, c'était du gâteau de riz. « Comme cela se trouve bien! » dit mon maître. Dès qu'il fut servi, il ajouta : « Vous savez, François, que l'eau fait ressortir avantageusement le goût des plats sucrés? » Il se fit apporter par la servante un verre blanc et me versa de son eau de Saint-Galmier. En effet, le gâteau me parut meilleur avec cette eau.

Tout en continuant de manger, Monsieur laissa tomber son lorgnon aux verres fumés, sans doute pour mieux voir la Seine. Il ne se lassait pas de la regarder :

« Ah! me dit-il, je la connais, cette Seine, aussi bien dessus que dessous. Que de plongeons j'y ai faits! Il y a quelques années, je quittai Sartrouville pour venir habiter Croissy afin de ne plus avoir à passer l'écluse de Port-Marly où, quand il y avait trop à attendre, je prenais ma yole sur mon épaule et la portais de l'autre côté. Voilà pourquoi j'ai l'épaule droite un peu creusée. Je louai une modeste maison à Croissy. Là, j'avais quelques voisins, entre autres un ingénieur distingué qui, pour faire plaisir à sa femme, était venu passer quelque temps en banlieue.

« Une nuit, j'entends qu'on m'appelle au dehors. J'ouvre ma fenêtre, c'était mon ami qui venait me dire

qu'il craignait que sa femme ne se fût jetée dans la Seine. Il me demandait si je ne pouvais lui venir en aide pour la rechercher. Sa voix émue disait combien il avait le cœur gros. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit la voix de cet homme me suppliant de l'accompagner. Je le voyais désespéré; aussi je n'hésitai pas, je mis mon caleçon de bain et cinq minutes après, je plongeais à l'endroit où mon ami croyait que sa femme avait disparu. Pendant plus d'une heure, je fouillai en tous sens les fonds du fleuve aux environs de la place indiquée, mais je ne découvris rien. Je lui dis alors que sa femme ne devait pas être dans la Seine; il semblait en douter, tant il était convaincu qu'elle devait y être.

« Peut-être l'en avait-elle menacé? Je ne voulais pas être indiscret, mais je tâchai de lui remonter le moral en lui disant que l'oiseau était simplement envolé de la cage, et ne tarderait pas à revenir en regrettant sa fugue. « Le « long de cette berge, lui dis-je, par cette nuit claire « pleine de douceur, son cœur agité se sera calmé et « assagi, se rappelant toute la poésie de ces lieux avec « le souvenir de vos bonnes heures passées ensemble « et qu'elle ne pourra pas oublier. Soyez sans crainte, « elle ne saurait rester longtemps absente; ne nous « faisons donc pas trop de bile, attendons avec patience. »

« Quelques jours après, j'entends la porte de ma petite maison s'ouvrir, je vois entrer mon ami. Il me tendait les deux mains, rayonnant de bonheur. Tout de suite il me dit : « Ma femme est revenue!... je l'aime « encore plus qu'avant, si c'est possible. Pendant son « absence, elle s'est débarrassée complètement de tous « ces parfums exagérés que je n'aime pas. Maintenant, « croyez-moi, mon cher ami, de tout son corps et de ses « vêtements s'exhale cette bonne odeur fraîche, que je

« respirais l'autre nuit, lorsque vous plongiez si hardi-
« ment dans l'eau. » Aujourd'hui, ils vivent très heureux, m'a-t-on dit; je les vois rarement; je suis tellement pris... toujours et partout. »

Nous quittons le restaurant. Monsieur marche d'un bon pas sur le pont. Après avoir payé les sous du péage, je le rejoins : « Ce pont suspendu et tremblant, me dit-il, fait l'effet d'un vieillard atteint de la danse de Saint-Guy, et cette Seine, je la connais, elle m'a donné de bons moments et aussi des rhumatismes dont je ne puis me débarrasser. Je lui tiens un peu rancune pour ces derniers, peut-être plus encore parce qu'elle m'a refusé jusqu'à présent l'occasion d'avoir la médaille de sauvetage. J'ai pourtant retiré de ses eaux treize noyés, onze morts et deux vivants. Les morts ne comptent pas. Mes deux vivants, faisant partie de sociétés, restent donc aussi sans effet. Alors il faudrait une occasion nouvelle pour avoir ma médaille, que je souhaite tant. Pour moi, elle vaut toutes les « Légion d'honneur » possibles. »

Dans le train, nous prenons chacun un coin à reculons, nous sommes seuls. En passant à Médan, mon maître donne un coup d'œil par la portière et il dit : « Zola est peut-être à Médan, les fenêtres de son cabinet sont ouvertes. »

18 juin. — Nous sommes à Triel déjà installés. Mon maître a été chercher sa yole à Poissy, et il me charge d'aller y prendre le bateau *Tonneau.* Cette embarcation, ainsi dénommée parce que le constructeur l'avait faite absolument ronde en dessous, était destinée à devenir le canot du *Bel-Ami,* mais elle ne put jamais tenir la mer. Une après-midi, je vais la chercher; Monsieur était là, il embarqua avec moi et nous sommes descendus lente-

ment entre les grands arbres, Villennes d'un côté et les îles de l'autre.

Mon maître ne parlait pas, il pensait; son regard rêveur derrière son pince-nez se promenait sur toutes ces belles verdures, sur ces fleurs qui garnissent les berges riantes du fleuve. Après avoir dépassé Villennes, il me montra une maison :

« Reconnaissez-vous cela? » Je lui répondis : « Oui, c'est la maison de M. Zola. » Mon maître reprit :

« Il se donne un mal de tous les diables. Ne s'est-il pas mis dans la tête de faire un roman sur chaque catégorie d'ouvriers? C'est une vraie corvée qu'il s'impose là; et puis, enfin, un romancier de talent ne doit pas faire de ces choses-là. J'y ai souvent pensé; selon moi, un écrivain ne doit écrire que ce qu'il ressent; pour bien rendre une chose, il faut l'avoir vue et comprise. Je dirai même : il faut plus que la sentir, il faut l'aimer ou l a détester, être en somme imprégné des moindres détails de son sujet et les voir bien distinctement, en un mot, les avoir étudiés à fond. Ce n'est pas moi qui suivrai Zola dans cette voie. Je ne veux écrire que ce qui me plaît, sur un sujet qui m'intéresse. Je veux garder le genre que j'ai adopté, et conserver mon cachet personnel. Après-demain, Zola et Hector Pessard, qui habite Triel avec sa mère pendant une partie de l'année, viendront déjeuner à la maison... »

Nous arrivons au pont de Triel, mon maître me prit les avirons, car je ne tirais pas assez fort à son gré. Comme nous passions en face de la propriété de M. Pessard, je crois qu'il eût été honteux d'être vu marchant à une pareille allure, surtout filant au cours de l'eau. Question d'amour-propre.

Le surlendemain, au déjeuner, mon maître avait

placé en face de lui M. Zola et à sa droite son ami M. Pessard. La conversation fut des plus banales, touchant à peine à la littérature. Les noms de quelques confrères furent prononcés, sans s'y arrêter. On causait à bâtons rompus; ce n'était qu'arrêts et reprises, sans suite, malgré les efforts de M. Pessard qui cherchait à exciter l'intérêt.

A chaque instant, pareils à deux chats qui s'épient, les deux grands romanciers se jetaient un coup d'œil, puis vite baissaient les yeux sur leur assiette, comme si vraiment ce qu'elle contenait les eût intéressés beaucoup. Ce n'était pas du tout le genre de mon maître, lui toujours si franc et si jovial. Enfin, la glace ne se rompit pas.

Aussitôt après le déjeuner, M. Zola partit faire sa promenade habituelle à Cheverchemont, et mon maître alla visiter les champignonnières de Temple et de Vaux avec son ami M. Pessard. A 4 heures, je servis le thé de Monsieur; il était étendu sur sa chaise longue; il se releva brusquement, et sans me regarder se mit à donner ses impressions :

« Ce Zola, je le considère comme un grand écrivain, une valeur littéraire considérable! »

Puis, me regardant, il ajouta d'un ton amer et répulsif : « Lui... personnellement, je ne l'aime pas!... »

Un moment après, il vint me chercher pour ramasser les petites branches qu'il avait coupées dans les massifs en bordure du chemin d'entrée conduisant à une belle pelouse. Il me disait : « Vous voyez, François, que c'est bien mieux ainsi? » Je répondis : « Oui, certes, mais le petit sentier qui conduit au puits aurait bien besoin de pareille opération. » Il y vint et coupa beaucoup de pousses, même des branches. Il travaillait de

tout cœur, il avait chaud; et, mon Dieu, comme il paraissait content et heureux, il éprouvait, sûrement, plus de plaisir là tout en se mouillant, car il n'y avait pas longtemps qu'il avait plu, qu'à une grande soirée chez une Altesse.

Quand ce fut fini : « Je crois vraiment, s'écria-t-il, que j'aurais fait un bon jardinier; en tout cas, cela m'amuse beaucoup! »

15 juillet. — M. Maupassant essaye de quelques bains de Seine en remplacement de douches, mais cela ne lui réussit pas.

Aujourd'hui, un jeune ménage de ses amis de Paris est venu le surprendre. Ils restent à dîner, cela lui fait grand plaisir. Pendant le repas, il leur raconte sa visite au docteur Grubby, de la rue Saint-Lazare à Paris et explique le régime extrêmement compliqué qu'il lui a donné : pas de pain, mais, à la place, trois fois par jour des pommes de terre à l'anglaise, des œufs le plus possible, sous toutes les formes, du poisson de mer à tous les repas, beaucoup de volaille et de viande de boucherie, ainsi que des purées, peu de légumes verts, pas du tout de gibier ni de vin, mais au moins deux litres de lait par jour. « Je ne parle pas, ajouta-t-il, des médicaments, ce serait trop long; mais je me demande comment mon estomac pourra résister à cette masse de nourriture... »

Le 17, l'oculiste est venu déjeuner avec Monsieur, dont les yeux ne vont pas mieux. Le 20, il retourne chez son docteur Grubby, et le soir il me raconte qu'il l'a fait parler : « Quand, me dit-il, il a eu débité sa litanie, je l'ai fixé dans les yeux avec insistance. Alors il s'est

lâché : « A vous, monsieur de Maupassant, qui êtes un « homme intelligent, je préfère vous dire la vérité. Je « ne traite que par la persuasion; cependant, permettez-« moi de vous dire que j'obtiens de bons résultats, et « vous voyez bien vous-même que dans toutes les « choses que je vous donne, il y en a qui peuvent vous « être très utiles et vous faire le plus grand bien. » M. de Maupassant conclut : « J'étais fixé. »

Dans la suite, j'ai essayé autant que possible de faire suivre, sans exagération, ce régime à mon maître; car sûrement il avait du bon comme reconstituant.

Ce docteur Grubby s'éteignit vers 1899, âgé de quatre-vingt-treize ans, et, bizarrerie du hasard, dans les derniers mois de sa vie, il ne voulait plus rien prendre que du consommé, et il exigeait que sa bonne vînt le chercher au café de François, l'ancien serviteur de M. Guy de Maupassant.

Monsieur, quoique fatigué, donna, à cette date, quelques repas, entre autres un déjeuner qui demeurera fameux par sa matelote d'anguille baptisée *matelote à la Mère Didier*, qui doit être restée dans le souvenir de quelques convives. Ils n'ont pas dû oublier davantage l'embarquement sous l'ondée furieuse sur le *Saint-Georges*, yacht de plaisance, qu'on avait amarré en face de la maison pour une excursion dans l'après-midi.

Tout le monde paraissait pressé d'aller à bord; on se rendit sur la berge, mais à peine y était-on que la pluie redoubla. Elle fouettait avec rage, en tous sens, mais cela n'empêchait pas tout le monde de rire. Ces dames, au lieu de se servir de leurs ombrelles, les jetèrent dans l'embarcation qui les conduisaient au bateau; aussi furent-elles trempées. Qu'importe! on riait quand

même!... Quand tout le monde fut embarqué et qu'on se fut un peu reconnu, le *Saint-Georges* jeta des *poum, poum* impressionnants. C'est qu'il est à vapeur, celui-là. Notre *Bel-Ami* s'en va, lui, sans faire de bruit, il glisse sur l'eau doucement, aussi gracieux qu'un cygne, ne donnant aucune trépidation, ni odeur de charbon. Enfin, ici, il y a la vapeur, nous allons voir.

La pluie a cessé, ce n'était qu'un fort grain; le côté de Mantes est déjà bien découvert, il ne reste plus que quelques nuages blancs et lourds qui courent au ciel. Le soleil tombe d'aplomb sur le pont, où ces dames sont venues s'installer, demandant à l'astre d'en haut de se maintenir pour achever de les sécher.

Le *Saint-Georges* vire; on passe sous le pont élastique de Triel. Je me retourne, on ne voyait déjà plus notre villa; on passe Villennes; à Médan, pas une personne n'a une parole pour M. Zola, devant la maison de qui on défile. Poissy est brûlé. Il marche bien, ce bateau et je le constate avec plaisir, car c'est avec lui que nous devons parcourir la Meuse, de Namur à Rotterdam. Nous arrivons à Herblay; ici, la campagne n'est pas belle; le propriétaire du yacht va à terre pour acheter des poulets, afin, dit-il, de corser un peu son dîner, qui lui paraît plus que médiocre en comparaison du déjeuner que Maupassant a offert; on lui dit qu'à bord ce n'est pas la même chose que chez soi. Mais sa vanité est en jeu, il n'écoute personne, et rapporte deux poulets étiques, nerveux, aux os saillants. Même sans ce supplément inutile, il y avait un dîner très complet et très bon.

Le temps s'est tout à fait remis, le soleil très chaud a fait oublier l'orage, tout le monde est assis à l'arrière sur le pont. On est gai et, de temps à autre, quel-

ques notes d'un morceau d'opéra courent sur le sillage que fait le *Saint-Georges* et vont se perdre dans les buissons qui bordent les rives du fleuve. On organise une partie de mouchoir, mais elle n'a pas de succès. Ce jeu n'est, sans doute, pas fait pour le grand air.

Du reste, il n'est pas besoin de jeux; le propriétaire de ce bateau se charge de distraire son monde; à ses bonnes manières de gentilhomme il sait joindre les cocasseries les plus amusantes. Puis, il est beau garçon, il sait plaire, il a une magnifique chevelure noire, une moustache brune, légère et fine, la bouche rose, comme celle d'une jeune fille, un menton un peu pointu, tout brillant encore du dernier coup de rasoir. Aussi a-t-il du succès près de ces dames.

Je remarque qu'une d'elles surtout ne cesse de le regarder, ses yeux ne le quittent pas; parfois, elle les ouvre très grands, puis lentement les paupières se rapprochent, comme s'il s'en échappait une caresse, et gardent pendant un long moment la forme d'une amande à peine ouverte. Quel jeu des yeux! En même temps, je vois ses narines qui se dilatent; ses lèvres, du rose, ont passé au mauve pâle, presque blanc; un gros soupir du cœur gonfle son corsage. Ah! belle dame, vous nous faites assister là à un véritable appel d'amour; tout en vous semble dire à celui que vous regardez : « C'est bien moi, n'est-ce pas, que tu préfères à toutes? » Et lui, s'en apercevait bien, il comprenait son état d'âme; aussi était-il pour elle plein de petits soins et de délicatesse; lorsqu'il prononçait son nom, tout vibrait en lui. Tout son être était pris; quand il lui parlait, c'était avec une douceur infinie; on sentait trembler son cœur.

Mon maître aussi avait sa part de succès près de ces dames; mais ce beau brun éclipsait tout. Monsieur n'en

était pas jaloux, au contraire, il le suivait toujours et s'arrangeait pour faciliter les succès à son ami. Il y avait aussi à bord un artiste peintre (aimable à ses moments, mais trop souvent distrait, rêvant à la toile, au portrait qui était resté à l'atelier sur le chevalet), un chef de bureau d'un ministère et deux hommes du monde, qui sans aucun souci du protocole, me donnaient un coup de main pour étendre la nappe sur la table et mettre le couvert...

On dîne de bonne heure pendant qu'il fait jour et aussi parce que tout le monde est mis en appétit par cette promenade sur l'eau et au grand air. A table, toujours la même franche gaîté; on se joue des tours, et les plats disparaissent comme par enchantement. Le champagne est le vin préféré, et la superbe aurore boréale qui embrase en ce moment le ciel lui donne, dans les coupes de cristal taillé, une jolie teinte rosée. Du reste, les visages de toute la société me paraissent aussi un peu rosés. Mon rôle est fini de ce côté et je vais dîner à l'avant avec les mécaniciens. La nuit vient, on se trouve dans les ténèbres, les feux de côté du bateau jettent leurs lumières en avant et ne donnent aucune clarté sur le pont; on allume des lanternes vénitiennes, aussitôt l'animation reprend. Là-haut, les étoiles paraissent toutes petites; l'une d'elles file une jeune comtesse s'écrie : « Oh! c'est le ciel qui envoie un baiser à la terre! »

Le peintre, qui a maintenant sous les yeux une sorte de tableau de féerie avec ces dames assises en groupe à l'arrière du bateau éclairé de girandoles de toutes couleurs, sort de son état semi-léthargique et répond : « Oui, Madame, un vrai baiser de feu. » Puis, il donne la description scientifique de ce phénomène, mais cela ne satisfait pas la comtesse.

« Je suis sûre, monsieur de Maupassant, dit-elle, que vous connaissez quelque chose sur le baiser de ces puissants éléments. — Bien peu, madame, répondit l'auteur d'*Une Vie,* et je le déplore dans ce cas qui paraît vous intéresser. Mais sur l'art du baiser, de l'amour, si vous préférez, voyez ce que nous dit Michelet sur les habitants des mers et aussi certains végétaux, ils savent se donner des félicités bien au-dessus de tout ce que... »

La dame ne le laissa pas achever; elle lui prît précipitamment le bras et ils allèrent à l'autre bout du bateau achever leur conversation, au grand désappointement des autres invités qui voulaient aussi entendre la fin de l'explication.

Il y eut des récriminations, on les obligea à revenir; ils riaient tellement tous deux qu'il fallut presque les porter pour les ramener à leurs places, mais il fut impossible d'obtenir le moindre éclaircissement sur la définition du Baiser et de l'Amour.

Tout redevint silence quand une autre belle dame se mit à dire tout le bonheur et le bien-être qu'elle éprouvait dans cette charmante promenade sur l'eau, par cette soirée sereine, avec des amis et des amies aussi gais : « Il me semble que j'y resterais volontiers toute la nuit, en souhaitant même qu'elle se prolongeât indéfiniment. »

Alors mon maître lui dit : « C'est un plaisir que j'ai souvent savouré. Que de fois l'aube m'a surpris sur ce beau fleuve, par là, du côté de Chatou ! — Pas seul, j'espère ? » interrogea la dame avec une certaine vivacité... Monsieur ne répondant pas, toutes les femmes, en chœur, le sommèrent de s'exécuter. Mais celui qui a écrit *Au bord de l'eau,* ce poème vécu et d'une si grande

puissance, sut s'en tirer sans prononcer ni oui, ni non, ce qui faisait trépigner les belles passagères, et le mot de *fin Normand* vint sur toutes les lèvres...

Le ciel s'était démesurément agrandi, on n'apercevait que des lumières éparses. Je me disais : « Depuis le temps qu'on navigue, nous allons sans doute aller débarquer à Mantes ou à Elbeuf. Un tour à la Maupassant. Tout le monde sera obligé de coucher à l'hôtel. » Mais je me trompais; à une heure du matin, nous abordons au pont de Saint-Germain. Des landaus sont là, qui attendent pour ramener à Paris ces dames et quelques messieurs. Mon maître, ses amis les plus intrépides et moi, nous allons prendre le train à Saint-Germain et nous rentrons à 3 heures du matin rue Montchanin.

Le 21 juillet, Monsieur se décide à rentrer à Paris. Il n'est pas heureux avec ses médecins; la semaine dernière, c'était le docteur Grubby qui lui avouait qu il le traitait par la persuasion; aujourd'hui, c'est son oculiste qui lui laisse entendre que le mal des yeux ne fait que suivre l'état général, et que pour obtenir du mieux, il faudrait améliorer son état de santé. Sur ce, Monsieur pense que le voisinage de la Seine est peut-être pour beaucoup dans l'état nerveux dont il souffre en ce moment. Aussi il ordonne de remonter les bateaux au garage de Poissy, et le 25, il part pour Paris, où j'arrive également le soir avec la voiture de déménagement.

Le 27, nous prenons le train pour Étretat où M. de Maupassant retrouve avec grande satisfaction sa forte douche, à l'eau très froide de son puits. Après quelques jours, il constate un mieux sensible et se remet au travail. *Notre Cœur* est sur le chantier, mais il l'abandonne pendant une semaine pour écrire une chronique des-

tinée au *Gaulois*, et une nouvelle qui lui est subitement venue à l'idée.

Il me dit : « Je l'ai absolument toute, debout dans l'esprit. » De fait, il l'écrit en quatre jours; elle remplissait soixante-douze pages de papier écolier, et pas une rature. Lorsqu'elle fut finie, mon maître la fit copier, car il voulait garder le manuscrit.

Pendant ce travail, la jeune Pussy était montée sur le bureau de mon maître. En quelques coups de crayon, il prit sa silhouette : « Vous voyez, me dit-il, cette petite Pussy-là. Eh bien, j'aurai de la peine à l'habituer à rester sur ma table de travail aussi tranquillement que sa mère. Elle a un tempérament beaucoup plus sensible, *plus chat*, le bruit de ma plume courant sur le papier trouble son repos; toujours elle garde l'attitude que vous lui voyez là, prête à venir donner son léger coup de patte sur ma plume qui grince un peu. Si mon fournisseur ordinaire a du papier plus glacé, vous pourrez le prendre de préférence... »

La société habituelle de mon maître est arrivée ici en partie et l'après-midi on joue au tennis. De 6 à 7 heures, Monsieur fait des armes dans le jardin; il préfère le grand air à sa salle d'armes.

A peu près tous les jours, on dîne à la Guillette; le soir, on fait des projections d'ombres chinoises ou l'on joue des comédies. Le nouveau salon, réuni à l'ancienne salle à manger, se prête tout à fait à ces sortes de divertissements.

Un matin, comme j'arrivais du jardin avec mon tablier plein de haricots verts, je trouve mon maître à la cuisine, regardant sa carte céleste, et, cette fois, il est de méchante humeur. Il me dit sur un ton bref : « François,

je vous prie de faire attention et de fermer toutes les fenêtres de la maison avant la tombée du jour. Cette nuit, j'ai à peine dormi, j'ai essayé les lits de toutes les chambres, et il y avait des araignées dans toutes. J'éprouve pour ces bêtes une grande répulsion, je ne puis m'expliquer pourquoi, mais je les ai en horreur. Ces vilaines bêtes montent le long des balcons et arrivent ainsi aux fenêtres. Fermez donc avant la nuit, je vous en prie. »

Dans le courant de l'après-midi qui suivit cette mauvaise nuit, Monsieur me demanda de monter au premier avec deux lampes allumées. Il avait tout fermé, fenêtres et volets; il faisait partout nuit noire. Nous commençons la chasse aux araignées; nous passons d'abord en revue trois chambres, où nous ne trouvons que quelques petites bêtes aux longues pattes minces qui portent un petit corps, et qui sont absolument inoffensives. Elles passèrent tout de même de vie à trépas. Ensuite, nous nous rendîmes dans la chambre bleue, réservée aux amis. Monsieur plaça d'abord une lampe dans chaque coin du côté de la fenêtre, puis il remua les rideaux; cette fois, on vit s'échapper deux fortes araignées, qui vite se réfugièrent derrière la glace de la cheminée.

Je proposai de retirer cette glace qui n'était pas grande. Mais mon maître s'y refusa : « Non, non, je craindrais qu'il n'arrivât quelque accident au fronton de cette glace qui, d'après ce que m'a dit ma mère, est l'œuvre d'un mystique, et qui représente les armes des Lepoitevin, s'ils avaient porté leurs titres de noblesse. »

En effet, ce fronton était fragile et délicat. On voyait dans le bas deux lances qui supportaient plusieurs vases vides de fleurs paraissant manquer un peu d'aplomb. Ces vases était surmontés de deux amours marchant avec une peine visible sur le tranchant des glaives; ils

semblaient faire un effort pour atteindre deux têtes de léopards, et leurs petites figures poupines semblaient aussi vouloir s'embrasser. Le tout était recouvert de peinture blanche, peu avantageuse pour le sujet.

M. de Maupassant tira alors le lit au milieu de la chambre, puis il me fit quitter ma faction du côté des lampes pour venir l'aider à tendre une grande bande d'étoffe noire dans l'alcôve. Après quoi, il me fit approcher une lumière contre le mur pour bien éclairer le derrière de la glace. Pendant ce temps, il s'était caché derrière la toile noire, où il se mit à émettre des sons imitant une douce musique. Ce ne fut pas long, les deux gaillardes sortirent de leur retraite, gagnèrent le bord de la corniche et, au pas de course, se réfugièrent dans la partie sombre, entre la toile noire et le fond de l'alcôve, où elles furent capturées. On mit leurs cadavres sur une assiette avec ceux des petites araignées prises les premières, et escortés de Pussy et de Pel, nous allâmes porter ces dépouilles peu ragoûtantes à la mare aux poissons. Les cadavres des plus petits insectes furent de suite happés, mais pour ceux des gros, cela prit un certain temps. Ce que voyant, mon maître me dit : « J'ai peut-être eu tort de donner ces grosses araignées aux poissons, car elles ont des ventouses très venimeuses. Vous voyez comme les poissons hésitent à les prendre. Sentiraient-ils le venin ? C'est très possible. Ce sont des bêtes aussi dangereuses par leurs fortes serres que par le venin qu'elles jettent de leurs ventouses.

Pussy assistait, très sérieuse, à cette séance. Quant à Pel, il gambadait sans arrêt et sautait de temps en temps après son maître. Ce pauvre Pel n'a rien du « comme il faut » ni de l'intelligence de son père, le grave Paff!

CHAPITRE XIII

18 AOUT 1889

La grande fête de la Sainte-Hélène. — Le grand yacht *Bull-Dog* amène le beau monde. — Les Nausicaas normandes. — L'âme du docteur humanitaire. — Le Sphinx-Cottage. — Ronde pastorale à l'ancienne mode sur le pré. — *Le Crime de Montmartre* et le peintre Marius Michel — Incendie inextinguible et sauve-qui-peut. — Fuite de l'assassin hypothétique. — Loterie amusante. — C'est le coq... — Un lapin à Mme Arnould. — Somnambule extra-lucide. — Quinze cents curieux autour de la Guillette.

Étretat, 17 août 1889. — Des peintres installés dans le petit chemin près de la cuisine finissent un tableau représentant *le Crime de Montmartre;* mon maître les admire et rit de bon cœur; puis, s'adressant à moi, il me demande :

« Eh bien, François, tout est-il prêt pour demain? Avez-vous tout ce qu'il faut, des tonneaux, des planches, des blouses, des chapeaux poules, lapins, poste de somnambule, les bidons de pétrole et la prison, les tuyaux d'arrosage, les lances, et les deux pompes en bon état? Le tableau décoratif et sensationnel va être terminé. Demain, vous direz à Eugénie d'aller chez Vimont prendre du sang le plus chaud possible. Les costumes de pompiers sont arrivés et j'ai vu la somnambule, elle est très réussie. Pour les gâteaux, vous êtes bien entendu avec Mme Lecœur? »

18 août. — C'est jour de la Sainte-Hélène. Les

marins d'Étretat et les baigneurs qui faisaient leur promenade quotidienne sur cette plage restèrent les yeux écarquillés en apercevant un superbe yacht à vapeur, le *Bull-Dog*, aux couleurs françaises à son grand mât et celles du Club de France à l'arrière.

Des chaloupes furent mises à l'eau pour conduire à terre tout le beau monde qui était à bord. Sous un soleil très doux, par une mer calme, ces barques blanches glissent lentement, avec grâce, à la cadence de leurs rameurs, sur cette nappe verte au fond d'émeraude comme on ne la voit qu'à Étretat. Les petits bateaux chargés de dames aux robes claires, aux chapeaux tout garnis de fleurs, avec des ombrelles de nuances plus jolies les unes que les autres, semblent des jardins flottants, lorsqu'ils s'approchent de terre.

Les pêcheurs et les maîtres baigneurs, gens aimables, vont au-devant pour faciliter le débarquement. Une fois sur les galets, ces dames se rajustent, secouent leurs robes. Tout à coup, elles aperçoivent, non loin d'elles, une file de bonnets blancs qui faisaient des mouvements de va-et-vient continus. Elles s'approchent et ne sont pas peu surprises de voir sur la plage des femmes occupées à laver du linge dans une source qui descend à la mer au milieu de gros cailloux. Un petit âne, attelé à une charrette, est là, au milieu des paquets de linge mouillé. Une de ces dames lui frotte le dos, de son ombrelle; elle voudrait le caresser, ce vaillant animal qui est seul de son espèce dans le pays. Mais elle ne peut l'approcher à cause des monticules de linge qui l'entourent et elle s'éloigne à regret. Cet ânon avait été offert aux laveuses par un docteur humanitaire, pris de pitié, en voyant le mal qu'avaient ces pauvres femmes à monter sur leur dos, jusqu'au haut des falaises, qui leur

servent de séchoirs, les gros paquets de linge mouillé.

Une de ces dames dit : « Comme cela m'amuserait de barboter avec ces bonnes femmes dans cette belle eau si claire! — Hum, fait une voisine, pour un moment peut-être! » Et elle ajoute : « Mais je crois me rappeler que M. de Maupassant m'a dit qu'une rivière passait sous sa maison. C'est elle, sans doute, qui vient aboutir ici? » C'était bien vrai, cette rivière, aujourd'hui souterraine, qui passe sous la Guillette, était autrefois la *rivière du Grand Val.*

Tous les hôtels d'Étretat furent envahis. Il n'y avait pas seulement les invités venus par mer, il en était arrivé aussi de Dieppe, de Fécamp et des châteaux environnants...

Vers 2 heures, tout ce monde se dirigea par groupes vers la rue Alphonse-Karr, prit la grande rue et arriva à la passée, à l'entrée de laquelle plusieurs remarquèrent une inscription sur la porte d'un chalet caché dans un fouillis de verdures et une profusion de fleurs.

« *Sphinx-Cottage.* » Ce nom dut éveiller plus d'un souvenir parmi ces passants de la haute société parisienne, car celle qui l'habita pendant de longues années fit de telles brèches dans cette société que son souvenir peut s'atténuer peut-être, mais ne s'effacera jamais.

La passée est traversée, toutes les ombrelles sont ouvertes, abritant de jolis visages qui ne veulent pas se laisser brûler par le soleil; des robes longues et demi-longues balayent la poussière du chemin. On arrive en face d'une chapelle où l'on entend des Anglais, habitués d'Étretat, chanter comme des bienheureux.

Encore quelques pas et les premières personnes arrivent à la porte de la Guillette, qui est toute grande

ouverte. Dans la prairie à droite, juchés sur des tonneaux, des musiciens coiffés d'énormes chapeaux, habillés de blouses bleues très longues, si longues qu'on ne voit pas leurs pieds, semblent ne faire qu'un avec le fût qu'ils surmontent. Ils accueillent les invités en soufflant, de toute la force de leurs poumons dans leurs instruments, un *Ça ira* retrouvé par mon maître dans les cartons de musique de son grand-père : « Ce morceau, disait-il, et les costumes des musiciens sont bien de la même époque. » Les échos des dernières notes s'étaient perdus dans la falaise qu'il arrivait toujours du monde. Le jardin et le carré normand présentaient alors un coup d'œil ravissant avec toutes ces belles personnes aux jolies toilettes fraîches, aux couleurs chatoyantes. Mais ce qui primait tout, c'était la grande gaîté de la réunion.

Lorsque toutes les présentations furent faites, Monsieur, aidé de quelques intimes initiés, organisa une danse monstre dans la prairie. Tout le monde y participait. Je vois encore mon maître... Il tenait une dame de chaque main, il s'en donnait à cœur-joie; il se trémoussait et entraînait ses danseuses. Quant à elles, elles riaient tellement que s'il ne les avait pas bien tenues, elles seraient tombées. De temps en temps une de ces dames perdait un soulier et c'étaient alors des cris et des rires qui arrivaient à couvrir le son des instruments.

On passa ensuite au jeu de la bascule, que des pompiers amateurs exécutaient sur la mare, où l'un d'eux tomba et s'immergea à fond.

Puis, ce fut *le Crime de Montmartre*, scène vécue devant laquelle tout le monde défila. Ce crime était représenté dans le fond d'un couloir où régnait un demi-jour propice à la chose... Le tableau avait été

brossé en trompe-l'œil par le peintre Marius Michel.

Un sergent de ville a pendu sa femme par les pieds et, pris d'une curiosité malsaine, il lui pratique une section dans le ventre, *voulant voir des choses qu'il ne comprenait pas*. Le sang coule à flots, du vrai sang. Comme couteau, le stylet de mon maître est fiché dans la plaie. L'effet est saisissant, surprenant de réalité ; aussi plusieurs de ces dames sont-elles impressionnées, elles se cachent les yeux pour ne plus voir.

Tout à coup, dans un groupe, on désigne l'assassin. Tout le public, aidé des pompiers, procède à l'arrestation du criminel, qu'on conduit immédiatement en prison. Au bout de quelques instants, le prisonnier roublard met le feu à sa prison et profite de la stupeur générale pour s'enfuir. Les pompiers font leur office, s'emparent de leurs lances et se mettent en devoir d'éteindre l'incendie. Mais plus ils y jettent d'eau et mieux cela brûle. C'est que cette prison est toute construite de bois et de paille et a été arrosée de pétrole. Dans les allées qui entourent l'incendie, tout le monde prend un réel plaisir à voir monter ces belles flammes, ce que constatent messieurs les pompiers, et, tout à coup, ils dirigent leurs lances sur des groupes de dames et laissent la prison se consumer à son aise. Des cris partent de tous côtés, un sauve-qui-peut se produit. Mon maître est obligé de nous envoyer pour faire cesser le jeu. Avec quelques serviettes, le mal est vite réparé. C'était là, entre parenthèse, une reconstitution, avec la charge en plus, du genre qu'exploita plus tard avec succès le Grand Guignol.

On reprit un peu haleine en allant au buffet dont Mme Leconte du Nouy faisait les honneurs avec sa bonne grâce naturelle. En ce moment sa belle tête d'ar-

tiste, comme disait mon maître, était parfaite, tout auréolée de fleurs disposées à son intention.

Une loterie succéda au mélodrame. On avait placé dans le fond du jardin une table à étagères. Il y avait des vases et des pots de toutes sortes. Je fus même très surpris d'y voir figurer deux tout petits vases de Chine rose, anciens. Tous les numéros étant distribués, le tirage commença. Chaque lot était aussitôt remis à l'heureux gagnant et toute l'assistance riait à se tordre, mais ce fut bien mieux quand mon maître appela le numéro 16; une voix claire répondit : « Voilà! » Monsieur prononça : *C'est le coq*, et je remis entre les mains d'une jeune demoiselle un coq vivant, superbe, et pour qu'il ne s'ennuyât pas seul, je lui donnai aussi une poule. Une bête à chaque main, cette jeune personne était bien embarrassée, d'autant plus que ces animaux, se sentant mal tenus, faisaient tous leurs efforts pour s'échapper. Bien entendu, ce fut un rire général.

On proclama le numéro 29. Mme P. Arnould leva le bras et tendit le billet. « Ce numéro, dit mon maître, gagne un lapin vivant garni de toute sa fourrure. »

Je donnai son lot à cette dame en lui conseillant de le prendre par les oreilles, ce qu'elle fit, non sans se désoler : « Je ne pourrai jamais porter cette bête! – Mais si, Madame, lui dis-je, vous le mettrez dans le coffre de votre voiture. » Alors, marchant de côté pour tenir le lapin éloigné d'elle, la dame se mit en route pour gagner l'entrée du jardin. Plusieurs invités la suivaient, prenant un très grand plaisir à voir son embarras. Le lapin donnait à tout instant des coups de reins, et, à chaque fois, la dame jetait un cri et faisait un pas en arrière. Elle ne le lâcha tout de même pas...

On avait aussi organisé une baraque de devineresse

extra-lucide; Mme R..., experte en l'art de la chiromancie, pendant toute la durée de la fête distribuait des prédictions aux dames.

« Ah, mon pauvre François, m'avoua-t-elle après la séance, il était temps que cela finît, car ma chaise et ma personne auraient abouti à ne faire qu'un. Enfin, on n'a rien sans peine et je me suis tout de même amusée aux dépens de ces grandes dames. La plupart d'entre elles croient ce que je leur ai dit, je vous l'assure; c'en est renversant! »

Il était l'heure de se mettre à table. Tous les intimes de la Guillette étaient là, et, en plus, quelques amateurs qui avaient aimablement prêté leur concours à l'organisation de la fête. A cette fin de journée, tout le monde s'amusa beaucoup et se répandit en bons mots que se renvoyaient ces gens d'esprit avec la rapidité des balles de tennis dans une partie bien engagée. Malgré tout, mon maître n'avait pas ce soir-là toute son ampleur de gaîté ordinaire. La fête avait bien marché, c'est vrai, mais on sentait qu'il aurait voulu mieux.

Le lendemain, il vint à la cuisine faire tourner la carte du ciel, qu'il délaissait depuis quelque temps, et il me dit : « Cela s'est très bien passé, mais comme c'est ennuyeux de ne pas être complètement clos pour ce genre de divertissement! Vous avez vu, autour des haies et assis sur la côte, tout ce monde? Je suis sûr qu'il y avait bien quinze cents curieux... Si j'avais une très grande maison et une propriété bien fermée, je ferais mieux, soyez-en sûr. »

Et il m'expliqua son plan qui ne me parut pas irréalisable. Il termina en me disant : « Cette fois, ce ne serait pas douze ou quinze personnes que vous auriez à faire coucher sous le même toit, mais quatre-vingts ou cent. »

Un rire élargit sa moustache et il alla faire le tour de la mare et de son carré normand.

Ce même jour, je rencontrai sur la route du Grand Val la jolie Hélène de la rue Saint-Lazare. Elle tenait par la main deux jolis garçonnets de cinq ou six ans, un brun et un blond. Elle me pria de demander à mon maître de la recevoir; mais il l'avait aperçue, et vint lui dire bonjour; ce fut tout... car il ne recevait plus de ces aimables dames...

CHAPITRE XIV

FIN AOUT, SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1889

Excursion nautique en Italie. — Un paradis sur la grande Bleue. — Les récits du bord. — Un souvenir à la belle *Allouma* de *la Main gauche*. — Les voyages au long cours de Raymond. — Sur les côtes du Japon. — Un bateau... de fleurs. — Musique de rêve le soir. — Les odeurs de Gênes. — Dans le brouillard. — Escales à Porto-Fino et à Santa-Margherita. — Aubade au *Bel-Ami*. — A Florence. — Dans les musées. — A la recherche des bibelots. — L'église de San-Paolo. — Réflexions tolstoïstes sur la guerre. — A Pise. — Mme de Maupassant attend á Cannes son fils remis d'une brève crise.

A la fin de ce mois d'août, nous entreprîmes un voyage en Italie sur le yacht.

Partis du port de Cannes au petit jour, pour profiter de la brise, nous franchîmes la passe entre la pointe de la Croisette et de l'île Sainte-Marguerite, laissant à gauche le golfe Juan.

Peu après, le soleil nous apparut au-dessus du cap d'Antibes, comme une boule de feu qui montait dans le ciel. Ce fait nous promettait une journée chaude.

En quelques bordées, nous étions en pleine mer, ayant presque doublé le cap. Mais ce fut tout. Le vent du matin avait donné ce qu'il donne généralement par les grandes chaleurs. L'après-midi, cependant, une brise d'Est s'établit et nous porta au delà de Villefranche. Là, mon maître nous fit remarquer la beauté de la côte. « Dans le bas, dit-il, c'est Beaulieu, un vrai nid de ver-

dure. Au-dessus, il y a la route de la Corniche qui est ravissante à parcourir. »

Quelque temps après, nous passions devant la pointe della Mortola et Bernard annonça que nous quittions les eaux françaises. Le soir venu, il mit les feux à leur place et prit ses dispositions pour la nuit. Il fut convenu que je veillerais avec Raymond jusqu'à 2 heures du matin et qu'ensuite Bernard et le pilote prendraient le quart.

La deuxième journée de navigation fut moins chaude, la brise s'étant maintenue. Notre maître, après le déjeuner, prit la barre. Nous pûmes alors prendre notre repas sur le pont à l'avant, à l'ombre de la voile.

Notre déjeuner achevé, les voiles étaient suffisamment gonflées par le vent et notre petit navire-bijou courait gentiment sur la mer bleue. Aussi se sentait-on très bien; la poitrine se dilatait et les poumons aspiraient avec délice cet air si pur. En un mot, c'était le vrai paradis sur l'eau.

Chacun voulait parler, dire quelque chose et, à la vérité, le fond de toutes les conversations revenait à vanter cette charmante vie de bord qui avait déjà fait de nous tous une famille improvisée. Oui, n'en doutons pas, les amitiés, la camaraderie, la vie de famille que l'on mène à bord d'un bateau resserrent vite ces liens. On dirait que l'homme, sentant le néant complet autour de lui, a besoin d'amitiés et, instinctivement, fait tous ses efforts pour y parvenir.

Nous étions tous réunis sur le pont; pour passer le temps, on se mit à raconter des histoires. Le pilote, étant le plus âgé, parla le premier; il nous conta dans son langage pittoresque, mélangé d'italien et de français, l'histoire très curieuse d'un naufrage sur les côtes de la Sicile. Puis, ce fut le tour de Bernard. Il nous détailla

une de ses histoires de jeunesse où le piquant abondait.

Quand il eut fini, il dit à M. de Maupassant : « Je n'étais pas marié dans ce temps-là. » Sur quoi, Monsieur lui répondit : « Croyez bien, mon brave Bernard, que cela me laisse indifférent. »

A mon tour, je contai une aventure scabreuse qui m'était arrivée à Alger deux ans auparavant, en cherchant un appartement.

J'avais fini mon histoire, et tout le monde riait encore; je me demandais si je n'avais pas été un peu trop loin dans mon récit, lorsque mon maître me dit : « Très bon, François, c'est bien arabe. » Il nous fit alors la description du genre de vie des femmes kabyles. Cette vie, quoique plus compliquée, plus extraordinairement sauvage, avait beaucoup d'analogie avec la nouvelle *Allouma,* publiée dans le volume *la Main gauche.*

Allouma, cette femme arabe devenue la maîtresse d'un riche Français, colon aux environs de Théniet-el-Haad, éprouvait le besoin, de temps à autre, de traverser les plaines de sable pour retourner sous la tente. Et lorsqu'elle était enfin repue de plaisir, elle reprenait sa route longue et pénible à travers le désert et revenait, harassée de fatigue, rampante, aux pieds du roumi son maître.

C'était à Raymond de conter à son tour. Il s'approcha de Monsieur et lui demanda la permission, qui lui fut accordée, bien entendu. Il commença :

« Je faisais alors les grands voyages de Chine. J'étais jeune et vigoureux et ne manquais pas de courage, je vous assure. Nous étions partis de Marseille avec l'*Agrippa,* voilier de premier ordre pour sa grandeur. Nous étions trente-six hommes d'équipage, et tous des gaillards. Comme les voyages précédents, nous traver-

sâmes beaucoup de mer et des océans. Par-ci, par-là, un coup de vent, une avarie, mais tout cela ne compte pas. Le plus ennuyeux avec la voile, c'est encore le calme, et le calme, dans ces longs voyages, c'est à faire perdre la tête aux matelots. Donc, après sept mois de mer, le capitaine nous dit un jour : « Mes enfants, nous sommes « arrivés. »

« Tout le monde ouvrait de grands yeux, car nous ne voyions pas encore la terre. L'on tira quelques milles et l'ordre de mouiller fut donné. Nous aperçûmes alors pas bien loin une côte très basse qui formait une pointe et se perdait dans la mer.

« On communiqua aussitôt avec la terre et deux jours plus tard des chalands venaient prendre nos marchandises. Nous étions sur une côte du Japon et le port ne permettait pas l'entrée de notre navire. Nous étions là pour sept semaines, le temps de décharger nos marchandises et de reprendre celles que nous devions rapporter en France. L'équipage faisait un peu la tête d'être obligé de rester comme cela en pleine mer. Au moins, en Chine, disions-nous, on entrait dans un port et on allait à terre! Cette fois, nous allions tirer dix-sept ou dix-huit mois de roulis sans un quart d'heure d'interruption.

« Nous faisions entre nous toutes ces réflexions, mais personne ne se plaignit, car notre capitaine, homme énergique, était la bonté même, et on l'aimait beaucoup à bord. Au bout de quelques jours, nous vîmes accoster à notre bord une baleinière remplie de monde. Aussitôt notre curiosité, comme vous le pensez bien, fut aguichée et chacun se demandait ce que cela signifiait. Ce qui était plus drôle, c'est qu'en voyant toutes ces personnes, nous ne pouvions deviner leur sexe, car, dans ce pays, les costumes masculins ou féminins se ressemblent

étrangement. Une fois tout ce monde monté à bord, le maître d'équipage, avec un sourire un peu goguenard, nous dit que ces trente-six femmes japonaises ici présentes étaient venues pour charmer les loisirs de l'équipage pendant le séjour qu'il devait faire à cet endroit. Jugez un peu, comme on dit à Marseille, de la joie de tous.

« Je n'essaierai pas de vous faire un tableau de ce paradis de Mahomet. Vous devez le comprendre, et moi, quand j'y pense, je sens encore des frissons courir dans mes veines. Ce que je puis vous affirmer, c'est que nos compagnes furent aimables. Elles nous apprirent les danses de leur pays. Un fait remarquable et qui a bien son intérêt pour dépeindre un peu le caractère et les mœurs de ces étrangères, c'est qu'elles faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour rester fidèles à chacun de nous; chacune reconnaissait très bien celui qui l'avait élue. Moi, je n'aurais pu en faire autant, je trouvais que tous ces museaux couleur de citron se ressemblaient.

« Ces six semaines, comme bien vous pensez, nous parurent courtes en pareille compagnie et les adieux furent touchants... »

Ici, Bernard interrompit le conteur en lui disant d'un air blagueur : « C'est bon, cause toujours! » Raymond lui répondit : « Tu es jaloux, mon vieux, et tu aurais bien voulu partager notre aubaine. En tout cas, on pourrait bien rire encore plus tard, car nous avons peut-être contribué à renouveler la race jaune. »

Raymond en disant cela était superbe. On aurait dit Jean Bart donnant l'ordre de couler l'escadre anglaise.

Là-dessus, M. de Maupassant me fit servir son thé, et commanda pour l'équipage quelque chose de calmant.

Ensuite il demanda aux matelots quelques renseignements sur les pays d'Extrême-Orient.

Le soir, nous sommes tous sur le pont, le bateau marche à peine, Bernard est à la barre et mon maître est assis près de lui.

Tout à coup, il dit, surpris : « Tiens, on entend une musique! » C'était vrai, on entendait des sons harmonieux venant de la côte italienne. Cela avait une douceur inexprimable. On aurait cru rêver, ainsi bercés sur ce bateau entre le ciel et l'eau, tant le charme était grand en cette nuit calme; la mer était comme une nappe d'huile, d'un bleu foncé. Mon maître, ravi d'avoir entendu cette musique lointaine, disait : « Ce ne serait pas surprenant que quelque baleine vînt se promener par ici, la musique les attire, et il est étonnant que cette bête, aussi douce que grande, soit si sensible aux sons harmonieux. » Quelques heures plus tard, des cachalots, soufleurs passaient près de nous, en faisant à la surface de l'eau un bruit de tempête.

Le lendemain nous mouillions à Port-Maurice. Monsieur alla faire un tour à terre et, en revenant, il me dit : « François, ce bourg n'a rien de beau, ni de riche. J'ai voulu changer cent francs et j'ai dû prendre le tout en monnaie. Il n'y a pas d'or et, comme nous passerons encore ici la journée de demain, je vous prierais d'aller jusqu'à Monte-Carlo me chercher de l'or, ce sera plus commode pour le voyage. »

12 septembre. — Nous voici en vue de Gênes. Nous franchîmes l'avant-port. Là, nous dûmes remettre notre patente de santé avant de pouvoir entrer dans le port du commerce. « Voyez, François, me dit Monsieur, quel magnifique port! — Eh bien! je lui préfère

cependant celui de Marseille », répondis-je. — Pourtant, reprit-il, celui-ci est bigrement beau! »

Afin d'éviter le contact des bateaux de commerce, nous allâmes mouiller le *Bel-Ami* dans l'arrière-port, nommé la Vieille Darse, mais je crois que nous étions moins bien que dans le grand port. Tout autour de nous, nous n'avions que des bateaux opérant leurs déchargements d'huile, de savon, de sardines plus ou moins avariées. Cet ensemble répandait une odeur insupportable. Aussi, dès le lendemain, Monsieur était-il disposé à quitter cet endroit. « On ne sait vraiment, maugréa-t-il, de quel côté aller; partout ça sent mauvais et l'on ne marche que sur des immondices. Gênes me fait penser à cette dame du monde de Tunis, qui ne sortait de chez elle qu'avec un grand voile noir qui lui descendait jusqu'aux genoux. Ce morceau d'étoffe, toujours laid, cache le plus souvent un charmant visage, de beaux yeux et une bouche aux lèvres sensuelles et roses. Gênes, de même, laisse voir ce qu'elle a de laid, des façades sales et noires. Il y a, cependant, de bien belles choses, des palais, des musées, de grandes richesses et aussi de jolies femmes, comme à Tunis. »

Après avoir quitté Gênes, nous naviguions lentement, suivant à distance les côtes qui conduisent à Porto-Fino. Mon maître paraissait éprouver un bien-être réel au grand air et un plaisir plus grand encore à ne plus avoir à respirer les odeurs nauséabondes de l'Italie marchande.

Une nuit que j'avais pris le quart à 2 heures avec Bernard, nous nous trouvâmes entourés d'un brouillard épais. Je dis alors à Bernard que je ne pouvais rien distinguer à dix mètres en avant. Il me répondit : « Quand on est marin, François, il faut voir, même à travers les

brumes les plus épaisses et quelquefois à travers la tempête qu'accompagnent toujours le tonnerre et les éclairs qui aveuglent. Donc, regardez bien, il faut absolument voir. »

Debout à l'avant, tenant d'une main le filin de la voile, je regardais de mon mieux, mais je ne pouvais toujours distinguer qu'une mousse grise et compacte et pas autre chose. Une heure peut-être se passa ainsi. Ensuite des changements successifs se produisirent, la mousse prit une teinte blanche qui formait rideau et resserrait moins le rayon visuel. Puis, venant et tournant en quelque sorte sur elle-même, l'écume légère, disparaissant dans la masse liquide, produisait les couleurs les plus variées, le violet se mêlait au jaune clair, des foyers bleus passaient à travers le rose pâle. Ce jeu de nuances magnifiques m'intriguait beaucoup. Maintenant, je commençais à voir. Cette grande bande blanche, où se confondaient toutes les nuances de l'arc-en-ciel, disparaissait dans les eaux sous la pression puissante du soleil, qui apparaissait au loin, tout rouge; ses rayons continuèrent à peser sur la brume et, majestueux, il s'éleva et nous chauffa toute la journée.

Bernard me dit alors : « Cette fois, vous y voyez, François? — Oui, lui répondis-je, mais je serais désireux de voir ce phénomène se renouveler un autre matin. »

Il y avait plusieurs jours que nous étions au large avec une mer calme, n'avançant que lentement, quand vers 2 heures de l'après-midi, le pilote nous dit qu'il apercevait Porto-Fino.

« Oui, nous dit-il, je le reconnais à son clocher. » Tout le monde se mit à regarder dans la direction qu'il indiquait. Ne distinguant aucune interruption de côtes, je fis

part de mes doutes à notre maître. Il consulta alors ses cartes et son compas.

La carte plaçait Porto-Fino derrière un petit cap, autrement dit, une pointe. Alors, Monsieur me dit : « François, vous êtes un myope du genre de Mme de Maupassant, qui reconnaissait les côtes la première quand je naviguais avec elle. » A 5 heures, l'ancre fut mouillée dans le petit bassin de Porto-Fino, mais, avant, nous avions essuyé quelques coups de vent descendant des coteaux qui bordent le chenal.

Aussitôt, M. de Maupassant me dit : « Je vais à terre prendre une chambre pour la nuit. » Je trouvai l'idée singulière. Quel besoin d'aller dépenser de l'argent à terre, quand on est si bien à bord! Le sommeil est si doux dans la petite couchette de la cabine, quand on est bercé un peu par les remous de l'eau!

Porto-Fino est charmant, assis au bord de son petit port naturel, et ayant derrière lui des montagnes couvertes de sapin d'un vert foncé. La belle forme de ces rondeurs vous fait penser de suite à ce que le sculpteur Falguière a omis intentionnellement de mettre en relief à sa Diane, pourtant si parfaite.

Depuis notre arrivée, mon maître va tous les jours fouiller la côte avec son canot, et toujours il rentre émerveillé des choses nouvelles et imprévues qu'il découvre. Le *Bel-Ami* était, si j'ose dire, comme dans un aquarium, car jamais je n'ai vu autant de petits poissons de toutes couleurs, tournant continuellement autour de nous. Monsieur leur donnait à manger, en souvenir probablement de ses petits poissons rouges d'Étretat auxquels il pensait toujours en les regrettant.

Le cinquième jour, Bernard reçut l'ordre de prendre ses dispositions pour une promenade en mer,

ensuite on irait mouiller en rade de Santa-Margherita.

Dès le premier jour, mon maître trouva un appartement à cent cinquante mètres du port et sur le versant Sud de la rade. Il l'arrêta pour un mois : « Voyez-vous, François, me dit-il, avec cette belle vue sur la mer, je pourrai travailler. » Deux jours après, il prévint Bernard qu'à la première brise favorable, il profiterait de la circonstance pour se faire conduire à Sistri-Lavente avec le bateau, et que, de là, il irait passer deux ou trois jours dans la montagne.

Un matin, donc, après avoir traversé ce joli golfe, nous arrivions à Sistri-Lavente, par un temps superbe. Muni de son sac de voyage, Monsieur prit une voiture et partit. Nous profitâmes de son absence et de notre séjour dans ce pays pour faire des provisions. Le temps était si beau que nous passâmes la nuit sur la rade de Sistri et ne rentrâmes que le lendemain à Santa-Margherita.

M. de Maupassant revint le troisième jour au matin. La petite ville était très animée par un va-et-vient continuel, des drapeaux furent mis aux façades des maisons. Nous nous demandions ce que cela voulait dire, quand un naturel du pays demanda à terre le capitaine du *Bel-Ami*. Il sollicitait simplement la faveur de venir jouer la *Marseillaise* devant ce bateau, sur lequel flottait le drapeau français, puisque c'était le jour anniversaire de l'unité de l'Italie.

Monsieur le lui permit volontiers, mais recommanda surtout à Bernard de ne laisser monter personne à bord. Enfin, vers 3 heures, le concert commença par la *Marseillaise* et finit par le même hymne, d'autant mieux accueilli par la population qu'elle était foncièrement républicaine.

Le soir, M. de Maupassant chargea Bernard, qu'il avait muni de quelques louis, d'aller offrir un punch aux musiciens. Je l'accompagnai, et nous assistâmes alors à une soirée vraiment comique et des mieux réussies. Grâce à la générosité du patron, cette soirée nous mit en rapport avec des gens très sympathiques et bien posés dans le pays.

Je crois qu'il est regrettable que Monsieur n'ait pas pu voir de plus près la population de Santa-Margherita qui lui aurait donné plus de documents que le profil d'une paysanne aperçu au détour d'un sentier (1).

Le séjour dans ce port prit fin, on envoya le bateau nous attendre à Gênes. Pendant ce temps, M. de Maupassant visitait quelques villes de l'intérieur, Florence, par exemple.

Nous gagnâmes cette dernière ville par la voie ferrée. Mais dès le troisième jour de notre arrivée, mon maître était fatigué et ne sortit pas. Il me demanda si j'avais visité les musées. Je lui dis que non. « Vous pouvez très bien, me dit-il, les visiter ce matin en allant à la poste prendre mon courrier, car je ne sortirai pas avant déjeuner. »

De retour, je ne pus m'empêcher d'exprimer à M. de Maupassant tout mon étonnement d'avoir vu dans ces musées tant d'œuvres des écoles française et flamande, entre autres la *Vierge au chardonneret* de Raphaël et tant d'autres dont j'avais lu les noms au Louvre à Paris, ainsi qu'à Bruges, quand j'étais plus jeune. Car la chapelle de l'hospice de Bruges détient quantité d'œuvres de noms fameux de l'école flamande. Quand on a vu une

(1) Voir la *Vie errante*.

fois ces chefs-d'œuvre, on ne les oublie jamais tant ils vous impressionnent.

Mon maître me demanda alors si j'avais vu la *Femme du Titien,* je lui répondis que non : « Eh bien! Je vous la ferai voir» , me dit-il. Il ajouta : « Depuis longtemps, je me propose de visiter tous ces musées de la Belgique et de la Hollande; lorsque je ferai ce voyage, je vous promets de vous emmener. »

Le lendemain vers 10 heures, nous fûmes au musée et nous admirâmes le Titien dont il avait été question; puis nous visitâmes quelques antiquaires, à la recherche des bibelots rares. Mon maître en acheta quelques-uns. Il y avait là de bien belles choses, mais auxquelles il ne trouvait pas tout l'art souhaité. Cela ne valait pas un de ces beaux tableaux des galeries célèbres qu'à aucun prix il ne pouvait avoir, malgré son désir de le posséder.

Au cours de nos promenades errantes, nous atteignîmes la piazza della Signoria; en face de nous était la loggia dei Lanzi. Mon maître me fit voir et admirer un moment l'*Enlèvement de la Sabine*, puis *Hercule terrassant le centaure Nessus*, de Jean de Bologne.

Nous rentrâmes déjeuner, porteurs de nos quelques bibelots; mon maître paraissaît très satisfait de sa matinée. « Comme tous les chefs-d'œuvre que l'on voit dans cette ville vous grisent! s'écria-t-il. Cette forêt de choses d'art me séduit et me prend tout entier. Dans la joie que j'éprouve, je crois pénétrer l'âme de ces anciens artistes, exaltant leur poésie à travers leurs rêves, dans leurs travaux si parfaits. »

Aujourd'hui 22 octobre, mon maître va beaucoup mieux. Cette indisposition qui lui a fait garder la chambre pendant quelques jours paraît terminée. La fenêtre

de son salon est ouverte et il regarde passer un régiment de cavalerie sur les quais qui longent l'Arno, du côté opposé. Ces cavaliers tout chamarrés jouent des instruments qui donnent des sons mélodieux et très doux, ce qui fait dire à mon maître : « La musique de ce régiment me fait penser à un instrument que l'on mettait en mouvement autrefois chez mon grand-père pour entraîner les oiseaux à chanter. » Il me lut alors un passage d'une lettre de sa mère, qui lui disait de voir la vieille église de San-Paolo, qui était fort intéressante.

Sitôt après le déjeuner, nous partîmes à la recherche de cette église. Nous ne fûmes pas longtemps à la découvrir. Cette église conserve les drapeaux et trophées pris à l'ennemi sur le champ de bataille. Elles sont nombreuses, ces glorieuses reliques qui pendent là en loques et n'ayant plus de couleurs.

Un bedeau nous accompagne sous la voûte de ce monument et nous explique la provenance de tous ces drapeaux, ce qui fit faire à mon maître la réflexion suivante : « C'est très joli ce qu'il nous raconte là, mais ce qui l'est moins, c'est le nombre d'existences humaines qu'ont dû coûter tous ces chiffons et qui auraient pu être utiles à leur pays autrement qu'en se sacrifiant dans ces guerres qui ne servent à rien qu'à faire du mal à tout le monde. Moi, reprit-il très haut dans cette église, je suis absolument l'ennemi de la guerre! » Et je pensais que mon maître avait bien raison.

Quand nous fûmes sortis de ce panthéon de choses sacrées, mon maître me parla longuement de la valeur des peuples qui avaient vécu sur ce sol au climat magnifique et si agréable.

En revenant de Florence, nous avons séjourné quel-

ques jours à Pise, jolie petite ville et fort propre, célèbre par sa tour penchée, que j'admirai ainsi que sa cathédrale aux lignes irréprochables. Nous n'avons pas manqué de nous extasier devant les portes du baptistère avec leurs amours en bronze, gros comme des enfants de deux ans, qui servent de poignées. A côté se trouve le *Campo-Santo,* mais dans un hideux état, car toutes les belles peintures qui ornent les murs ne sont nullement abritées contre les intempéries des saisons.

A 6 heures du soir, le 31 octobre suivant, nous étions à Cannes.

Mme de Maupassant était sur la porte de l'appartement pour recevoir son fils. Dès qu'elle l'aperçut, une grande émotion s'empara d'elle, sa voix était contractée; elle avait peine à articuler ces seuls mots : « Mon cher enfant! »

Une fois entré, mon maître lui a expliqué qu'il avait eu une crise intestinale à Florence, qui l'avait tenu quelques jours à la chambre, mais qu'il se sentait mieux et qu'il espérait que cela n'aurait pas de suites.

Dans la soirée, il continua de donner à sa mère des détails sur son état et sur son voyage. Avant de quitter la maison pour se rendre chez elle, Madame vint à la cuisine, me prit les deux mains et me remercia beaucoup des soins que j'avais donnés à son fils depuis notre départ de Cannes. De grosses larmes tombaient de ses pauvres yeux malades et sa femme de chambre l'emmena en pleurant plus fort qu'elle. Après dix jours de repos, M. de Maupassant allait beaucoup mieux, il avait repris son bon teint coloré habituel.

CHAPITRE XV

NOVEMBRE 1889-JUILLET 1890

Retour à Paris. — Installation avenue Victor-Hugo. — Le voisinage gênant du boulanger. — Procès. — Le dîner de l'expert. — Atmosphère d'influenza. — Conversation mouvementée sur les fins dernières. — M. de Maupassant veut une fin conforme aux intentions chrétiennes de son entourage. — M. Taine et *le Champ d'oliviers*. — M. de Maupassant détruit son manuscrit sur l'Italie en haine de Crispi. — La Russe aux visites mystérieuses. — Lettre de Cannes. — Fin tragique de Pussy cachée à son maître. — Persécuté par le boulanger, Maupassant déménage rue Boccador et va chez le baron de R .. en Angleterre. — Profil flamand. — *Notre cœur* est terminé. — Victor Koning et *Musotte*. — Régime de suralimentation. — La maladie revient... — A Aix-les-Bains. — La princesse russe et ses gardes du corps. — Le décor et les personnages de l'*Ame étrangère* sont en place. — La corde du pendu.

Paris. Novembre. — Nous déménageons. Nous allons de la rue Montchanin à l'avenue Victor-Hugo, malgré tout ce que j'ai pu dire à mon maître pour le détourner de cette installation défectueuse dans un entresol situé au-dessus des fours d'un boulanger.

25 novembre. — Il y a cinq jours que nous sommes dans le nouvel appartement. Ce matin, Monsieur me dit : « Vous voyez, François, si je vous avais écouté, je ne serais pas venu dans cet appartement, où je me trouve bien; et je n'entends nullement le bruit du pétrin la nuit... »

Malheureusement, comme il arrive trop souvent dans

cette vie de misère, les choses agréables passent vite, et cette bonne tranquillité ne fut pas de longue durée. Toutes les nuits montait des sous-sols un fracas qui aurait sans peine réveillé un sourd. Alors, on fit démarches sur démarches près de l'architecte qui avait loué cet appartement à mon maître. On ne put rien obtenir de raisonnable. Il fallut agir par les voies de droit. Le 18 décembre, Monsieur se vit octroyer par le tribunal la nomination d'un expert qui devait passer une partie de la nuit dans l'appartement pour procéder à un constat.

Pour introduire l'expert sans éveiller les soupçons des concierges et du boulanger, mon maître donna un dîner auquel cet homme de loi fut convié. Il n'eut donc qu'à rester un peu plus tard que les autres invités pour se rendre compte des bruits nocturnes qui faisaient trépider la maison jusqu'au sixième étage.

Architecte de la Ville de Paris, il me parut un homme distingué et d'un tact parfait. La conversation, pendant le dîner, fut agitée, troublante même, pour quelqu'un qui y assistait, comme moi, sans y prendre part. Plusieurs causes contribuèrent à la passionner. D'abord les conditions différentes des personnes présentes, et aussi, sans doute, l'atmosphère d'inquiétude engendrée par l'épidémie d'influenza que nous subissions, et qui fut si meurtrière. Tout le monde était impressionné et les systèmes nerveux les mieux établis se troublaient.

Il y avait là plusieurs médecins; leur science, à propos de cette épidémie, fut très discutée, contestée assez vivement. Les docteurs se défendirent crânement, mais ils ne furent pas les plus forts.

Une de ces dames, avec une logique documentée à propos et vraiment déconcertante, leur donna le

coup final. Alors un grand calme s'établit dans la salle à manger; la flamme des bougies vacilla sous l'effet de la chaleur et l'on sentit une gêne indéfinissable; tout le monde semblait mal à son aise.

Cependant peu à peu la conversation reprit. Cette fois, l'on attaqua la question de la mort et de la survie. Évidemment tous ces gens ne tenaient pas beaucoup à ce bas monde, non, mais la crainte de l'au-delà était profonde en eux et cela amena une dissertation à perte de vue sur l'âme!

Bien des hypothèses furent présentées pour démontrer son existence, mais le doute restait la note dominante. L'un des docteurs saisit alors cette occasion de prendre une revanche; il entreprit de prouver, par une thèse très habilement conçue pour la circonstance, que l'âme était une pure invention, qu'elle n'existait pas.

Un calme absolu succéda à ces négations. Mon maître avait gardé un long silence. Tout à coup, d'une voix très ferme, il dit : « Si j'étais dangereusement malade, et si les personnes qui m'entoureraient en ce moment me présentaient un prêtre, je le recevrais pour leur être agréable! »

Ces paroles causèrent une telle surprise que les convives semblèrent saisis, effarés. Ils avaient l'air de se demander s'ils avaient bien compris. Quelques dames voulurent approuver mon maître. Les exclamations se croisaient, les protestations avaient peine à se faire jour dans le tumulte général. On voulait faire retirer à mon maître les paroles qu'il avait dites; quelqu'un alla jusqu'à lui dire : « Je suis certain que cette réception de prêtre ne serait que pour consoler et réconforter l'entourage, toujours à plaindre en pareille circons-

tance. » Cette insistance tenace froissa mon maître; il ne répondit pas directement. Il prit une rose dans la corbeille du milieu de la table et l'effeuilla sur son assiette très lentement, comme s'il eût désiré ne pas voir arriver la dernière pétale. Son sourire contraint me fit comprendre qu'il souhaitait que ses invités eussent un peu plus de délicatesse en ne touchant pas à son indépendance d'opinion. Ces jolies feuilles blanches, légèrement parfumées, qu'il froissait entre ses doigts, en un autre moment lui auraient inspiré quelque poésie... Sa pensée était loin...

Le lendemain matin mon maître trouva sur la table du salon ces mots de l'expert : *constatation de bruits plus que suffisants.* De ce fait il reçut la résiliation de son bail. Malgré la satisfaction que lui donnait ce mot, je remarquai qu'il restait sombre; lorsque je lui apportai son thé, il me dit : « Comme il y a des gens instruits qui ont l'esprit déplacé en société! Mais je m'en souviendrai. Après tout, s'il me plaisait de recevoir un prêtre à mon lit de mort, je serais bien libre, je suppose! Puis, ajouta-t-il, ma manière de voir ne changera jamais sur ce sujet, mais je ne veux pas accepter ces mises en demeure, qui tendent à me forcer de penser comme d'autres... »

Le soir de ce même jour, il rentra gai, avec son bon entrain ordinaire. Je l'aidai à s'habiller, et il me raconta qu'il venait de chez M. Taine. « Je suis allé, me dit-il, lui faire la lecture de ma nouvelle *le Champ d'oliviers.* Dans son ravissement, il m'a déclaré que c'était de l'Eschyle. » Puis, me regardant, il vit que je ne comprenais pas; alors il m'expliqua qu'Eschyle était un auteur incomparable, un poète de génie, le véritable créateur de la tragédie grecque.

Une dame au teint pâle est déjà à notre porte, avenue Victor-Hugo, dès 9 heures du matin; elle demande M. de Maupassant... Je crois l'avoir déjà vue; c'est une Russe qui fait un peu de littérature, mais elle incline surtout du côté de la politique...

Après son déjeuner, mon maître sort; je passe dans la bibliothèque pour remettre de l'ordre et charger le feu. Je vois que les petits amours qui surmontaient les chenets d'Henri II disparaissaient sous des choses noires qui avaient voltigé jusque sur le tapis. C'était du papier brûlé; sur la dalle du marbre, des petits bouts de feuilles manuscrites avaient échappé à la flamme. A ces bribes, je reconnus que c'était le manuscrit sur l'Italie qui gisait là parmi les cendres.

J'avais peine à en croire mes yeux. J'allais me diriger vers le coin de la bibliothèque, où se trouvait la veille le manuscrit, quand j'aperçus sur la table de mon maître quelques feuillets où il avait noté au crayon bleu : *à revoir*... Plus de doute, ce manuscrit de 220 pages, d'une valeur inestimable, n'existait plus!... Il contenait les souvenirs des voyages que mon maître avait faits en Italie.

Il y disait, avec une pitié encore plus expressive que celle qui a inspiré son article intitulé *la Guerre*, les sentiments qui lui étaient familiers sur ce grand sujet. Il montrait les dames de Vicence enfermées au fond d'une caverne, les luttes de Pise, de Florence et de Milan... C'était si bien rendu, si bien raconté, qu'on suivait les événements comme s'ils se fussent passés devant nous. On en était troublé, on sentait l'odeur du sang chaud des champs de bataille qu'il décrivait; c'était, en un mot, empoignant comme une réalité.

Puis, mon maître traitait des arts et surtout des hom-

mes de génie supérieurs de ce pays. A la page 176, il donnait la biographie d'un touriste malade en voyage et soigné dans une chambre d'hôtel par son serviteur. Dans ce fait si simple, l'auteur de *Notre Cœur* s'était surpassé. Toute la sensibilité de l'être souffrant avait parlé, cela m'avait paru d'un sentiment si intense que M. de Maupassant n'avait rien fait de plus beau, à mon avis.

Par la suite, dans la *Vie errante,* quelques pages qui avaient échappé au feu furent arrangées et publiées... Je tentai de savoir la cause de cette destruction. Mais mon maître resta impénétrable sur ce point; seulement, bien des fois, il me disait en parlant de Crispi : « Cet être bas fait assez de mal à son pays! C'est au point que je ne veux même plus lire ce que cet homme sans conception fait dire par ses journaux à propos de la France et du tempérament de son peuple. Mais, ajoutait-il, si un jour je me trouvais en face de lui, je ne sais si je pourrais me retenir! Je crois que je lui dirais des choses qui lui feraient peine à entendre... »

Après avoir entendu plusieurs fois Monsieur s'exprimer avec tant d'aigreur sur le compte de l'Italie, j'en ai conclu qu'il a préféré sacrifier son œuvre plutôt que de dire du bien d'un pays dont les dirigeants poursuivaient la France de leur animosité perfide.

Mais tout de même, pourquoi avoir détruit son beau manuscrit! Détruit? Cela pouvait-il servir la politique russe, que venait sans doute défendre cette Slave de la patrie de Tourguenef aux visites si matinales!

Nous arrivons aux premiers jours de janvier 1890, je suis pris d'une forte influenza. Ne voulant pas subir

plus longtemps le bruit du boulanger, mon maître se décide à partir pour Cannes. « Nous ne déménagerons, me dit-il, qu'au mois d'avril. » Chose singulière! il semble me laisser ici avec une certaine satisfaction, que je ne m'explique pas : « Vous n'êtes pas assez bien portant, me dit-il, pour que je vous emmène. Du reste, vous aurez probablement d'autres crises de cette vilaine maladie. Reposez-vous, soignez-vous bien, je vous écrirai et vous donnerai des nouvelles de Madame. »

Du 12 janvier au 15 mars, date du retour de mon maître à Paris, je reçus plusieurs lettres, toutes à peu près pareilles :

« Mon bon François,

« Je vous remercie d'avoir fait mes commissions et d'être arrivé à un résultat chez l'éditeur. Je suis content que votre santé soit meilleure. Cherchez-moi un appartement pour avril; qu'il soit bien confortable, avec salle de bain. Je m'en rapporte à vous; ce que vous ferez sera bien.

« Madame est assez contente de sa santé pour le moment. Du reste, l'hiver, ses yeux sont toujours mieux.

« Croyez, mon bon François, etc... »

Je remarque que mon maître ne me parle pas de sa santé à lui.

Lorsqu'il revint à Paris, je le trouvai bien plus fatigué qu'au retour de notre voyage d'Italie.

Il n'avait plus ses caresses habituelles pour Pussy. Il est vrai que cette petite bête devenait de plus en plus sauvage, elle se sauvait à l'approche de tout le monde. Monsieur me dit qu'elle avait besoin de grand air et de

liberté. Je la plaçai chez une concierge d'un hôtel particulier de notre avenue, où il y avait un jardin et des écuries.

Je pensais que, là, elle serait bien, quand dix jours après ce brave homme vint me dire que, sur l'avis du vétérinaire, on avait dû abattre la pauvre bête. Cette nouvelle me peina beaucoup; tous ceux qui l'avaient connue si intelligente, si gentille, n'en revenaient pas. Je n'en parlai pas à mon maître; il était bien inutile de l'attrister en lui racontant la fin tragique de cette pauvre petite bête qu'il avait tant caressée...

Nous sommes aux derniers jours de mars; mon maître a arrêté un appartement rue Boccador, mais nous ne déménagerons que le 30 avril. Monsieur est mieux, mais pas assez bien, me dit-il, pour entreprendre les derniers chapitres de *Notre Cœur*. Le bruit de la boulangerie l'empêche toujours de dormir la nuit, ce dont il souffre beaucoup. Comme il a quelques jours devant lui, qu'il ne peut utiliser à Paris, il se décide à aller en Angleterre, chez son ami, le baron de R..., qui ne cesse de réclamer la visite qu'il lui doit depuis son séjour à Étretat.

En revenant d'Angleterre, à peine entré dans l'appartement, Monsieur me demande si son bain est prêt, et me dit : « Je m'y mets tout de suite, car vous ne pouvez croire comme je suis las, courbaturé de la tête aux pieds. Je ne me sens plus; ces diables d'Anglais, cette soi-disant société distinguée m'ont mis dans cet état incroyable, tellement ils sont ennuyeux et agaçants de fatuité et de non-sens! Vraiment, quels gens insupportables! Aussi ai-je abrégé mon séjour. Je ne suis resté là-

bas que huit jours, et croyez bien que si je n'avais pas trouvé dans ce pays insipide une Flamande de Gand, au sang généreux, avec un superbe profil et une gorge, oh une gorge!... du marbre comme je suis certain que Van Dyck, leur grand peintre, n'en a pas rencontré dans sa longue carrière! Sûrement, sans cette beauté, je serais revenu dans les quarante-huit heures... »

Un peu plus tard, en 1892, je rencontrai le baron dans l'avenue des Champs-Élysées. Il s'apitoya sincèrement sur le sort de son ami, mais avec les mots, les phrases, d'un homme qui se sent lui-même bien malade. Le bon souvenir qu'il eut à l'adresse de mon maître me toucha profondément. En me quittant, il ajouta : « C'est bien malheureux, un si bel esprit, un littérateur qui touchait à la perfection! Et une bonne humeur toujours égale! »

30 avril. Rue Boccador. — Nous sommes ici depuis deux jours, et mon maître appelle Kakléter pour lui faire poser les grands rideaux de sa chambre qu'on a dû transformer. « C'est, dit-il, ce qu'il y a de plus pressé. »

Le troisième jour, sa chambre et la bibliothèque sont terminées; il a ses deux pièces pour travailler et il finit *Notre cœur* sans aucune peine, tout en donnant des conseils à son tapissier, qui tend entièrement le salon d'un tissu vert olive. Le plafond est fait d'une tapisserie à grands personnages; sur les panneaux on dresse aussi des tapisseries représentant des paysages et des verdures. Le tapis est saumon, le mobilier se compose de fauteuils, chaises et canapés presque tous de différents styles, mais la plupart de style Louis XVI et recouverts de soies anciennes. Sur la cheminée, un bloc de marbre blanc, superbe; c'est une pendule pur Louis XVI, avec ses deux candélabres très bas. Les rideaux sont bien assortis

de tons; la dorure des portes et des glaces a disparu sous les étoffes. L'ensemble est d'un bon goût parfait et donne à mon maître un beau salon.

La salle à manger n'a que des meubles anciens; sur les murs, il a placé quelques tableaux et des plats de vieux Rouen. C'est très bien. Cette salle prend jour par une grande baie vitrée, qui donne sur l'avenue, d'où l'on aperçoit le pont de l'Alma et, bien en face, dans le ciel, s'élance la tour Eiffel, que Monsieur n'admire pas beaucoup, sauf lorsqu'il se produit des orages. Il s'intéresse à voir les serpentins électriques courir le long de ces enchevêtrements d'échelles de fer. Il reste parfois longtemps à sa grande fenêtre, comme il l'appelle, pour regarder ce phénomène et tout ce qui se passe dans ce grand espace qu'on a devant soi. Ici, mon maître a un appartement parfait : salle de bains et de douches, salle d'armes et cinq pièces en plein ciel, au Midi, toutes indépendantes. En laissant ouvertes toutes les portes qui se trouvent placées en enfilade, il peut faire une marche de 22 mètres en ligne droite. C'est un rêve pour lui qui aime tant marcher en travaillant.

18 mai. — J'ai, depuis quelques jours déjà, installé la garçonnière de mon maître, ici, tout près, dans le bas de notre rue même, et, malgré cela, il reçoit ici une femme. Voilà pourquoi la mise en place des rideaux de sa chambre était si pressée!

Comme c'est singulier! Je la connais à peine, cette femme; en entrant, elle prononce seulement le nom de M. de Maupassant, et, sans me regarder, comme un automate, elle entre au salon. Ni ce jour-là ni les jours suivants, Monsieur ne me dit mot du passage à la maison de cette presque inconnue.

Un matin que mon maître faisait les cent pas d'un bout à l'autre de son appartement, il vint me trouver dans la salle à manger et me dit : « J'ai des douleurs dans les jointures. A partir de demain, je commencerai une série de bains de vapeur. Je vous prie de tout tenir prêt. » Après en avoir pris trois ou quatre, et quoique nous ayons écourté l'opération au point de ramener le bain à dix minutes, Monsieur dut cesser ce genre de réactif. Il n'était pas depuis cinq minutes dans son fauteuil, qu'en un clin d'œil tout le sang lui montait à la tête. Il le reconnut et, pour éviter la congestion, il se remit à prendre sa douche simple, toujours, bien entendu, suivie de frictions sur tout le corps au gant de crin humecté d'eau de Cologne.

Notre Cœur est terminé; mon maître l'a donné à la *Revue des Deux Mondes* pour une première publication. Il me prévient que M. Koning, directeur du Gymnase, viendra un de ces matins...

Après cette visite, pendant laquelle j'avais entendu la forte voix de commandement de ce monsieur, mon maître me raconta ce que ce directeur de théâtre était venu faire à la maison : « Il m'a demandé de bien vouloir lui refaire totalement, selon ma manière de voir et aussi un peu d'après ses données à lui, le manuscrit d'une petite pièce que M. X... a tirée d'une de mes nouvelles. La chose me paraît très facile; il me donne un mois pour ce travail, mais je lui ai fixé rendez-vous ici dans quinze jours et ce sera fait. »

Ce monsieur fut exact à venir prendre le manuscrit, qu'il lut à haute voix avant de l'emporter. Quelle voix! Je n'en avais jamais entendu de si forte. A certains passages, qu'il trouvait réussis, il criait et laissait entendre

toute sa joie de directeur et peut-être aussi d'artiste... Il s'aperçut tout de même que mon maître avait omis plusieurs ficelles par lui indiquées; il lui en fit la remarque, mais non un reproche, et, très content, il partit. Je le vois encore dans l'antichambre, gros, court, la figure enluminée, des cheveux d'un noir de jais. De sa grosse main, rouge et potelée, il enfonçait le manuscrit de *Musotte* au plus profond de la poche intérieure de son veston, et, serrant la main de mon maître, il lui dit, comme adieu : « J'espère, Monsieur, que lorsque je vais avoir la direction de ce théâtre, – je crois qu'il s'agissait du Vaudeville – vous ne pourrez pas me refuser une bonne pièce de vous, qui sera une excellente affaire pour mon théâtre, et pour vous un triomphe, je vous l'assure. » Mon maître le laissa partir sans réponse, mais il riait doucement dans sa moustache; c'était presque un acquiescement.

Juin. – Les médecins que mon maître voit en ce moment sont partisans d'une nourriture très reconstituante, sans tenir compte de la difficulté de ses digestions. Il faut qu'il mange beaucoup, au moins quatre fois par jour. Le matin, je lui donne un lait de poule; à midi, viande saignante, purée et fromage; à 4 heures, une crème cuite; le soir, dîner complet. Il se maintient avec ce régime forcé en nourriture facilement assimilable, mais n'obtient pas de progrès vers un mieux, comme je le souhaiterais... Il donne plusieurs dîners et reçoit des compliments sur sa confortable et jolie installation. On admire ses magnifiques plats en vieux Rouen; un de ses invités, grand amateur, les convoite, mais à aucun prix Monsieur ne veut s'en séparer; ils sont, du reste, beaux, de peinture fine, ovales et à anses détachées, ce qui aug-

mente beaucoup leur valeur. Le lendemain de ce dîner, mon maître passa la revue de ses plats et les consolida. On ne saurait prendre trop de précautions!

Le 17 juin, vers 2 heures, Monsieur s'en va chez son éditeur pour le lancement de son nouveau livre. *Notre cœur* va paraître le 20, et, cette fois, il a du travail pour plusieurs après-midi. Mais il a quelque chose que je ne définis pas. Il tourne, me parle, je vois qu'il n'a pas cet enthousiasme qui accompagnait d'ordinaire la publication d'un de ses romans. Il finit par me dire : « Vous ne pouvez comprendre comme la partie commerciale m'est désagréable! »

Fin juin. — Notre Cœur a eu une bonne presse; les éditions s'enlèvent. De ce côté, M. de Maupassant a lieu d'être satisfait. Il n'en est pas de même de sa santé. Pourtant, depuis un mois, il ne va pour ainsi dire plus dans le monde; le soir, il n'a plus de chat à caresser, à brosser. Alors c'est de ses cheveux, à lui, qu'il s'amuse dans l'obscurité à faire sortir des étincelles électriques qui font, ma foi, assez de bruit sous le passage du peigne, surtout à la partie qui entoure ses oreilles. Il fait une promenade après son dîner, rentre, se repose avant de se coucher; malgré ces ménagements, il dort mal. De 11 heures du soir à 2 heures du matin, il m'appelle toujours trois et quatre fois, soit pour une tasse de camomille, soit pour des ventouses à poser. C'est un procédé qui me paraît efficace, car, presque chaque fois, nous réussissons à faire disparaître la douleur ou tout au moins à la calmer.

La dame inconnue est revenue plusieurs fois. Son attitude n'a pas varié; elle entre et sort toujours de même, ce n'est pas une cocotte; quoiqu'elle soit trop parfumée, elle n'a rien des professionnelles, elle n'appartient pas non

plus à cette société du monde distingué où l'on rit et que mon maître a fréquentée. C'est une bourgeoise du plus grand chic; elle a tout à fait le genre de ces grandes dames qui ont été élevées soit aux Oiseaux, soit au Sacré-Cœur. Elle en a gardé les bonnes et rigides manières.

Je ne crois pas me tromper, je connais le cachet de ces maisons; j'ai pu pendant plusieurs années l'apprécier chez des personnes d'un rang très élevé où j'ai servi avant d'entrer chez Monsieur. Je ne lui ai pas beaucoup parlé, mais je sens très bien par qui a été modelée cette intelligence qui ne se découvre pas et qui est d'une étendue surprenante.

Elle est d'une beauté remarquable et porte avec un chic suprême ses costumes tailleur, toujours gris perle ou gris cendré, serrés à la taille par une ceinture tissée en vrais fils d'or. Ses chapeaux sont simples et toujours assortis à la robe, et sur son bras elle porte un petit collet, si le temps est douteux ou à la pluie...

Le 3 juillet, nous sommes à Aix-les-Bains. Mon maître nous installe dans un pavillon dépendant de l'*Hôtel de l'Europe*. Ce joli nid est dans un chemin perdu, sur le coteau qui s'élève du côté du Revard. La vue y est belle; on aperçoit la Dent du Chat, bien en face, qui domine la chaîne de montagnes contournant le lac du Bourget dans sa partie sud-ouest. M. de Maupassant prend ses repas à l'hôtel, puisqu'il n est pas venu ici pour écrire, mais pour glaner des notes en vue de l'*Ame étrangère*.

Plusieurs fois dans la journée, il va à la *Villa des Fleurs;* il suit de près et partout, autant que c'est possible, une princesse russe qui habite le pavillon occupé autrefois par l'impératrice Eugénie...

Un jour, il me donna rendez-vous pour le soir « à sa pépinière de fleurs humaines », comme il disait, et il me montra la dame en question... Après avoir perdu deux louis aux petits chevaux, je me retirai et j'allai jusqu'au bord du lac qui répétait à l'infini l'image de la lune à sa surface.

Je suivis longtemps le serpentin de gazon qui court selon le dessin capricieux du bord du lac; j'entendais, dans le calme profond de la nuit, couler l'eau des sources qui descendait en murmurant. Quel joli souvenir j'ai gardé de cette soirée! Cette belle clarté, ce grand calme, ce léger bruit d'eau, cette douce tiédeur et ce bon parfum d'herbe que le soleil a chauffée toute la journée! J'aurais volontiers couché à la belle étoile, surtout si j'avais eu à ma disposition un bateau où je me serais laissé bercer sur cette eau si claire et si limpide. Mais ce n'est pas tout que de rêver, mon maître devait être rentré : je me hâtai de réintégrer notre pavillon.

Le lendemain, au déjeuner des courriers, grâce à quelques mots de russe, je liai connaissance avec le valet de chambre de la princesse. La veille, nous avions fait rouler les billes sur le tapis vert du café, et, le jour suivant, à 4 heures de l'après-midi, je prenais un exquis thé russe à la crème, dans le salon de la dame de compagnie de Son Altesse. Deux jours plus tard, nous allions ensemble au théâtre du Cercle.

Dès ce moment, je puis livrer à mon maître les renseignements qu'il désirait ardemment sur cette personnalité exotique et il sut en tirer un merveilleux parti.

Notre princesse avait sa place marquée au bon endroit dans l'*Ame étrangère* (1). Je n'ai jamais compris au juste

(1) Voir page 24 de l'*Ame étrangère*.

comment Monsieur pensait interpréter la situation de cette dame dans son roman. Ce que je puis dire, c'est qu'à côté de mille petits détails intéressants de la vie de cette princesse, il y avait un fait qui m'avait frappé : c'est qu'elle avait deux amants qui ne la quittaient jamais et qui, comme deux benjamins aimés et dociles, dormaient dans deux petits lits placés de chaque côté de celui de Son Altesse. Le prince-époux était, paraît-il, un fonctionnaire très haut placé, qui ne venait que rarement en France, tout juste lorsque son service l'exigeait.

Une après-midi, il faisait tellement chaud que je renonçai à toute promenade. Je revins au chalet, porteur d'une caisse de raisin, car ici M. de Maupassant suivait toujours, en même temps que sa série de douches, une cure de raisin blanc. Il m'entend rentrer et m'appelle. Je lui montrai la caisse de fruits qu'il trouva à son goût et qu'il posa sur une table à côté de son lit. Puis il me dit : « Par cette chaleur intolérable, j'ai pensé qu'il ne serait pas prudent de faire une promenade. Aussi me suis-je étendu sur mon lit, et, pour une fois dans votre vie que vous n'avez pas trop de travail, essayez aussi de reposer. Ici, dans ce fond, nous manquons d'air... »

Tout en mangeant du raisin, il se mit à me raconter son *Ame étrangère*. Mais j'étais tellement accablé par la chaleur, dans cette chambre, que je ne pus me rappeler ce qu'il m'avait dit. Me voyant suffoqué par la température, il m'autorisa à ouvrir la porte du salon et un peu la fenêtre qui regardait le Nord. Cela me ranima un peu; Monsieur riait tout en grapillonnant son raisin.

Puis il me dit : « Ce que je vais vous raconter maintenant n'est pas du roman, mais du réel. Eh bien! voilà : M. X... a adjoint à sa femme, chez lui, une jeune

Grecque fort belle, ma foi, presque de pure race. Sa candeur, sa naïveté, sa jeunesse, m'ont un peu gêné jusqu'à présent; mais je ne crois pas le moment éloigné où je franchirai l'obstacle. Ce serait vraiment malheureux de laisser ce vieux... ce serait une lâcheté sans nom... un crime de lèse-amour!... »

Il se mit à rire de tout cœur... et, revenant à la grande chaleur qui nous incommodait : « Si cela continue, ajouta-t-il, je vais envoyer un mot à Bernard et à Raymond et nous partirons prendre la mer le plus tôt possible. Sous la voile, nous serons toujours mieux. Je vous préviendrai à temps. Mais, dites-moi, si, par hasard, vous voyez un accident, un crime quelconque, enfin quelque chose où il y ait mort d'homme, mort violente, venez me prévenir aussitôt, car je voudrais prendre quelques notes sur ce sujet. »

Deux ou trois jours après, je revenais d'une promenade sur la route de Marlioz, quand j'aperçois, derrière un buisson, le corps d'un homme qui pendait à une branche d'arbre. « Du coup, me dis-je, voilà l'affaire de mon maître. » Mais tout de suite arrivèrent deux gendarmes, suivis d'une femme; ils coupèrent la corde, le sujet était déjà mort, quoique tiède encore...

Je partis quand même au pas gymnastique prévenir mon maître. Mais j'eus une déception; il me dit qu'il lui fallait une mort violente par le revolver ou le couteau, ou un écrasement avec du sang, etc...

Nous sommes montés plusieurs fois au Revard. Mon maître regarde longtemps, avec une grande attention, toutes ces montagnes et ces paysages, qui entourent Aix-les-Bains. Certain jour, nous restons là-haut jusqu'à la

nuit. Monsieur veut se rendre compte des moindres nuances qui apparaissent dans tout ce vaste panorama que nous avons en face de nous, par un beau coucher de soleil. Il est content, il trouve le tableau parfait : le soleil a disparu à droite, dans une vallée, il éclaire encore le lac dans toute sa longueur et donne à ses eaux une teinte d'incendie superbe; les hauts sommets des montagnes sont maintenant dans l'ombre. C'est la nuit qui arrive.

En descendant, mon maître me dit : « Vous avez bien vu? Eh bien, tout cela, vous le retrouverez dans mon roman. Aix et ses environs me donneront un cadre merveilleux pour faire mouvoir mes personnages. Je suis satisfait. C'était beau, et je sens que tout ce que j'ai vu est bien imprimé là. » Ce disant il se toucha le front.

22 juillet. — Mon maître paraît gai aujourd'hui, et, entre deux rires qui en disent long, il m'annonce que nous partons pour Cannes le surlendemain par le train du soir pour éviter la chaleur du jour : « Nous passerons *via* Valence; j'avais bien pensé au chemin de fer des Alpes par Grenoble, mais il faudrait prendre presque tout le temps des trains omnibus, cela serait plus fatigant. J'ai maintenant tous mes documents, mes personnages sont bien chacun à leur place; il n'y a plus à y revenir, je vois mon affaire très claire, absolumeut nette. »

J'annonçai à mon ami le valet de chambre de la princesse russe mon prochain départ. Il parut contrarié. Le soir, pour le distraire, je l'emmenai à la Villa des Fleurs et je l'initiai au jeu des petits chevaux, où j'étais venu avec la ferme intention de retrouver les deux louis que j'y avais laissés quelques jours auparavant. Quand mon ami eut compris le système, je me mis à jouer pour

mon propre compte, il me suivit dans mon jeu. Pendant une heure, la chance nous favorisa; après quoi il y eut des hauts et des bas. A 11 heures, je lui dis que je m'en tenais là. Mais lui, à toute force voulait continuer; une pâleur étrange avait remplacé le ton rouge violet de sa figure, ses yeux étaient comme deux lumières ardentes. Je le voyais bien pris; mais tout de même je l'emmenai; il voulait me payer n'importe quoi, pourvu que ce fût extraordinaire et à n'importe quel prix. Alors je lui dis : « Mon ami, le bonheur n'est pas éternel, et la chance encore moins. Quand on vient d'avoir eu un bon quart d'heure, le mieux est de prendre un modeste verre de bière, d'aller rêver dans son lit et de continuer de croire que l'on gagne toujours... »

Le lendemain, en arrivant pour le déjeuner, je remarquai que notre table, contrairement à nos habitudes, portait des coupes à champagne. Mon ami le Russe me dit que c'était lui qui offrait ce bon vin de France à tout le monde à l'occasion de mon départ, et ajouta qu'il n'avait jamais pu arriver à compter les louis qu'il avait gagnés la veille aux petits chevaux...

Tout le personnel des clients de l'hôtel prit avec plaisir sa part de ces libations extraordinaires et une franche gaîté régnait à la fin du repas. Mais il y avait un secret, dont personne ne se doutait, c'est que ce jus vermeil qu'on venait de déguster était dû à la chance venue de la corde du pendu que j'avais découvert huit jours auparavant sur la route de Marlioz.

CHAPITRE XVI

FIN JUILLET-NOVEMBRE 1890

A Cannes. — On remonte avec plaisir à bord du *Bel-Ami*. — Les cuirassés et Richelieu. — Bon vent. — La nièce du maître. — Les deux amoureux de *Sur l'eau*. — Ce souvenir inspire le brave Bernard à la grande joie de M. de Maupassant. — Impressions de Bretagne. — François va en pèlerinage. — La *Grotte d'Artus* en voit de belles. — M. de Maupassant conte à son tour un épisode de ses années scolaires au collège d'Yvetot. — A Saint-Tropez. — Rencontre émouvante sur mer de M. de Maupassant et de son père. — Le *Bel-Ami* sauvé des récifs par le sang-froid de Bernard. — Le départ des sœurs de Mireille. — A Saint-Raphaël. — Fréjus, les Croisés, Gounod, Alphonse Karr, etc... — A Nice. — La leçon des fourmis. — A Lyon. — L'anniversaire funèbre de Hervé de Maupassant. — Ci-gît... — Confidences poignantes sur le disparu. — Qui sait?

Le 28 juillet, le chef de gare de Cannes allait et venait sur les quais, attendant le rapide de Marseille. La présence de Bernard et de Raymond lui avait appris l'arrivée de M. de Maupassant, qu'il vint saluer avec beaucoup de déférence à sa descente de wagon; mon maître y fut très sensible et lui répondit très aimablement.

Puis ce fut le tour des deux braves matelots, Bernard, avec sa voix sèche, et Raymond, au timbre sonore, qui présentèrent leurs compliments de bienvenue à Monsieur. Leurs bonnes figures émues en disaient plus que leur discours; on voyait que ces deux hommes aimaient leur patron, non parce qu'il était leur maître, mais parce

qu'il était très bon pour eux. Comme le disait parfois Bernard, Monsieur est le camarade du bord autant que le capitaine.

Le *Splendid-Hôtel* est ouvert. Mon maître préfère y descendre provisoirement avant de s'installer tout à fait à bord du *Bel-Ami.*

Le lendemain matin, vers 7 heures, à sa fenêtre, il regarde la mer et le ciel, puis il me dit : « François, il fait beau, je crois que le temps est sûr, je vais m'habiller, aller prendre ma douche à l'établissement et, à neuf heures et demie, je serai à bord. Arrangez-vous pour faire les provisions de la journée. Nous déjeunerons à bord, et faites votre possible pour être au port à neuf heures afin que nous n'ayons qu'à lever l'ancre dès mon arrivée. »

Il y avait une bonne brise et la sortie fut facile. On tira quelques bordées dans les baies de la Napoule et de Théoule; on passa en face de la demeure de M. le docteur Magitot, perdue là dans un pli de la montagne, et qu'on aperçoit à peine derrière les reflets sombres d'un épais rideau de sapins.

Monsieur déjeuna, puis ce fut notre tour. Le vent d'Est donnait fort, nous étions à la pointe de l'Estérel, le cap vers la pleine mer. Raymond se tenait à l'avant, à côté du bout-dehors, à l'ombre du grand foc; Bernard était assis à l'arrière, contre le mât d'artimon. Je me tenais près de lui, pour être hors du mouvement du gui.

Notre maître s'abrite sous son ombrelle blanche fixée au bateau. Il a les deux mains sur la barre et conduit; cela marche bien, le vent se maintient. « Je crois, dit-il, que nous filons de huit à neuf nœuds. » Bernard répond : « Je le crois aussi. » Mon maître était content,

heureux, sa physionomie, en ces moments d'émotion, était toute de fermeté et de volonté. Il faisait des mouvements sur son banc et donnait de temps à autre de légères secousses à la barre, pour bien faire donner à son bateau tout ce qu'il pouvait et, par ces impulsions, augmenter encore en vitesse le vol de son *grand oiseau blanc*, comme il se plaisait à l'appeler quelquefois.

Bernard se mit à parler, et moi je fouillai le large avec la longue-vue. Tout à coup j'aperçus deux grands bateaux que je pris pour des charbonniers. Mais Monsieur et Bernard reconnurent bien vite que je me trompais; c'étaient deux croiseurs nouveau modèle avec l'avant pointu et plongeant, dit Bernard. On parla de ces nouvelles unités, des services qu'ils pouvaient rendre, de leur vitesse inconnue jusqu'alors et de ce que l'on espérait d'eux. Mon maître approuvait ces nouveaux modèles, leur attribuant une grande valeur pour l'attaque et l'offensive. Puis, parlant des anciens cuirassés, il les traita de mastodontes encombrants.

Bernard en était un peu chiffonné. il essaya bien de prendre la défense de la marine de guerre de son temps, quand il était dans la flotte, mais il dut convenir que le progrès avait marché. Mon maître s'aperçut du mouvement d'ennui de Bernard; il me jeta la bouée en me disant : « Mais vous, François, vous avez visité les anciens cuirassés? » Je répondis : « Oui, Monsieur, il y a quinze ans, j'ai visité à Brest le *Richelieu*. » Et je contai les réflexions que j'entendis pendant ma visite sur ce navire au nom fameux. « Oui, dit alors Monsieur, ce cardinal dont on avait donné le nom à votre cuirassé avait plus d'un tour dans son sac, le roi en eut sa part, et nous, la nôtre, par ricochet. » Changeant de conversation, il s'interrompit soudain : « Mais dites donc, Ber-

nard, il me semble que le vent faiblit? — Oh, Monsieur, par ces journées chaudes, il est rare qu'il se maintienne aussi bien qu'aujourd'hui. — Eh bien, alors, nous n'irons pas à Agay et, quand vous le jugerez à propos, nous naviguerons vers les îles pour rentrer à Cannes vers 5 heures, afin que je puisse faire une promenade pour me dégourdir les jambes avant le dîner. »

A 3 heures, je descendis à la cuisine faire du thé. En remontant sur le pont, je remarquai que le bateau marchait plus vite. Bernard dut prendre la barre pour que mon maître prît son thé, car ainsi qu'il le disait, « on n'aurait pu boire et conduire tant on en avait plein les bras. Voyez, me fit-il remarquer, comme c'est enlevé! En un quart d'heure, le vent a doublé de force, et nous laissons quand même tout dessus. Je crois que notre marche passe dix nœuds; c'est superbe pour un bateau de cette longueur. Il est doué de bien des qualités. Du reste, à une pareille allure et tout dehors, il incline à peine. »

Monsieur reprit la barre et on vira vers la haute mer. Il était enchanté du bon vent survenu. Raymond remplaça à la barre le patron qui se mit à marcher sur le pont, tout en me disant : « Vous savez, j'ai remis ma promenade à pied pour après le dîner. Nous sommes à présent trop loin, et puis, vraiment, cela vaut la peine de rester. Voyez comme nous marchons. C'est admirable! Voilà ce que j'appelle de la navigation! » Et mon maître déambulait d'un bout à l'autre de son bateau. Il serrait les poings ce qui était chez lui un signe de joie ou d'ennui. Cette fois, c'était bien du plaisir qu'il éprouvait... Il reprit la barre en disant : « C'est à croire que nous filons pour Alger. »

C'était très bien, mais le bateau, cette fois devenu oiseau par sa vitesse, inclinait toujours un peu plus, l'eau

couvrait la moitié du côté bas du pont. Je n'avais pas encore peur, mais je regardais tout de même du côté de la terre, où je ne distinguais qu'un grand cercle de montagnes et la pointe de l'Estérel qui se perdait dans l'eau. Un peu plus près, j'apercevais les îles de Lérins, qui ne formaient plus qu'une tache brune au milieu de cet immense miroir que le soleil rendait tellement brillant qu'on en était ébloui.

A 8 heures, nous rentrions au port de Cannes avec la brise nécessaire pour ne pas ramer. Sur le quai, le capitaine Pierruque attendait mon maître pour le complimenter sur la belle allure de son cotre. Lui aussi avait été au large des îles et il nous avait vus. Mon maître l'écoutait en souriant, il était ravi de sa promenade. En rentrant au salon, il dit : « Je suis enchanté de ma journée, cela a merveilleusement marché. »

Le lendemain 29 juillet, j'accompagne mon maître à Nice. Il va voir sa mère, Mme de Maupassant, qui habite maintenant villa des Ravenelles, rue de France. Cette maison n'a qu'un étage, mais elle est bâtie sur une hauteur et domine la pleine mer. Avec ce bel horizon, bien dégagé, c'est un endroit de repos et de tranquillité. En arrivant, nous voyons dans le jardin une fillette de quatre ans, aux cheveux blonds tout bouclés, retenus seulement par un mince ruban. Ses yeux sont d'un bleu brillant et doux, son joli teint blanc est légèrement rosé elle est exquise; elle est la nièce et la filleule de mon maître; elle s'amuse à pousser devant elle une voiturette en bois. Son l'oncle l'appelle, elle vient gentiment lui dire bonjour, et vite retourne à son jeu, se place entre les deux brancards et suit en courant un petit chemin qui contourne une partie du jardin... Nous arrivons à la maison;

Mme de Maupassant appelle Simone pour venir déjeuner, elle répond oui, mais ne vient pas. Sa mère va la chercher, et c'est à regret, tout ennuyée, qu'elle quitte ses exercices de vitesse qui paraissent vraiment lui plaire.

A 3 heures, nous quittons la villa des Ravenelles pour regagner la gare. Il fait une chaleur torride; mon maître m'avoue qu'il a chaud, puis il me dit qu'il est content de l'installation de sa mère, que l'air est très bon là, entre la mer et la terre, et qu'il viendra aussi habiter Nice l'automne prochain.

Le lendemain, nous sortons de nouveau avec le *Bel-Ami*. Nous voici en mer, il fait un temps délicieux. Mon maître déplore le refus inflexible de sa mère chaque fois qu'il lui propose de venir sur le bateau faire un bout de croisière. Il serait si heureux de l'avoir près de lui... Nous déjeunons en mer et, à 6 heures du soir, nous jetons l'ancre en rade d'Agay.

Après le dîner, mon maître va faire sa promenade à terre.

Le jour suivant, de très bon matin, il part dans la montagne pour dire bonjour à l'ermite qu'il aimait à rencontrer dans sa poétique solitude. Mais une déception l'attendait, l'homme avait disparu ; il y avait bien deux mois qu'on ne l'avait aperçu.

Le 2 août, Monsieur va à Saint-Raphaël dans la matinée. L'après-midi, il remonte avec le canot la petite rivière qui s'enfonce dans la montagne. En rentrant, il me dit : « C'est très beau, très poétique; les bords de cette rivière sont tout ombragés d'arbres; en outre, de superbes prairies s'y succèdent. C'est charmant, mais je n'y retournerai pas, les branches d'arbres, qui s'étendent jusqu'à fleur d'eau, gênent le canotage. »

La soirée est magnifique, les étoiles commencent à

briller dans la voûte bleue, moirée du côté du levant. Nous sommes assis sur le pont du *Bel-Ami*, qui est mouillé exactement à la place où se trouvait trois ans auparavant le petit *Bel-Ami* noir. Mon maître est dans un fauteuil pliant à l'arrière, et, comme il y a trois ans, il regarde la montagne, le sentier tortueux qui en dévale, où il a vu jadis cheminer un couple d'amoureux qui l'avait frappé comme l'image même du bonheur. Il tourne un peu la tête vers le pont et vers le bord de l'eau, où ces deux êtres enamourés étaient venus après leur dîner; puis il contemple l'auberge et la fenêtre de la chambre où ils s'étaient abrités, où ils avaient fait briller une lumière tôt éteinte.

Sortant de sa rêverie, il dit à Bernard : « Les ai-je bien peints dans mon volume *Sur l'eau* les amoureux que j'ai vus un soir ici? Je suis sûr qu'ils ne se doutaient pas qu'ils étaient surveillés d'aussi près. — Eh! oui, oui », répondit Bernard avec des gestes énergiques d'approbation. Et aussitôt, le voilà qui enfourche son dada favori. Ce brave Bernard ne peut entendre prononcer les mots « amour » ou « amoureux », sans éprouver le besoin de raconter une de ses histoires de jeunesse.

M. de Maupassant le sait très bien et s'en amuse. Cette fois, il nous fait la narration d'un flirt qu'il avait eu avec une cuisinière de Morlaix et il nous explique les signes de ralliement qu'il employait. Il y avait notamment un pot de fleur qu'on mettait à la fenêtre, ou qu'on en retirait, selon les circonstances. Monsieur riait, mais Bernard, très sérieux, continuait : « Ah! les Bretonnes, oui, Monsieur, elles sont incomparables. Puis, cette rivière où je suis resté pendant quatre mois sur un bateau désarmé, elle est, je vous assure, la plus belle de toutes celles que j'ai vues dans mes nombreux tours du monde;

elle est encaissée entre deux grands coteaux, garnis d'arbres plusieurs fois centenaires, et ce ruban d'eau salée, qui vient comme un petit fleuve ordinaire s'enfoncer au sein de la terre, ferait plutôt croire qu'on est au milieu d'une forêt accidentée, si le mouvement du bateau ne vous rappelait pas que vous êtes sur un plancher mobile. Puis il y avait aussi le grand viaduc qui franchit la rivière, mais je ne le regardais pas souvent, la fenêtre de mon amie était du côté opposé... » Là, le conteur s'arrêta...

Raymond est allongé à l'avant du bateau. Son sommeil s'accompagne de sons plaintifs, Bernard veut le réveiller, Monsieur s'y oppose. Pour faire diversion, il m'interpelle : « François qui connaît si bien la Bretagne devrait nous rapporter quelques traits des mœurs du pays. »

Je racontai que j'avais fait un séjour au Huelgoat, un coin très beau du côté des Monts d'Arrée. Là, j'avais vu des rochers d'une beauté remarquable, dont un groupe qu'on nomme le *Ménage de la Vierge*. Un jour de fête, je me promenais dans un bois des environs de Huelgoat; je suivais un joli ruisseau qui passait sous bois; les grosses racines des arbres qui s'enchevêtraient sur ses bords formaient des barrages naturels qui multipliaient jusqu'à la vallée voisine les cascatelles blanches d'écume. Pour compléter la poésie du lieu, des peintres, tapis dans l'herbe, s'immobilisaient devant leurs chevalets et semblaient jouer à cache-cache. On en découvrait à l'improviste un peu dans tous les coins, le long de ce ravissant cours d'eau, tout ombragé de branches aux feuillages légers, aux tons les plus tendres.

« Je marchais toujours un peu au hasard, ne sachant plus au juste où je me trouvais, lorsque j'aperçus,

dans un sentier un peu plus à droite, des coiffes blanches qui se dirigeaient toutes du même côté. Je conclus que dans cette direction devait se trouver quelque chose d'intéressant. Je pris donc le même chemin; sans en avoir l'air, je suivis un groupe de jeunesses. Après avoir gravi, pendant un moment, un sentier assez large en forme d'escargot, j'arrivai à un massif de pins superbes, de vrais géants. Tout près, sur la gauche, après avoir escaladé un monticule de terre, tout couvert de mousse, je touchai au but du pèlerinage, car c'était un pèlerinage qui attirait ces jeunes filles. Il n'y avait pas de chapelle ni de saint, mais c'était la *Grotte d'Artus*, un fameux chef breton qui combattit au sixième siècle contre les Anglo-Saxons pour l'indépendance de sa patrie. Plus tard, il devint le héros des romans de chevalerie, dits de la Table ronde et du Saint-Graal.

« Je me plaçai derrière un buisson pour voir ce que venait faire en cette grotte toute cette jeunesse féminine. D'abord, elles entrèrent ou plutôt se glissèrent en courbant très bas la tête sous un tas de pierres, puis elles passèrent par une espèce de grande cheminée pour ressortir sur la plate-forme ou toiture de la grotte, qui était faite de grandes dalles. Une fois en haut, elles se mirent à danser, à rire, à chanter à tue-tête. C'était à qui chanterait le plus fort.

« Le moment de descendre arrivé, il ne leur plut pas sans doute de s'en aller par l'ouverture qu'elles avaient prise pour monter sur le toit de la demeure du grand Artus, car chacune d'elles se laissa glisser à reculons entre deux pierres écartées qui formaient couloir. Cette descente n'alla point sans leur ramener les jupes sur la tête; elles jetaient alors de drôles de petits cris, car aucune d'elles n'avait de pantalon, de sorte qu'elles

laissaient voir tout ce que le Créateur leur avait donné. Les oiseaux, très nombreux à cet endroit, furent-ils offusqués dans leur pudeur par un tableau si peu ordinaire? Il me fut permis de le croire, car, pendant un instant, ils cessèrent leurs chants, pour le reprendre ensuite avec acharnement. Ils se racontaient, sans doute, ce qu'ils avaient vu... »

Mon maître riait de bon cœur : « Vous avez toujours la chance, me dit-il, d'arriver au bon moment. » Notre hilarité fut-elle bruyante? Le fait est que Raymond se réveilla du coup.

Monsieur voulut aussi conter la sienne : « J'avais quatorze ans, j'étais au collège d'Yvetot. On nous donnait à boire une affreuse boisson qu'on appelle abondance. Pour nous venger de ce mauvais traitement, un soir, un de nous arriva à mettre la main sur le troussea de clefs du proviseur. Quand le directeur et les pions furent endormis, nous nous empressâmes de prendre au garde-manger et à la cave tout ce que nous avions trouvé de meilleures marques comme vins fins et eau-de-vie, et, avec mille précautions, le tout fut monté sur le toit de l'établissement, où nous fîmes une bombance de tous les diables... Il était 4 heures du matin quand l'éveil fut donné. Comme j'étais un des meneurs et que surtout je tenais à garder la responsabilité de mes actes, cela me valut la porte. Je n'en fus pas fâché, car, au collège de Rouen où l'on m'envoya ensuite, on était tout de même mieux... »

Passant à un autre ordre d'idées, mon maître dit : « Très belle, la Bleue, ce soir, et comme c'est particulier ce croissant de lune argenté illuminant cette pointe de terre, qui nous sépare presque de la mer! Et ces sapins clairsemés, on dirait des silhouettes de guerriers, des

sentinelles avancées de quelque corps d'armée!... Et maintenant, mes enfants, si vous voulez, tout le monde va dormir... »

Le lendemain matin, il faisait beau, mon maître était radieux : « J'aime cette mer, me dit-il, sur laquelle je trouve enfin toute mon indépendance. Sur mon bateau, on ne peut pas venir me relancer. Rien n'est bon comme ces belles matinées et ces soirées que nous avons ici. Mais, malgré tout, je pense souvent à la mer d'Étretat, à mes sorties avec les marins du pays et avec quelques amis, parfois par des temps affreux. Rien ne nous arrêtait, nous nous amusions quand nous gravissions des lames monstres avec notre caloge, pour aller au large chercher, soit des turbots, soit des harengs, selon la saison....

Le 4 août, à 7 heures du matin, je sers le déjeuner de mon maître dans un salon qui a vue sur le port de Saint-Tropez et le golfe, qui est en ce moment tout ridé par une poussée de vent d'Est. Mon maître me dit qu'il a mieux dormi dans cette chambre à terre que sur le bateau. « Vraiment, Raymond dort trop bruyamment; les ronflements sonores qu'il envoie sont si puissants qu'ils suivent la membrure du yacht et arrivent à mes oreilles tout vibrants, comme s'ils étaient conduits par quelque acoustique ou fil électrique, et cela n'a rien d'agréable... » Il marche en me parlant et en grignotant un croissant; il va d'un bout à l'autre du salon, qui est très long, regarde par la fenêtre et s'essuie les yeux. Ils sont bien rouges, ses pauvres yeux!...

Le 5 août, vers 2 heures, le *Bel-Ami* sort du port de Saint-Tropez. Il y a un bon vent d'Est, le travail est facile.

Mon maître dit à Bernard d'aller le plus près possible de Sainte-Maxime, car il comptait débarquer avec le canot pour aller dire bonjour à son père... Bernard ne voulait pas dire non, mais il n'aimait pas se rapprocher de la côte Nord-Ouest du golfe de Saint-Tropez, connaissant les difficultés qui peuvent surgir dans ces parages pour la manœuvre par vent d'Est. Il s'arrangea pour naviguer plutôt vers la mer à droite, puis tira une bordée vers la côte.

Nous nous trouvions alors en face du sémaphore de Sainte-Maxime qui se trouve sur la mer, tandis que le pays est plus retiré du côté du golfe de Saint-Tropez. Le gardien était un parent de Raymond. Je sortis tous les pavillons et mon maître parlementa avec cet employé de l'Etat, qui habite une hutte perchée sur une partie élevée de la côte. Entre autres choses, il dit à Monsieur qu'il attendait la visite dans l'après-midi de M. de Maupassant père.

La conversation finie, Monsieur explorait la côte avec sa longue-vue, quand il aperçut quelqu'un qui agitait un mouchoir blanc en l'air. Il reconnut son père : « Comme c'est singulier, dit-il, cette manière d'agiter son mouchoir! Ce n'est pas un salut, il le fait aller de gauche à droite, très vite, comme un signe de détresse. » J'étais en ce moment à l'avant, quand Bernard y arriva; il jeta un regard rapide à la mer et d'un bond fut au milieu du bateau, commandant la manœuvre; mon maître sauta sur la barre que Raymond tenait et, en un instant, le svelte *Bel-Ami* avait viré sur sa gauche, comme une barque qu'on aurait fait tourner sur elle-même d'un effort. Nous aperçûmes alors sur notre droite l'eau de couleur très foncée; c'étaient les rochers, qu'elle couvrait d'un mètre ou deux au plus, qui lui donnaient cette

teinte. Et voilà pourquoi M. de Maupassant père agitait si désespérément son mouchoir! Il les connaissait, ces traîtres récifs...

En cette circonstance, l'œil de Bernard, son œil marin dont il aimait à se vanter, nous tira d'un fort mauvais pas, et le *Bel-Ami*, par sa souplesse, évita de laisser, sur ces tas de pierres à fleur d'eau, sa belle membrure. Ce désastre aurait pu se produire sous le drapeau et sous l'œil du gardien du sémaphore, qui nous parlait un instant auparavant!

Nous naviguâmes ensuite vers le large. Monsieur, en prenant son thé, nous assura que, le cas échéant, nous aurions pu gagner la terre dans le canot... Il dit cela avec calme, presque avec indifférence. Puis il pria Bernard de rentrer assez à temps pour qu'il pût faire sa promenade à pied.

Le matin qui suivit cette sortie, il me dit de lui commander une voiture découverte à deux chevaux pour 3 heures... Dans la voiture, en cours de route, il m'annonça sans préambule qu'il avait commencé l'*Ame étrangère* et qu'il croyait que ce serait un bon roman, un peu sensationnel peut-être.

Nous longeons le golfe au petit trot des chevaux, jusqu'au Pin-Bertrand. Quelques personnes sont assises sous cet arbre, d'autres regardent sa structure gigantesque... Pendant plus d'une heure, nous tournons, suivant les caprices de chemins étroits qui desservent tantôt un champ de culture, tantôt des plantations de vignes. On voit aussi pas mal de broussailles et de terrains incultes. Mais voici que nous arrivons maintenant dans la vallée de Pampelone, but de la promenade. L'aspect change; tout ici est riant. L'auberge où s'arrête notre attelage est abritée, cachée presque complètement,

sous un figuier. Il en est de même de toutes les habitations de ce pays; elles sont nichées derrière des orangers ou des palmiers, on en voit qui sont recouvertes de hautes treilles qui les enveloppent merveilleusement.

Nous partons à pied par un chemin qui monte vers l'Ouest. Nous franchissons un pont en planches sous lequel on entend murmurer l'eau sans la voir. C'est un ruisseau entièrement recouvert par des plantes grasses, sorte de nénuphars qui trouvent là un sol propice à leur développement, car ils sont pleins de vie et d'un vert tendre. On est tenté d'en cueillir. Sur la gauche, nous prenons un sentier qui nous conduit au bord de la mer, à l'anse qui porte le nom de cette vallée.

Là, mon maître s'arrête pendant un moment, il contemple la pleine mer avec ravissement.

« Que c'est beau, s'écrie-t-il; cet horizon est incomparable! Je trouve plus de charme, plus de beauté poétique à la mer, ici, que je n'en ai jamais vu nulle part. Voyez comme ces mouvements d'ondulation sont gracieux. Et cette vague toute mince, avec quelle légèreté elle vient mourir sur cette bande de sable blanc! Ce n'est plus ce battement, cette lutte qui se produisent ailleurs entre les deux éléments, mais une caresse qui passe avec une douceur telle qu'on peut penser qu'ils ont grand plaisir à se rencontrer... »

A droite, se trouve le mouillage de la terrasse; le cap Camarat lui fait abri; nous l'avons doublé quelquefois.

Mon maître se taisait, sa figure rayonnait et laissait voir l'émotion qu'il éprouvait devant cette splendeur de la nature. Il se mit à marcher, scandant ses pas sur le sable fin de la plage. Il se dirigeait maintenant vers le centre de la vallée, avançait vite, serrant dans sa main

droite son ombrelle blanche et, de temps en temps, faisant une petite pause, il retirait son lorgnon bleu, puis repartait en silence. Il semblait ne plus s'apercevoir de ma présence.

Je marchais tantôt à ses côtés, tantôt derrière lui, ayant grand soin de ne pas parler, de ne pas le troubler dans ses moments d'inspiration, que je connaissais depuis longtemps, où je savais que sa pensée était en plein travail. Il emmagasinait des impressions et fixait dans sa mémoire magique tout ce qu'il voyait; les moindres détails n'étaient pas oubliés; rien n'échappait à son œil scrutateur. Je me disais : « Dans un an, même plus tard, il saura, en quelques pages sublimes, exprimer toute la poésie de ces lieux, dont la vue cause en ce moment une impression si intense à ses sens délicats d'artiste et de poète, et, par ces quelques pages d'une réalité si bien sentie, il réussira à faire tressaillir les nerfs et le cœur des gens qui aiment le Beau, le Vrai... »

En remontant en voiture, il demanda au cocher de ne pas marcher vite. Nous arrivions sur le plateau de la partie élevée, qui sépare la vallée de Pampelone du golfe de Saint-Tropez. Mon maître se mit debout dans la voiture, jeta un long coup d'œil sur l'ensemble de ce pays que nous venions de parcourir, se rassit, et me dit : « Que cette vallée ferait un endroit de séjour délicieux! » Il me fit alors l'historique de la découverte d'Étretat par Alphonse Karr, l'auteur de la *Pénélope normande*, et par Offenbach, créateur de l'opérette et auteur d'*Orphée aux enfers*, qui, l'un des premiers, fit construire une villa à mi-côte sur la route de Fécamp.

Nous arrivions sur le versant Nord; nous avions devant nous le golfe de Saint-Tropez dans toute son étendue, dans toute sa beauté, sous un soleil rosé qui le poudrait

d'une légère buée de même couleur. De l'autre côté, on apercevait la forêt de chênes-lièges; dans le bas, sur le littoral, elle paraissait grisâtre, embroussaillée, mais la partie des cimes, se perdant dans l'horizon, était d'un vert d'iris velouté qui était une caresse pour l'œil.

Le soir, mon maître raconta notre promenade à ses matelots, et Bernard lui dit que le mouillage de la Terrasse est moins que sûr; qu'il est absolument découvert au vent d'Est, et que l'anse de Pampelone est baptisée par les marins de la côte *la Baie de la Mort*, à cause du grand nombre de bateaux qui viennent échouer sur ses sables. Monsieur conclut : « *Beau et perfide*, alors ».

Le lendemain, à 9 heures du matin, nous étions déjà sur le *Bel-Ami*, car mon maître désirait aller vers la haute mer « le plus loin possible », disait-il à Bernard, quand tout coup, à vingt mètres du bateau, un clairon sonna aux champs... Monsieur lisait son journal, assis à l'arrière; il se mit à rire en disant : « Est-ce que Saint-Tropez va avoir une prise d'armes? Il n'y a pas un seul képi, même le garde champêtre fait sa tournée, coiffé d'un *buffalo*. »

Des omnibus à galerie vinrent s'aligner sur les quais, puis arrivèrent un grand nombre de femmes, habillées de couleurs claires et coiffées de capelines blanches, qui semblaient vouloir s'envoler au moindre vent. Elles portaient de gros paquets qu'on chargea sur le dessus des voitures. Une nouvelle sonnerie de clairon se fit entendre, et toutes prirent d'assaut les véhicules, dedans, dessus, il y en avait partout, jusqu'aux côtés des conducteurs. Alors elles se mirent toutes à chanter en la langue de *Mireille*.

C'était doux, quoique très enlevé, cela ressemblait à

un *Chant du départ*, mais qui n'avait rien de belliqueux. Raymond nous expliqua que c'étaient des ouvrières qui partaient pour faire la cueillette de la fleur d'oranger à Cogolin, où l'on en fait un très grand commerce. Ce joyeux départ, tout imprévu, mit mon maître d'humeur gaie, et il nous raconta des histoires sur les exodes des Normands qui vont faire la moisson d'un pays à l'autre.

Saint-Raphaël, 11 août 1890. — L'accès de ce port est plus facile que celui de Saint-Tropez, il avance davantage dans la pleine mer. La chaleur est excessive; aussi, dès qu'il y a un peu de brise, si légère qu'elle soit, elle est toujours la bienvenue et on est plus à même d'en profiter.

Dès le matin, mon maître va faire un tour dans les bois de Boulouris, pour y chercher un peu de fraîcheur. Il passe et repasse par l'avenue ombragée qui relie Saint-Raphaël à Fréjus. A son avis, sur cette promenade, il y a toujours de l'air, quelque soit le temps. Il a baptisé cette route *le Zéphir de Fréjus.*

Il continue à prendre ses repas à bord, mais pour la nuit, nous avons élu domicile dans un hôtel entouré de pins. Le jardin est en bordure du chemin de halage qui suit la mer; il n'y a pas de plage à cet endroit; le jardin, le chemin et l'eau sont à peu près au même niveau. Quand le vent du Sud donne un peu, les pieds des pins qui sont en bordure sont couverts d'eau salée qui ne semble pas leur nuire. Des fenêtres de sa chambre, Monsieur a la vue du large; à une encablure en mer, on voit de très beaux rochers en porphyre, d'un rouge superbe, qui donnent la silhouette de deux lions semblant, par leur attitude, défier la terre d'avancer vers eux.

Le 12, au soir, la journée a été tellement accablante que nous avons de la peine à quitter le pont du bateau, où sous la tente nous avons passé une partie de la journée. Raymond a eu le temps de faire sa sieste, aussi est-il tout disposé à bavarder; et il nous raconte l'histoire du matelot surnommé *Patience,* parce que jamais il n'avait eu un moment d'impatience.

Aujourd'hui, le 15, nous sommes sortis avec la fraîcheur, profitant des premiers souffles que nous a envoyés le golfe de Fréjus, et nous passons toute la journée au large. Sur cette immensité bleue il fait délicieux, on a suffisamment de vent pour naviguer; il est 3 heures et demie de l'après-midi; je sers le thé de mon maître : « Déjà! me dit-il, je me trouve si bien ici que je ne m'aperçois pas que le temps passe. » Il désire que nous prenions du thé chaud avec lui; il vante cette boisson hygiénique, cela lui fait plaisir de voir que nous pensons comme lui. Puis, il nous explique que nous nous trouvons en ce moment à peu près à l'emplacement où l'amiral Baudin livra, en 1800, un combat aux Anglais, qui, eux, sont de fameux buveurs de thé.

Il prend la barre et Bernard se permet de dire que je suis en retard pour raconter quelque chose qui les fasse rire. Je demande alors à mon maître s'il me permet de lui servir encore du breton : « Mais certainement, me dit-il, le breton a toujours du caractère. » Bernard et Raymond, qui voulaient que je les fasse rire, restent la bouche ouverte à la fin de mon récit qu'ils traitent de fable. Je leur affirme que c'est arrivé; alors ils se tordent, et mon maître leur dit : « Les coutumes de ce pays sont étranges, mais il y a toujours quelque chose à en retenir. »

Raymond monte au grand mât pour décrocher un filin qui s'était pris dans un crochet; Bernard est à tri-

bord, le long du bastingage, accroupi, dans la position d'une grenouille qui se dispose à sauter à l'eau. Il écoute et inspecte de la main un pataras qui grince, faisant un bruit très désagréable. On dirait une roue mal graissée. Enfin tous ces petits inconvénients s'arrangent et le grand « oiseau blanc » vole maintenant à tire-d'ailes vers son nid. Nous revenons vers Saint-Raphaël ; le soleil n'a pas complètement disparu derrière la chaîne des monts des Maures. Mon maître regarde la vallée de l'Argens et fait les réflexions suivantes : « Comme c'est impressionnant, cette vallée, surtout au moment où le crépuscule s'empare d'elle et lorsque flottent les brumes de chaleur! Elle évoque bien des souvenirs. Ces marais, devenus aujourd'hui des potagers, furent autrefois un port romain. Les croisés partirent souvent de là, et après les guerres d'Italie, d'Orient, etc., les rois de France, à différentes reprises, vinrent s'y réfugier avec leurs escadres. Il y aurait quelque chose de beau à faire avec tous les souvenirs de cette vieille cité de Fréjus, mais je ne peux pas tout entreprendre. Ma tête actuellement représente un chantier rempli de matériaux pour plusieurs années de travail. »

Il ajouta : « C'est ici, dans ce joli cadre, que Gounod composa *Roméo et Juliette.* »

A notre arrivée dans le port, Bernard donne l'ordre de mouiller. Raymond exécute la manœuvre avec une promptitude et une régularité admirables, et le *Bel-Ami,* avec une souplesse extraordinaire, tourne sur lui-même et va placer son arrière à deux mètres du quai, pas plus près, pas plus loin, juste à la distance de la longueur de la planche.

Le 20 août, mon maître est allé à *Maison Close,* saluer

M. Alphonse Karr. Il nous prévient que nous partirons pour Nice au premier jour de bon vent.

22 août, Nice. — On ne respire pas dans le port de Nice comme dans celui de Saint-Raphaël. M. de Maupassant marche sur le pont de son bateau; il fait le quart, comme disent les matelots, et ne semble pas satisfait. Il regarde la montagne, « pour ne pas, dit-il, voir ce qui se passe plus près de lui », et il ajoute : « Si mes yeux peuvent aller au loin chercher quelque chose qui me fait plaisir, il n'en est pas de même de mon odorat. Décidément ce port sent trop le commerce pour mon tempérament. »

Il déjeune chez Mme de Maupassant, villa des Ravenelles, et reprend sa bonne humeur habituelle quand il entend sa mère lui dire qu'elle se trouve si bien dans ce jardin, que sa santé s'est beaucoup améliorée, au point de pouvoir dormir sans chloral, et de voir maintenant suffisamment pour lire.

Dans l'après-midi, il s'arrête dans le chemin, en face de la cuisine. Depuis un moment déjà, il est près d'un vieux tronc d'arbre où il y a une grande fourmilière, et soudain il m'appelle; armé de son lorgnon et de sa loupe, il regarde travailler ces petites bêtes, il admire leur manière de vivre. « Vous savez, me dit-il, chez elles, il n'y a pas de souverains, la besogne est distribuée, et chacune en fait sa part avec le plus grand amour-propre. Jamais le moindre désordre ne se produit, les tâches sont réparties; celles qu'on nomme les ouvrières construisent les galeries, et ont aussi la charge de nourrir les femelles qui sont occupées à pondre, et auxquelles elles ont préalablement arraché les ailes à leur retour de l'entrevue qu'elles ont eue avec les mâles. Mais ce n'est

pas tout... les mâles sont mis à mort par la colonie après une seule entrevue : qu'en pensez-vous? »

Il suivait toutes les évolutions de ces laborieux insectes; il aurait désiré assister à quelque exécution, quoique ne paraissant pourtant pas approuver cette méthode expéditive, voir les fourmis porter les cadavres dans la chambre funèbre, où elles les laissaient se momifier.

La petite Simone, la filleule de Monsieur, est venue près de lui; elle saute sur sa balançoire qu'elle fait marcher avec force. Son parrain lui conseille d'aller plus doucement, il craint qu'elle ne tombe.

Après le déjeuner, le deuxième jour de notre séjour à Nice, le *Bel-Ami* lève l'ancre et va le soir se placer derrière le môle de Cannes. C'est encore là que mon maître se trouve le mieux, car on y trouve un établissement d'hydrothérapie très bien dirigé.

Lyon. — Le motif de notre présence à Lyon en novembre 1890 est la fin prématurée du frère de mon maître, qui s'est éteint il y a un an. Il habitait un joli village au delà des ponts jetés sur les grands fleuves qui arrosent cette cité. Profonde était l'affection de mon maître pour son frère. Il le lui prouva bien du reste, à différentes phases de sa vie, par les conseils paternels qu'il lui donna en toute circonstance.

Il est 11 heures seulement, et nous avons déjeuné. Une voiture vient nous prendre et nous conduit chez un fabricant de monuments funéraires. Tout a déjà été réglé avec cet homme; mais mon maître veut seulement avoir quelques renseignements supplémentaires concernant la concession à perpétuité de la tombe. Puis nous

partons, nous traversons la rivière, et nous arrivons dans la campagne... Je parle peut-être un peu trop, pendant ce trajet, des choses qui se rencontrent sur notre chemin, car mon maître ne paraît nullement s'y intéresser et ne répond que rarement. Il est pensif et son regard semble chercher très loin quelque chose qu'il ne trouve pas... Alors je ne dis plus rien, et c'est dans cette campagne un silence profond. Notre voiture roule ainsi pendant une heure.

Tout à coup M. de Maupassant baisse la glace qui est à sa portée et m'indique du geste une maison sur la gauche tout entourée d'arbres, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre naturelle : « C'est là, dit-il, dans cette demeure, que mon pauvre frère est mort. »

Dix minutes après, nous arrivons sur le parvis d'une coquette église de campagne; puis nous nous dirigeons vers le champ de repos où se trouve la sépulture de M. Hervé. C'est une tombe de marbre noir, où sont écrits en lettres d'or le nom et l'âge de celui qui repose là pour toujours... Le monument est de bon goût et imposant dans sa simplicité.

Relevant alors la tête, je découvre le beau site que domine ce cimetière. Monsieur est resté immobile et silencieux. Je fais alors quelques pas et je risque quelques paroles pour lui faire remarquer le paysage; mais il ne paraît pas m'entendre, sa figure a pris cette teinte violacée qui marque chez lui une violente émotion. Il ne pleure pas, mais sa figure est toute contractée et cette douleur muette, sans sanglots, me serre le cœur. Il finit par dire : « Cette tombe est bien celle qui convient; de forme arrondie, la pluie du ciel se chargera de la nettoyer. » La main qui tient sa canne a des mouvements nerveux. Je m'efforce de l'emmener hors du funèbre

enclos; il me suit sans prononcer une parole, saute d'un bond dans la voiture et tombe plutôt qu'il ne s'assoit dans son coin. Il semble toujours regarder au loin, sans rien voir.

Nous reprenons le chemin par lequel nous sommes venus. En apercevant la maison de son frère, il n'a qu'un mot, toujours le même : « C'est là!... » Et alors, avec un grand flux de paroles, il me fait le récit des principaux épisodes de la vie de celui qu'il pleure. Dans tout ce qu'il me confie, je retrouve bien la ressemblance de ces deux êtres, pourtant si différents par certains côtés. Il ne peut me dire que du bien de son frère, mais il regrettait seulement qu'il n'ait pas voulu suivre la carrière diplomatique, pour laquelle il lui reconnaissait des dispositions. Au lieu de cela, il a voulu entreprendre la culture des fleurs, et dans ses jardins, nu-tête l'été, en plein soleil, par deux fois il fut frappé d'insolation. De nouveau, mon maître se tait... J'aperçois en ce moment, des deux côtés de notre voiture, deux longues lignes claires, entre des murs élevés. C'est le Rhône qui court vers des pays plus cléments, comme s'il voulait fuir le brouillard qui pèse sur lui.

Monsieur est toujours absorbé, et nous arrivons ainsi à l'hôtel. Là, je lui sers un thé bien chaud. Il se met à arpenter sa chambre de long en large et se remet à parler de la mort de son frère : « Je l'ai vu mourir, me dit-il. Selon la science, sa fin devait arriver un jour plus tôt; mais il m'attendait, il ne voulait pas partir sans me revoir, sans me dire adieu... Au revoir peut-être?... Qui sait!... Quand je l'eus embrassé, il prononça très fort par deux fois : « Mon Guy! mon Guy! » comme autrefois dans le jardin des Verguies, quand il m'appelait pour une partie de jeux... De mon mouchoir je lui essuyais ses pauvres

yeux voilés dont le beau bleu avait disparu. Sur un signe qu'il fit, je crus comprendre qu'il désirait voir s'abaisser un peu ma main, et alors il la toucha de ses lèvres... Ah! que son amitié était sincère, pauvre frère; et vraiment il nous a été enlevé bien jeune! »

Le chagrin de mon maître était bien profond en ce moment...

Il ne sortit pas de la soirée et, le lendemain matin, après être allé visiter la colline de Fourvières, nous sommes rentrés à Paris.

CHAPITRE XVII

DE NOVEMBRE 1890-FIN OCTOBRE 1891

La dame à la robe gris perle. — Invité à la cour d'Italie. — Jugement sévère sur les hautes classes oisives. — Plan de travail. — Envolée vers la côte d'Azur. — La villa du mystère. — La dernière chronique du *Figaro*. — L'*Angelus*. — Les symptômes alarmants se multiplient. — Déceptions au théâtre. — Une grande vedette exigeante. — M. Piot-Verdier. — Pas de fanfreluches. — Voyage à Arles à la recherche de Mireille. — Le pendant de la *Femme du Titien* de Florence dans un couvent. — Promenades artistiques à Avignon. — Pas de musique! — Confidences sur la composition de l'*Angelus*. — Nîmes et la Tour Magne. — Au Pont du Gard. — Éloge de l'hygiène romaine. — A Toulouse, on ne dort pas. — Essai de cure à Bagnères-de-Luchon. — Les odeurs sulfureuses ne réussissent pas mieux à mon maître qu'en Sicile. — A Divonne. — La maison hantée. — Guerre aux souris! — Une renaissance physique inespérée. — Insolation et accident de tricycle. — Le roman d'Andrésy et la belle Mme X... — La pêche aux truites.

Nous sommes réinstallés rue Boccador. La dame à la robe gris perle et à la ceinture dorée est venue. M. de Maupassant n'a pris de sommeil que ce matin à 3 heures, après avoir épuisé tous les moyens en notre pouvoir. Pendant que les sinapismes faisaient leur effet, je me suis assis contre le mur à côté de la fenêtre et là, la tête appuyée sur le grand rideau, j'ai compté les quarts, les demies et les heures que sonnait si bien la petite pendule de voyage...

Dans la matinée, je vais chercher le sac de mon maître à son appartement de garçon, qu'il supprime décidément. Il vient de recevoir une lettre de la cour d'Italie;

c'est une invitation de S. M. la Reine, conçue en termes les plus flatteurs. Monsieur va y répondre par une acceptation; il paraît tout joyeux à l'idée de voir de près cet intérieur de souverains. Il me dit, avec un bon rire, qu'il espère bien que « ces gens » avaient suivi le progrès, rejetant aux antipodes les préjugés sur la défense des ablutions quotidiennes du corps.

25 novembre. — Mon maître est allé hier à Rouen inaugurer le monument de M. Flaubert. Ce matin, il regarde la maquette en plâtre qui a servi à faire l'œuvre définitive et qui représente les traits de son père littéraire. Mais il ne paraît pas satisfait : « Vous avez vu, me dit-il, le temps froid et gris que j'ai eu pour mon voyage? Je ne sais pourquoi, mais de plus en plus il m'est désagréable de m'entretenir avec des gens que je n'estime pas. » Nous accrochons le médaillon en plâtre au-dessus d'une porte, à l'intérieur du salon.

La température de Paris est pénible, quand on a pris l'habitude des pays chauds; mon maître, même avec sa fourrure, a une sensation de froid, de sorte qu'il se voit obligé de prendre des voitures pour faire ses visites, ce qui l'ennuie beaucoup. Il aime tant marcher! Il accepte encore quelques dîners en ville, mais fuit les soirées, dont les lumières éblouissantes lui fatiguent les yeux. Enfin il restreint le plus possible ses sorties du soir, et se repose. Il ne lit même pas; il vient de temps à autre jusqu'à la porte de la cuisine, quand il a dîné.

A l'une de ces visites, il me dit : « Nous avons en France quarante ou quarante-deux mille fils de famille, et il est très rare qu'un d'eux essaye de sortir de la classe des purs oisifs, cela par paresse. On a tranché la tête à

cette vieille aristocratie de race qui a eu une certaine valeur historique. Maintenant, je ne puis aller dans les salons de la haute société sans entendre des groupes de personnes qui défendent la jeunesse dorée et la poussent le plus qu'ils peuvent vers l'inaction, chemin du malheur et de perte certaine. Partout dans le monde, je vois un courant houleux qui se précipite et qui fera sombrer toutes les parties de la société incapable de se défendre par la saine habitude d'une tâche régulièrement remplie. C'est si bon, le travail, quand on se porte bien ! Je ne sais, mais il me semble que je ne pourrais pas rester sans travailler. Ce besoin est en moi. J'ai quelquefois dit, cependant, que je n'écrivais que par besoin d'argent. Ce n'est pas tout à fait vrai, il y a des choses que j'aime à écrire. Mais, tout de même, plus tard, quand j'aurai fini tous ces romans et nouvelles auxquels je suis attelé, je ferai une sorte de travail d'analyse générale de mon œuvre, et je passerai en revue les grands auteurs que je crois avoir le mieux compris. Ce sera pour moi un travail de tout repos et d'un grand intérêt pour les jeunes. Il me semble que cela ne me fatiguera pas et me procurera la satisfaction très vive de relire les choses qui ont contribué à ma satisfaction intellectuelle.

« En guise d'appendice à ce travail, je compte donner mon opinion sur l'évolution qui, je crois, doit se produire dans les différentes classes en France pendant le vingtième siècle. »

Fin février. — Mon maître décide tout à coup que nous allons partir pour Nice, où le bateau nous attend tout armé.

C'est dans un jardin tout planté d'orangers que mon maître prend un appartement, à mi-chemin du port et

de la demeure de Mme de Maupassant. Les premières nuits sont à peu près bonnes; il attribue ce bien-être au voisinage des orangers, ce calmant de plein air.

Dix jours plus tard, nous partons avec le *Bel-Ami*. Tout le nécessaire est à bord pour un grand voyage : les fusils, les carabines américaines et un compas tout neuf bien plus important que l'ancien. Monsieur l'a étudié et s'en sert parfaitement pour relever la route. Les feux aussi ont été remis à neuf. Nous prenons la mer un matin, par un fort vent d'Est et, dans l'après-midi, le *Bel-Ami* retrouve son amie la *Ville-de-Marseille* auprès du môle de Cannes où mon maître descend. Il suit un peu le bord de la rade, le long des barques de plaisance qui, tirées au rivage, donnent l'impression d'une cité de petites demeures blanches. Leurs mâts émergent en fins clochetons; on dirait des cheminées.

Mon maître suit toujours le bord de la mer et, un peu avant l'établissement de bains, sa silhouette disparaît dans un jardin qui borde la route de la Croisette. Dans un nid de verdure, se trouve une villa aux balcons dorés. Il me semble voir encore l'illustre romancier poser la main sur la rampe pour s'aider à gravir le demi-étage, d'où l'on domine l'horizon. Il allait retrouver la dame à la tenue modeste, impeccable et rigide, l'énigmatique...

Le *Bel-Ami*, après deux journées de repos, hisse ses couleurs qui flottent, faisant sous la pression du vent un bruit singulier, qui semble crier adieu... Le cap Roux, Agay, Saint-Raphaël, tous ces jolis pays où notre yacht s'est si bien reposé les années précédentes, sont dépassés, brûlés, avec une vitesse superbe. Le jour suivant, nous saluons au passage Porquerolles et, le soir, nous sommes dans le vieux port de Marseille, où je me demande si le *Bel-Ami* se reconnaît. En tout cas l'ex-*Zingara* est aujour-

d'hui méconnaissable aux yeux du plus fin des Marseillais.

Depuis huit jours, tous les matins, je vais avec Monsieur par la rue de Rome au Prado, puis à la Corniche, que nous parcourons d'un bout à l'autre devant cette belle mer qui reste toujours imposante. Souvent nous déjeunons au restaurant de la Réserve et, après, nous faisons une promenade du côté du parc public.

Mais M. de Maupassant paraît las; le *Bel-Ami* est prêt à partir pour aller saluer Séville et Tanger conformément aux intentions premières. Mais ce golfe du Lion est terrible; depuis notre arrivée ici, il ne paraît pas vouloir se calmer et les météorologistes annoncent dans les journaux une période très longue de mauvais temps. Malgré ces fâcheux pronostics, le *Bel-Ami* sort un jour au large de Marseille; l'eau se soulève en vagues monstrueuses et menaçantes dans ces parages perfides. Ce que voyant, mon maître donne l'ordre de rallier les côtes de Provence et abandonne, avec un peu de dépit, je crois, celles d'Espagne.

Nous voici donc de retour dans la patrie de Garibaldi; dans notre grand appartement entouré de plantes odorantes, M. de Maupassant paraît s'ennuyer; tout ce monde qui fourmille dans les rues de Nice l'obsède. Souvent nous allons déjeuner chez Mme de Maupassant et de là, en suivant la mer, nous gagnons le port où le *Bel-Ami* est prêt pour la promenade. Quand le temps le permet, on va louvoyer devant Villefranche et l'on donne un coup d'œil à Beaulieu, qui va toujours s'embellissant. Puis, pour varier, nous allons un autre jour jusqu'à la pointe du cap d'Antibes et quand mon maître a admiré une fois de plus les îles de Lérins et, tout au fond, Cannes, qui forme un

cercle vert taché de blanc, avec sa vieille tour carrée tout effritée plantée sur le mont Chevalier, grise avec des plaques rouges luisantes, d'un aspect très triste, telle que l'ont faite les siècles passés et le mistral qui vient mourir à ses pieds, alors on vire vers la haute mer pour revenir jeter l'ancre dans la cité de Masséna.

Aujourd'hui, pendant la sortie, Monsieur me laisse l'honneur de la barre pendant longtemps. C'est qu'il finit une chronique intitulée *Un Empereur* pour le *Figaro*. Qui aurait pensé alors, en le voyant encore si alerte à la besogne, que c'était la dernière chronique qu'il écrivait pour ce journal, car c'est sans peine apparente qu'il met debout cette courte nouvelle! A partir de ce moment il laisse de côté l'*Ame étrangère* et ne travaille plus qu'à un ouvrage unique, son *Angelus*.

Une nuit d'avril, il m'appelle, il est souffrant, et il ne veut pas que je le quitte une minute. Aussi c'est sur sa lampe à esprit de vin, dans sa chambre, que je lui fais une tasse de camomille. Le soleil à son lever me trouve encore près de lui. Pourtant, le matin, il se sent mieux; ce malaise a disparu et notre journée se passe au grand air, comme d'habitude. Le soir, il me dit qu'il fait chaud et que je peux tout disposer pour notre prochain retour à Paris; quelques jours après, il fait ses adieux à sa mère et nous prenons le rapide du soir pour Paris.

Pendant les six semaines que nous venons de passer à Paris, mon maître a été on ne peut plus raisonnable, réglant son temps pour soigner sa santé, sans déroger un jour à sa nouvelle règle de vie. Aussi il va mieux, il a même repris un peu d'embonpoint; sa figure surtout est meilleure. C'est alors qu'il donne un déjeuner à MM. Coquelin, de la Comédie-Française. « Je pense, me

dit-il, avoir trouvé un sujet de pièce qui ferait bien leur affaire et aussi celle de la Comédie, et c'est pour avoir leur opinion sur mon idée que je les ai invités aujourd'hui chez moi. Eux sont sérieux, je puis leur soumettre quelque chose en toute confiance. »

Il faisait allusion, dans ces paroles, aux déconvenues qu'il avait eues précédemment avec des gens de théâtre. Certains littérateurs lui ont souvent reproché de ne pas avoir voulu suivre leurs conseils en s'orientant vers ce genre de production; ils multiplièrent les efforts pour vaincre son semblant de parti pris contre le théâtre, mais beaucoup d'entre eux ignoraient que mon maître n'avait pas toujours eu à se louer de ce monde de la rampe. En 1886, il avait fait une pièce en trois actes. Il s'était d'avance bien mis d'accord avec la personne qui devait tenir le principal rôle. Il connaissait son talent et son genre, il avait arrangé tout particulièrement sa pièce pour elle. Les rôles furent imprimés et distribués, le moment de répéter arriva. Cette dame posa alors des conditions que le directeur du théâtre ne pouvait accepter : elle demandait par soirée une somme qui dépassait la moitié de la recette moyenne. Mon maître offrit d'abandonner totalement ses droits d'auteur pour arriver à satisfaire l'étoile intransigeante. Mais rien n'y fît et l'affaire ne put aboutir; la pièce resta dans les cartons.

Mon maître me disait à ce propos : « Je ne déplore cette rupture que pour cet excellent Raymond Deslandes. Il est si parfait gentilhomme, il a mis tant de bonne volonté en cette affaire! Et pour arriver à échouer, c'est bien ennuyeux pour lui. Pour moi, cette déconvenue m'éloigne du théâtre, je retourne au roman, à mes contes et nouvelles. En somme, c'est ce que je

préfère, c'est ce qui m'amuse vraiment à écrire. Tout de même, ajoutait-il après un moment, j'aurais cru cette femme plus sérieuse ! Elle m'avait paru si franche dans nos pourparlers. Je la vois encore sur mon divan où elle m'écoutait si gracieusement, serrant dans sa main le coin d'un des coussins, comme pour mieux affirmer ses réponses. Je dois avouer qu'elle m'avait produit une bonne impression ; j'ai dû par la suite reconnaître qu'elle était aussi bonne comédienne à la ville qu'à la scène. J'avais la naïveté de redouter pour elle ce parfum tout particulier qu'elle préférait, si violent qu'elle en devait, à mon sens, être incommodée elle-même... »

M. Piot-Verdier, chemisier de mon maître, vient lui livrer des chemises de jour et de nuit. Les premières lui vont très bien, elles lui plaisent beaucoup, surtout parce qu'elles sont très simples, mais il n'en est pas de même des chemises de nuit, que M. Piot-Verdier, croyant bien faire, a garnies d'un jabot de couleur. Monsieur lui dit : « Non, non, je ne veux pas de ces ornements ; vous les supprimerez et alors je les accepterai. » Il ajouta : « Si vous voulez me satisfaire, donnez-moi toujours des choses simples, restons dans la note modeste et passons sur les fanfreluches. Vous mettrez un chiffre sous la petite patte, cela suffira... »

Le 22 octobre, M. Piot-Verdier apporte des chaussettes de laine et des caleçons couleur cachou ; c'est un article anglais, bien chaud. Le tout plaît à mon maître ; il remet à son chemisier sa carte où il écrit l'adresse : *Chalet de l'Isère, à Cannes ;* c'est là qu'on devra lui expédier les gilets de flanelle commandés.

Le 27 juin, M. de Maupassant entreprend un voyage du côté des Cévennes, pour ensuite faire une cure à Luchon.

Nous arrivons à Arles; Monsieur me dit : « Nous sommes dans la Rome gauloise, cette cité est réputée pour ses beautés féminines et j'espère trouver quelque beau type. » Nous sommes descendus dans un hôtel, sur une place sans caractère. Dès le matin, nous sommes dans la rue, aux portes des églises. Entre autres, nous visitons celle de Saint-Trophime, dont mon maître admire la façade. Dans des ruelles étroites nous apercevons des silhouettes dont la grande mante et la coiffure flottent au gré du vent.

Ce bonnet d'Arles, si vanté, son ruban de velours, non plus que la chapelle blanche qui le surmonte ne donnent à ces femmes l'impression de noblesse que mon maître attendait. « C'est joli dans sa modestie, disait-il; mais cela n'a rien d'aristocratique... c'est cependant ici que Mistral a fait *Mireille.* » Notre journée s'acheva sans avoir trouvé la beauté rêvée.

Le lendemain matin, vers 9 heures, un « monsieur Oscar » est là pour nous conduire. Où? Je ne sais. En sortant de l'hôtel, il nous fait prendre une rue tournante qui monte et, après quelques minutes, nous arrivons aux Arènes; il nous en fait l'historique, revenant toujours aux Romains.

Puis nous arrivons sur une hauteur où se trouve une sorte d'ancienne place publique. Ce quartier est absolument lamentable; les maisons tombent les unes à côté des autres sans un semblant de réparation pour les sauver. On se croirait dans quelque cité abandonnée, et bien loin de cette ville renommée qu'on a appelée quelquefois la Pompéi de France. Aussi mon maître regarde-t-il d'un air morne ce triste tableau.

Cent mètres plus loin, M. Oscar sonne à une porte vernie, couverte en partie de gros clous à tête noire, et

surmontée d'un chapiteau en ogive, moderne je crois. Un judas s'ouvre, notre guide dit quelques paroles, et l'on nous fait entrer. Nous sommes dans un couvent. On nous conduit à une rotonde qui sert de parloir. Une sœur âgée, pouvant à peine marcher, vient à nous. Mon maître la salue très bas; elle fait le simulacre de le prendre par la main et pousse une porte devant elle. Tous deux disparaissent

Combien de temps restèrent-ils absents? Je ne le sais au juste, cela me parut long. Quand mon maître revint, nous sortîmes immédiatement et, d'un bon pas, nous descendîmes une rue très en pente, au bas de laquelle M. Oscar, notre guide improvisé, prit congé de nous.

Nous allons maintenant le long du delta de la Camargue. Mon maître ne peut se tenir d'exprimer son ravissement : « Ce que j'ai vu dans ce couvent est plus beau, plus artistique, que tout ce que j'ai jamais vu. C'est peut-être plus fort même que la *Femme du Titien* de Florence. Certes, ce que je viens de contempler dépasse tout, tout. »

Nous passons la matinée du 29 à Tarascon. Nous visitons la crypte de la première église romane, très intéressante, puis le château du roi René.

Dans l'après-midi, sur le cours des Papes à Avignon, nous écoutons un morceau de musique. Il y a là beaucoup de jolies femmes et surtout une jeunesse très fraîche qui forme un bel ensemble et suggère à mon maître quelques gaies réflexions; mais la musique reprend son jeu, au grand déplaisir de mon maître : « Cette musique, me dit-il, est trop bruyante. Je ne l'aime pas. » Tout en marchant vers le Rhône, je pensais : « C'est sa trop grande sensibilité qui le trompe en ce moment, car dans *Fort comme la Mort*, il a écrit : « La musique est un

« mystère qui s'épand à travers les corps, affole les nerfs « et les âmes d'une fièvre poétique et matérielle, en mêlant « à l'air limpide qu'on respire une onde sonore qu'on « écoute. »

Après avoir donné un coup d'œil au palais des Papes, nous franchissons le Rhône et visitons l'ancienne ville de Villeneuve-d'Avignon. Nous rentrons à Avignon, après avoir repassé le fleuve qui coule majestueux et qu'on voit serpenter au loin du haut du pont. Sur une terrasse à gauche, qui domine la place et le palais des Papes, nous apercevons une grande chapelle, Notre-Dame des Doms. Mon maître me dit : « Voyons un peu; il y a quelquefois dans l'intérieur de ces monuments anciens des choses qui sont à examiner de près, tels que des vitraux, etc... » Après avoir fait le tour de l'église, nous apercevons sur la gauche, près de l'entrée, un hall, et là, dans une châsse en verre, une sainte de grandeur naturelle, qui y est étendue. Monsieur la regarde avec beaucoup d'attention comme toutes les choses qu'il veut approfondir et il dit à haute voix : « Cette statue est l'œuvre d'un artiste italien. En France, nous ne savons pas arriver à un fini aussi artistique. » En sortant, il donne quelque monnaie à la femme qui est préposée à l'eau bénite. Celle-ci lui apprend alors que la jolie sainte Nevia-Félicité qu'il venait d'admirer avait été offerte à cette église par le pape Pie IX.

En revenant vers la gare, Monsieur donne des regards à gauche et à droite dans des rues étroites où l'on aperçoit des façades de monuments gothiques. Le soir, il m'annonce que nous pouvons partir pour Nîmes, et il ajoute : « Ce sera amusant plus tard, quand M. Dumas me demandera où j'ai pris mon visage de femme, et que je lui répondrai : « Dans une châsse à Notre-Dame des

Doms d'Avignon... » A vrai dire, je n'ai pas rencontré dans cette figure tout ce dont j'ai besoin pour mon type de femme. Cependant, j'ai vu là, dans cette expression de visage, le diamant brut que j'ai à tailler; j'y ai perçu des détails d'art qui me serviront pour former les reliefs de mon sujet, que j'espère arriver à rendre d'une manière saisissante, touchant de près à la perfection. Je vais, du reste, dans mon *Angelus*, donner toute la puissance d'expression dont je suis capable; tous les détails y seront soignés avec une minutie qui n'aura rien de fatigant. Je me sens admirablement disposé pour faire ce livre, que je possède si bien et que j'ai conçu avec une facilité surprenante. Ce sera le couronnement de ma carrière littéraire, je suis convaincu que ses qualités enthousiasmeront tellement le lecteur artiste qu'il se demandera s'il se trouve en face de la réalité ou d'un roman... »

Nîmes, 1er juillet. – Mon maître photographie les principaux monuments romains et nous faisons l'ascension de la tour Magne, au sommet du mont Cavalier. Le panorama qu'on embrasse de sa plate-forme est vraiment merveilleux, mon maître ne se lassait pas de l'admirer...

Le lendemain, à 8 heures du matin, nous roulons en voiture sur la grande route blanche qui conduit au pont du Gard. Des batteries d'artillerie, qui se rendent à Nîmes pour une revue, avancent dans un tourbillon de poussière si épais qu'on n'y voit plus. Mon maître tousse un peu, mais ne se plaint pas; toute son attention est attirée par les canons que nous croisons. Deux cents pas avant d'arriver au restaurant du pont du Gard, des cris de volailles effrayées se font entendre sous bois, à notre gauche. Mon maître saute à bas de la voiture et

court vers l'endroit d'où partent les cris de ces pauvres bêtes. Je le suis, et nous voyons, sur le bord du sentier mal tracé, un renard qui fuit à fond de train, emportant une poule. Mon maître regrette de n'avoir pas son fusil...

Nous arrivons au pont des Romains; nous admirons la majesté des travaux dont ils ont doté cette partie de la France. Pour y monter, on a le choix entre plusieurs sentiers tortueux. Je m'engage dans l'un d'eux, porteur de l'appareil photographique, des plaques de réserve et d'une longue-vue; j'arrive à la plate-forme avant mon maître, qui avait pris sans doute un sentier plus difficile. Lorsqu'il s'aperçoit que j'avais de l'avance sur lui, il fait un effort visible pour franchir cette crête, peu facile à vrai dire. Il prend un cliché du pont, du côté de la passerelle Louis XIV, puis nous allons d'un bout à l'autre de l'étroit couloir, qui se trouve au sommet du pont reliant les deux rives sauvages de ce torrent. De là, on domine les bois des environs. En ce moment, ce que me dit mon maître est des plus intéressant. Il me cite les épisodes dont ce pont fut le théâtre, vers la fin du quatrième siècle, aussitôt qu'il fut construit; puis il me vante l'utilité de cet aqueduc pour amener les eaux prises à la source d'Eure à Nîmes.

« Quelle leçon! disait-il; les Romains ignoraient l'impossible, quand il s'agissait de la santé publique. Outre leurs travaux prodigieux, partout ils installaient des thermes où l'on se baignait gratuitement. Ah! certes, ils étaient pratiques à ce point de vue! Il est triste de constater que cette bonne habitude qu'ils nous avaient indiquée de nous régénérer par l'eau se soit perdue, car notre race y eût beaucoup gagné. »

Nous passons une demi-journée à Cette, puis nous

partons pour Toulouse, où nous descendons hôtel Tivollier, rue d'Alsace-Lorraine.

De bon matin, mon maître est à la fenêtre de sa chambre; il regarde le ciel et me demande si je crois au beau temps pour la journée. Je lui réponds que cette région m'étant inconnue, je ne pouvais lui donner une appréciation; mais que si j'étais dans les pays du Nord, je lui dirais qu'avec une matinée sèche sans rosée aucune, telle que nous l'avons, et les fumées et brumes résorbées par le soleil levant, c'est le plus souvent de la pluie pour l'après-midi.

Mon maître me demanda alors si j'avais visité le Capitole. Je lui répondis négativement, et j'ajoutai : « Je ne sais pourquoi, mais les gens et les choses de ce pays-ci me déplaisent. Peut-être, ajoutai-je, est-ce parce que, dans ma première jeunesse, j'ai eu à supporter pendant trois années le voisinage d'un Toulousain, hâbleur à un tel point qu'il me donnait sur les nerfs? »

Mon maître dort mal dans cet hôtel, où il y a trop de moustiquaires, de rideaux et de draperies. Aussi, malgré la grande chaleur, il voyage toute une journée pour arriver à Bagnères-de-Luchon, où il pense qu'il vaut mieux s'installer dans un appartement pour le temps de sa cure. Je lui demande alors s'il ne serait pas préférable d'attendre un peu, pour voir si le climat lui conviendra. « En effet, me répond-il, je crois que vous avez raison; il sera plus sage de voir si le traitement me convient aussi. »

Pendant trois jours, nous faisons des excursions, nous visitons les cascades de Juzet, de Montauban, puis la vallée du Lys et la cascade du Cœur! Mon maître trouve la réunion de ces noms heureux et en rit sous cape, tout en ajoutant quelques réflexions spirituelles de

circonstance. Nous terminons notre tournée par la cascade de l'Enfer, qui tombe de très haut; nous contournons le sentier de gauche et nous gagnons le glacier, que Monsieur trouve bien, « quoiqu'il en ait vu de plus imposants », dit-il.

Le guide a peine à nous suivre dans cette ascension; aussi, de retour à l'auberge, on lui offre un cordial; le cocher et lui, sont très surpris de voir mon maître et moi partir sans rien prendre à la buvette. Mais nous avons très chaud, et c'est bien enveloppés dans nos plaids que nous descendons cette jolie et fraîche vallée, en suivant les bords d'un ruisseau cascadeur dont la douce musique était comme un chant poétique exécuté au loin par des divinités mystérieuses dans quelque palais souterrain habité par des fées.

La quatrième journée, mon maître la passe à Luchon et, le soir, d'accord avec son médecin, il décide de ne pas continuer la cure. Les odeurs de soufre de l'établissement lui portent sur le système nerveux; s'il s'obstinait à continuer, cela pourrait lui faire le plus grand mal, lui dit ce brave docteur espagnol. Puis, Luchon est si monotone! C'est un entonnoir où l'on ne respire pas et où l'on ne voit le soleil apparaître au faîte des montagnes qu'à dix heures. Ne faisant pas d'équitation, on n'a jamais l'occasion de gravir ces monts sévères pour aller assister, sur les hauteurs, au lever de l'astre du jour...

A la suite de la décision de la Faculté, mon maître me fait les réflexions suivantes : « L'odeur du soufre est partout très forte ici. Dans l'intérieur de l'établissement thermal, c'est moins supportable encore que dans les mines de soufre que j'ai visitées en Sicile. »

Nous voici à Divonne-les-Bains. Mon maître désire

être un peu éloigné du centre du bourg; aussi c'est dans la campagne, chez la veuve d'un médecin, dans une sorte de ferme, que nous prenons un pied-à-terre. Les jours suivants, je partis faire les provisions au village, et je revins par des sentiers qui traversaient des champs d'avoines et de blés dorés; ils étaient séparés par endroits de grandes parties de trèfle vert, sur lequel semblait étendu un léger tapis incarnat au fond violet très doux. Sur les bords de ce sentier, je trouve des trèfles à quatre, six et huit feuilles, toujours en nombre pair, ce qui porte chance, d'après le dire des gens des champs...

M. de Maupassant, lui, va par la route prendre sa douche, deux fois par jour. Mais ce chemin lui paraît long par sa monotonie; seuls, quelques rares noyers coupent un peu l'horizon et jettent une note pittoresque dans le ciel d'un bleu foncé. Il y a bien le mont Blanc là-bas, mais il est loin, puis on le laisse à gauche pour aller à Divonne.

Le quatrième jour, à 7 heures du matin, mon maître est déjà prêt; il part prendre sa douche, je sais qu'il a peu dormi depuis quatre jours que nous sommes ici. Il me dit qu'il entend des choses anormales la nuit, et je suis tout disposé à le croire, puisque, tout éveillé, assis sur une mauvaise chaise qui me fait mal, moi aussi, j'entends des bruits, que je ne peux m'expliquer. J'ai sûrement le système nerveux un peu tendu, mais cela ne m'empêche pas d'avoir tout mon esprit, et nous ignorons l'un comme l'autre ce qu'on appelle ordinairement la peur. Que cette maison soit hantée ou pas, cela nous laisse indifférents, mais tout de même, nous voudrions bien prendre un peu de repos. Enfin, la nuit dernière, puisque nous ne pouvions pas dormir

et que des souris passaient sous nos yeux en groupes, comme des patrouilles en reconnaissance, la lumière ne les gênant nullement, nous avons organisé un jeu d'embûches pour ces imprudentes.

Avec le filet à provisions et quelques autres engins inventés pour la circonstance par mon maître, nous avons capturé trente-deux de ces bestioles, qui subirent sur-le-champ le sort du martyr saint Laurent. Seulement, au lieu du gril, elles eurent l'honneur d'un brillant feu de joie. Je pensais : « Si Piroli était là, quelle fête! » Mon maître n'est qu'à moitié satisfait du résultat, car on n'a pas pu prendre un seul rat, et ce sont les rats, paraît-il, qui font ce bruit qu'on ne peut s'expliquer.

L'après-midi qui suivit ce sacrifice, j'allai avec mon maître à Divonne; nous avions pris mon sentier préféré. En marchant, je lui contai ma superstition à propos des trèfles à feuilles paires. Cela fit bien rire Monsieur, et il accéléra le pas, au point que j'eus peine à le suivre. Après quelques minutes de cette allure, il ralentit tout à coup son train et, de la main, il désigna un grand Christ qui domine l'entrée du cimetière : « C'est sûrement l'homme le plus intelligent, le mieux organisé qui soit venu sur la terre. Quand on pense à tout ce qu'il a fait! Et il n'avait que trente-trois ans quand ils l'ont crucifié!... Napoléon Ier, que j'admire, dans son génie seulement, disait : « Dans tout ce qu'a fait cet homme, — Dieu ou « non — il y a quelque chose de mystérieux, d'insaisis- « sable, aux... »

Ici, mon maître s'arrêta, nous avions dû nous garer sur le côté de la route pour laisser passer un troupeau de belles vaches rousses qui allaient au pâturage.

Nous sommes arrivés au bourg, mon maître y loue ne moitié de chalet avec une cuisine. Le soir même,

nous y sommes installés, la chambre de mon maître est au Midi, la salle à manger à l'Ouest; c'est très bien et, dès la première nuit, Monsieur a eu un meilleur repos.

Après quinze jours d'un calme parfait dans cette proprette demeure, mon maître paraît avoir recouvré sa belle humeur et sa santé d'autrefois.

Un matin son médecin est venu déjeuner avec lui; ils ont eu une conversation très animée et très gaie. Je dois dire que ce docteur, à ses qualités professionnelles, joignait un bel esprit et une philosophie d'à-propos parfaite qui plaisait beaucoup à mon maître. Il avait sur lui l'autorité de l'homme de science; à côté de cela, on voyait le bien que faisait son traitement. Les bonnes douches de cette eau glacée, qui descend des monts de France; cette retraite sur ce coin de terre isolé, comme perdu dans cette chaîne immense de montagnes, au bord du lac Léman; le bon air qui arrive de tous côtés des sommets; des aliments de premier choix, tout semble réuni à souhait pour refaire le fameux canotier de Sartrouville. En effet, il engraisse, son teint est superbe, il dort ses nuits presque entières; c'est à peine s'il m'appelle une fois ou deux.

Mon maître fait de temps à autre une promenade à tricycle. Avant-hier, il est allé au château de Voltaire à Ferney; aujourd'hui, il va à Prégny chez la baronne de R..., et il me donne la liberté de l'après-midi en me disant que si cette dame le retient, il restera à dîner.

Je m'en allai me promener sur la route de Gex. Mais, malgré la chance qui semblait nous sourire, puisque M. de Maupassant regagnait sa belle santé, et tout le bonheur que m'avaient promis les trèfles symboliques, j'avais une appréhension, je ne m'éloignais pas trop. Je rentrai à la maison vers 4 heures et demie; mon maître

y arrivait en même temps que moi, la figure toute congestionnée. La baronne était absente et il avait fait ce trajet de Divonne aux portes de Genève sous un soleil brûlant, torride dans cette vallée. Il avait voulu rentrer sans s'arrêter, sans prendre de repos, et, au retour, accablé par la chaleur, il fut pris d'un étourdissement, tomba de machine et se luxa deux côtes. Après un repos pris sous un hangar de ferme, il eut le courage de remonter; et le voilà, là, tout désolé, non du mal que lui fait son côté, mais de la secousse que cette chute (qui semble une atteinte d'insolation) peut avoir d'influence sur son cerveau, si bien équilibré tous ces temps derniers qu'il avait pu travailler avec une extrême facilité à son *Angelus*.

Le docteur est là, il reconnaît la luxation des côtes, ordonne d'enfermer le thorax dans une série de bandes bien maintenues. Mon maître semble tout réconforté après la visite de ce bon docteur. La nuit est cependant mauvaise; à plusieurs reprises il défait ses bandes, et toujours à nouveau je dois recommencer ce travail pas très facile. Enfin, à 5 heures du matin, il s'endort.

La nuit suivante est un peu plus calme. Je sommeille sur une chaise de la salle à manger, quand j'entends, comme une musique, la petite pendule me sonner deux heures du matin; je me dis : « C'est la mauvaise. » En effet le malade ne manque pas de m'appeler. A ce moment précis, des idées de tristesse me torturaient l'esprit, mon cœur battait comme sous le coup d'une grande émotion, dans une sorte de demi-sommeil; j'avais le pressentiment qu'un malheur n'arrrive jamais seul.

Le 15, à 9 heures du matin, une voiture est à la grille du jardin. Une dame en descend. Ah! mon Dieu, voilà mes pressentiments réalisés! Elle explique que c'est

à son voyage en Suisse que nous devons l'honneur de sa visite...

Six jours plus tard, un coupé est de nouveau à la porte pour emmener la visiteuse, mais quel n'est pas mon émoi, quand je vois le cheval s'abattre comme une masse. Cet accident pouvait différer le départ de l'inconnue, et c'est ce qu'il ne fallait à aucun prix pour mon maître. Enfin la bête se remet sur pied et peut conduire à Genève celle que mon maître voyait s'éloigner avec plaisir.

Il s'agit maintenant de se ressaisir, de rendre la paix, le calme, à l'écrivain surmené pour qu'il puisse nous donner de nouveaux chefs-d'œuvre.

Le 23 août, une détente se produit dans l'état général de mon maître; le docteur est venu déjeuner ce matin, il a trouvé une amélioration sensible des côtes. C'est un point dont on n'aura plus à s'occuper d'ici quelques jours, et fort heureusement, car un autre ennui a surgi.

Deux personnes ont loué les chambres attenantes aux nôtres. Ils n'y sont pas depuis trois jours, que, la nuit, ils font un tapage insupportable. Ce sont des orgies sans fin, indescriptibles. M. de Maupassant part de là pour me raconter qu'il lui est arrivé souvent de sortir la nuit au grand air pour se désinfecter des odeurs dont sont imprégnées ces chambres d'hôtel : « Ces grandes casernes où l'on dort le plus souvent séparés par une simple porte, dit-il, sont quelquefois très instructives; et je me propose d'écrire bientôt une nouvelle intitulée *La première nuit*, qui sera une sorte de memento comique, pour les mariés de la matinée. J'ai recueilli des documents extraordinaires à l'hôtel Noailles à Marseille... »

Aujourd'hui nous avons bien travaillé; j'ai transporté

le lit de mon maître de l'autre côté de la chambre. Des couvertures, des plaids et des tentures, que la propriétaire a bien voulu nous donner, sont tendus le long de la cloison de séparation; et, ma foi, ce capitonnage un peu épais forme un assez bon isolateur. Le même bruit continua les nuits suivantes, mais assez atténué pour permettre de se reposer.

En exécutant ce travail de nouvelle installation dans sa chambre, Monsieur me raconte comment il a découvert Mme X... : « C'était, me dit-il, au printemps de 1883, je passais à Andrésy, en yole bien entendu. Après avoir contourné l'île et donné un coup d'œil au barrage de Fin-d'Oise, je fis demi-tour et j'eus le désir d'aller, sur cette bande de verdure entourée d'eau, prendre un peu le frais et me reposer. J'accroche ma yole, je marche dans un fouillis de ronces. A cette époque, ce coin était encore un peu sauvage, aujourd'hui c'est aussi visité que la Jatte. Je me dirige vers un orme que je voyais garni très bas de petites branches me promettant un peu d'ombre. En approchant, je m'aperçois que la place est occupée. J'hésite... Est-ce un homme, est-ce une femme? En passant à une petite distance, je reconnais que c'est une femme qui a un chapeau de canotier et un maillot.

« Juste à ce moment, elle relève un fichu sur ses épaules, probablement parce qu'elle sentait la fraîcheur. Je suis fixé, cette dame lit un livre, là, toute seule. Cela me sembla drôle. Est-elle bien seule? Là est la question. En me rapprochant un peu, je reconnais qu'elle lit *Une Vie* avec une attention dévorante. Alors je me dis que cette particularité va faciliter les présentations. Je vais me promener sous la belle allée des tilleuls d'Andrésy. Vers les 6 heures, un quidam va, avec une barque,

prendre la liseuse de l'île. Je suis le mouvement de près; avec ce monsieur, d'autres couples prennent place à une table du restaurant Chantry. Je me fais servir à une table assez rapprochée pour bien la voir.

« Le restaurateur me dit qu'elle est mariée au monsieur brun. Sur le moment, je suis un peu dépité, puis le tavernier revient m'apprendre qu'il croyait avoir entendu dire qu'ils devaient se séparer.

« L'inconnue me parut jolie, de caractère espiègle, genre gamin de Paris. Alors je ne puis me défendre de réflexions mélancoliques à son sujet. Voilà deux êtres jeunes et beaux, ils sont déjà fatigués l'un de l'autre et vont être malheureux pour le reste de leurs jours. Quelle comédie que le mariage, tel que nous l'ont fait les conventions! Ne serait-il pas plus simple et plus équitable de laisser deux êtres suivre la bonne nature et suivre la pente de l'instinct?

« Quelques semaines plus tard, j'étais lié avec cette société, qui adorait le bord de l'eau... »

Les premiers jours de septembre sont passés et le soleil nous quitte tôt derrière les montagnes; pour nous dédommager un peu, nous sommes, un matin, de très bonne heure sur les hauteurs; nous attendons le lever de l'astre en suivant une mignonne rivière (la Versoix), dont l'eau limpide et froide coule vite vers la vallée, emportant parfois des pierres assez fortes qui laissent à découvert de jolies truites aux reflets argentés. Des pêcheurs sont dans l'eau, tout retroussés; ils prennent à la main ces petites bêtes qui leur échappent quelquefois pour reprendre leur course au fil de l'eau, et vite se cachent sous le premier caillou propice. Ce jeu amuse mon maître, qui avait longtemps désiré voir cette pêche

et aussi la façon dont on prenait ces poissons à la chair si délicate : « Cette pêche, me dit-il, avec ce soleil sur ces monts et sur cette plaine, vue d'ici, me donne des inspirations dont je vais faire une chronique pour le *Gaulois*. »

Nous nous disposons à quitter Divonne; mon maître me dit qu'il a trouvé le sonnet qu'il voulait faire pour M. Gounod.

CHAPITRE XVIII

DE FIN SEPTEMBRE 1891 AU 3 JUILLET 1893

La clairvoyante sympathie du professeur G... — Visite néfaste. — Grave consultation. — Départ pour Cannes. — Au « Chalet de l'Isère ». — Le docteur Daremberg. — Le mal implacable fait de lents progrès. — Hantise funèbre. — Le *Moine de Fécamp*. — Le filet de sole dans l'estomac. — Signes d'ataxie. — La mémoire se maintient très nette. — La fatigue cérébrale s'accentue. — Les moustiques. — Triste jour de l'An. — Dernière fête de famille. — La fatale dépêche d'Orient dans la nuit tragique. — M. de Maupassant se coupe la gorge d'un geste impulsif. — Il a conscience encore de son état. — Une veillée terrible. — L'image de la revanche obsède le malade. — Chez le docteur Blanche à Passy. — Fugitif espoir de guérison. — Ce que craignait le docteur Blanche arriva. — Folie de la persécution. — Éclairs de bon sens. — A quoi tient la destinée! — La Suisse fut cause que M. de Maupassant finit ses jours dans une maison de santé.

18 septembre 1891. — C'est avec un véritable plaisir que nous retrouvons le confortable appartement de la rue Boccador. M. de Maupassant exprime le regret de ne pouvoir emporter en voyage toutes ces choses familières qu'il aime, qu'il a l'habitude de voir et de toucher chaque jour, « et surtout mon lit », ajoute-t-il, car je ne puis trouver le pareil nulle part.

Le 19, il rentre pour dîner et paraît tout heureux. Il a, paraît-il, rendu visite à un éminent professeur de la Faculté de médecine qui suit ses malaises depuis plusieurs années : « M. le docteur G..., me dit-il, m'a trouvé absolument bien; je lui ai confié ce que je pensais de

Divonne et nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que c'était bien le traitement qui me convenait. Du reste, le résultat le prouve assez. »

Ce professeur, qui est un homme de beaucoup de cœur, avait, il y a quelques années, pris mon maître en amitié; il le traitait avec une affection toute paternelle et semblait toujours le regarder comme un adolescent sans expérience. C'est ainsi que Monsieur, s'en étant allé à Cannes sans moi, il y a un an, me dit à son retour : « Je rentrais le soir avec M. le docteur G... à ce triste hôtel sis dans un bas-fond, entre la route de Grasse et le boulevard du Cannet. La nuit était sombre et quelque chose de douloureux flottait dans l'air de cette vallée, qui sent le marais. Pourquoi nous étions-nous logés là? Je ne sais; toujours est-il que, chemin faisant, la conversation nous amena à parler de ma santé. J'expliquai à ce bon docteur ce qu'avait été dans sa jeunesse l'auteur de *Bel-Ami*, je lui dépeignis le canotier intrépide que j'étais autrefois. Enfin je détaillai ce que je ressentais maintenant. Alors, comme un père à son enfant, il me dit les choses les plus douces qu'on puisse entendre, enveloppées de recommandations d'une telle fermeté, capables de faire tressaillir le cœur le plus indifférent. Quand nos mains se touchèrent pour nous séparer, je remarquai que des grosses larmes coulaient sur les joues maigres de celui qui venait de me remuer si profondément avec ses bonnes paroles. Sur le moment, je fus pris d'une envie spontanée de tremper mes lèvres à cette douce source de larmes qui m'apparurent comme les plus nobles que mes yeux, mouillés eux aussi, eussent jamais vues... »

Monsieur ajouta un moment après : « C'est la seule fois de ma vie que j'ai eu le désir d'embrasser un homme. »

Le 20 septembre, vers 2 heures de l'après-midi, le timbre électrique, dont les piles n'ont pas été renouvelées depuis plusieurs mois, sonne d'une manière traînarde. Je vais ouvrir et je me trouve en face de cette femme qui a déjà fait tant de mal à mon maître. Comme toujours, elle passe, raide, et entre dans le salon sans que son visage, qui paraît de marbre, ait fait le moindre mouvement... Je me retire dans ma chambre : un sentiment de tristesse mêlé d'un peu de colère, me saisit. Ne devrais-je pas dire son fait à la visiteuse néfaste, lui reprocher le crime qu'elle commet de gaîté de cœur, au besoin la mettre dehors sans cérémonie?... Mais, puisque mon maître voulait bien la recevoir, je ne pouvais que m'incliner... Je puis dire maintenant combien je regrette de ne pas avoir eu alors le courage de céder à ces impulsions d'éloigner *ce vampire!* Mon maître vivrait encore...

Le soir, il semble accablé et ne souffle mot de la visite.

Le 17 octobre, à 11 heures du soir, l'ami de mon maître, l'éminent professeur, vient de lui envoyer le docteur D..., car il est en proie à un malaise indicible. Après un temps de conversation cordiale, le médecin se retire et je continue mon rôle de garde-malade jusqu'à 4 heures du matin. Mon maître s'endort d'un profond sommeil; alors je me retire pour prendre un peu de repos.

Le 19 octobre, il est moins bien; je pourrais presque dire qu'il a reperdu toute l'avance que lui avait procurée sa cure de Divonne. Le docteur D... est venu le voir, puis le professeur G..., qui a provoqué une consultation pour après-demain.

En entrant dans la chambre à coucher, je vois sur le chef-d'œuvre de Rodin qui orne la cheminée, sur cette chimère au visage méchant, aux yeux de fauve, qui emporte un malheureux dans une allure folle, la feuille d'analyse des urines de mon maître, où les docteurs vont lire et résumer son état de santé...

Il est 3 heures de l'après-midi; les médecins sont là. Du salon où je les ai introduits, ils passent dans la bibliothèque avec mon maître. Quelques minutes après, ils reviennent au salon; le tout n'a pas duré une demi-heure. Je scrute avec anxiété la physionomie de M. de Maupassant; le diagnostic ne semble pas l'avoir effrayé, mais il paraît ennuyé, il a son teint des mauvais jours. Je me permets de lui demander ce qui s'est passé, mais il est préoccupé et me répond à peine. Il marche sans répit d'un bout à l'autre de l'appartement, je le laisse se ressaisir...

Une demi-heure après, je lui apporte un lait de poule au thé, qu'il prend avec plaisir; il me dit d'enlever une série de flacons à parfums qu'il a retirés de son cabinet de toilette. « Toutes ces odeurs, me dit-il, m'ont fait beaucoup de mal. »

Pendant son dîner, il m'avoue que de la réunion de ces messieurs il n'augure rien de bon pour sa santé dans l'avenir, que Paris du reste lui est néfaste et que nous allons partir pour Cannes. Il me fait ensuite un exposé de ses forces physiques, me laissant bien entendre qu'il compte sur elles pour se remonter, et il ajoute qu'il aurait besoin d'un long repos...; et surtout de ne plus voir la dame de marbre, qui lui fait tant de mal!...

Voici que mon pauvre maître se livre à moi entièrement. Il me fait une courte confession... Sur le moment,

il m'inspire tant de pitié, j'éprouve une si grande peine, que le courage me manque pour lui faire la moindre remontrance. Je dois cependant avouer que pendant le mois qui venait de s'écouler, j'étais souvent sorti de mon rôle de domestique en me permettant de donner des conseils, aussi souvent que l'occasion se présentait et selon les circonstances. Il arrivait bien quelquefois que mes allusions allaient un peu loin; mon maître, qui en avait très bien compris le sens, ne répondait pas.

Ce soir-là, sans doute, son cœur était trop plein, il avait laissé échapper des paroles, qui étaient un aveu, dans une réponse qui semblait donner raison aux recommandations nombreuses que je lui faisais discrètement depuis si longtemps. La simple sagesse me suggéra de lui rappeler que la meilleure science pour vivre est de savoir écarter de sa route tout ce qui peut faire trébucher et veiller sur sa santé, le premier de tous les biens.

Le 21, mon maître écrit à sa mère; le 22, il règle ses comptes chez ses éditeurs.

Je suis occupé aux emballages. M. de Maupassant me donne différents objets qui voyageront en petite vitesse, un ou deux dictionnaires en double (il en a déjà à Cannes), quelques œuvres rares d'auteurs anciens, qu'il veut relire avant de les rendre à sa mère à qui ils appartiennent...

Un sac spécial que nous prendrons avec nous contient des manuscrits et quelques lettres... Le 28, tout est prêt; le 29, vers 7 heures, nous descendons, la voiture nous attend à la porte. La concierge, bonne et simple femme, s'attendrit sur notre départ et verse des larmes sincères.

Mon maître lui a donné ses étrennes ce matin, en lui disant qu'il serait absent au Jour de l'An...

Chalet de l'Isère, 2 novembre. — De la fenêtre de sa chambre, mon maître voit la pleine mer, la pointe de l'Estérel qui avance dans la nappe bleue et aussi le phare. Il est ravi de cet horizon et de son logis, qui répond bien à ce qu'il désirait pour se reposer. Il est seul dans sa petite maison, pas de piano ni en dessous ni au-dessus, pas de proches voisins, une vue étendue et son petit jardin au centre duquel il fait planter une corbeille d'œillets. Du premier étage, ce bout de jardin paraît quelque chose, il se trouve agrandi par la continuation de celui de Mme Littré, la veuve du savant.

Nous jouissons d'une arrière-saison superbe; aussi Monsieur en profite pour faire des promenades en mer; son bateau semble lui tenir au cœur plus que jamais... Malgré la douceur du climat, mon maître me dit que, la nuit, la température de sa chambre change très vite et tombe bas au matin. Cela tient à ce qu'au-dessus de cette chambre il n'y a qu'un grenier. Ce même jour, je me rends à une scierie mécanique en suivant la berge d'une rivière qui vient du Cannet. Dès le lendemain je fais répandre sur le plafond une couche de sciure de cinquante centimètres. Cette précaution suffit pour maintenir dans sa chambre, grâce à un pen de feu, une température régulière.

Des amis de Paris sont ici pour quelques jours seulement; ils ont l'intention d'acheter ou de louer une villa pour l'hiver. Mon maître les promène en voiture et en bateau; il fait son possible pour leur être utile, car ils sont âgés. Quant à lui, il a repris son *Angelus,* auquel il travaille avec une lenteur obstinée.

Nous voici fin novembre, Monsieur se plaint, il dit qu'il ressent des douleurs partout. Comme c'est étrange! Il a maintenant une bonne mine, bien reposée, il a même acquis de l'embonpoint. Souvent il prend des bains à la maison et tous les jours sa douche à l'établissement. Son appétit est satisfaisant et régulier. Il m'a bien dit deux ou trois fois que j'avais salé un peu trop fort; mais il ne boudait pas le plat pour cela. Il voit maintenant rarement le docteur Gimbert, son médecin habituel de Cannes. Son ami le docteur Georges Daremberg étant installé déjà ici pour la saison, c'est à lui qu'il va conter ses misères. Dans l'ensemble, la situation me paraît bonne, à part les nuits. Jamais mon pauvre maître ne peut goûter un sommeil régulier avant 3 heures du matin. S'il lui arrive de s'endormir avant, je suis toujours sûr qu'à 2 heures, il m'appellera.

6 décembre. — Cette après-midi il va en mer avec le docteur Daremberg, qui est venu aujourd'hui déjeuner chez lui. Ils ont ri en se rappelant des épisodes de leur jeunesse. Je remarquai que le docteur se faisait un plaisir de rappeler subitement à M. de Maupassant certains détails, pour voir s'il y répondrait tout de suite et directement. Mais il en fut pour ses frais, car il ne put prendre une seule fois mon maître au dépourvu.

15 décembre. — Depuis le commencement du mois, nous allons tous les deux ou trois jours à Nice déjeuner chez Madame. Monsieur tient à ce que je l'accompagne pour préparer le repas. « Non pas, dit-il, que la cuisinière de ma mère ne sache point son métier, mais c'est parce que j'ai l'habitude de votre cuisine et que vous avez compris ce qui me convient. »

16 décembre. — Vers le soir, il se promène dans son bout de jardin et revient toujours tourner autour de sa corbeille d'œillets. Parfois il se baisse pour les admirer de plus près; il y en a déjà de fleuris et des milliers de boutons sont près d'éclore... Je suis dans un coin avec Bernard, en train de nettoyer le tricycle. Mon maître me dit que je peux en disposer, car c'est un instrument trop dangereux dans ces pays de montagnes...

Le jour de Noël, je vais à bord avec mon maître, pour faire une sortie, mais le vent est tombé; puis c'est fête pour les matelots. Quand je reviens à la maison, il est déjà rentré, et il me demande s'il n'est pas trop tard pour que je lui prépare un bain. Je me hâte, le bain est bientôt prêt. Il dîne très bien après ce bain.

Le soir, Bernard accompagne Raymond qui venait coucher au chalet. Mon maître les entend et vient leur dire bonsoir à la cuisine. On en arrive à parler fête et religion. M. de Maupassant nous dit alors que la première nouvelle qu'il écrirait serait *le Moine de Fécamp* et, en quelques mots, il nous expose son sujet. Il avait vu dans un grenier de Fécamp un moine qui vivait retiré depuis des années. « Par la femme qui lui portait sa nourriture, j'ai su, dit-il, bien des choses curieuses. Ce moine, je l'ai vu à deux reprises; je suis sûr qu'il est loin de se douter comme je vais l'assaisonner. Je veux le présenter sous des formes inattendues, et l'Ermite de l'Estérel ne comptera plus après ce type fameux. »

Et nous tous de rire avec lui de ces êtres étranges qui se toquent de solitude et quittent les sentiers battus pour se jeter au désert comme les saints de la Thébaïde. « Vous vous rappelez, me dit à ce sujet M. de Maupassant, les cérémonies nocturnes de nos voisins à Divonne;

en voilà encore qui m'ont servi des documents qui ne seront pas perdus. »

Le 26, dans le courant de l'après-midi, mon maître me dit qu'il va faire une promenade sur la route de Grasse. Dix minutes plus tard, il était de retour; j'étais occupé à ma toilette. Il m'appelait très fort, voulait me voir à toute force et tout de suite, pour me dire ce qu'il avait vu sur la route du cimetière. Une ombre, un fantôme! En tout cas, il avait été victime d'une hallucination quelconque. Je compris qu'il avait eu peur, mais il ne voulut pas l'avouer.

Le 27, en déjeunant, il tousse un peu; il me dit très sérieusement que sûrement une partie du filet de sole qu'il vient de manger est passée dans ses poumons et qu'il peut en mourir. Ma courte science ne me permet pas de prendre au sérieux cette affirmation. Je me borne à lui conseiller de boire du thé très chaud. Le résultat fut bon; une heure après, il descendait le chemin qui conduit au port et faisait une jolie promenade sur son *Bel-Ami*. J'étais assurément bien loin de penser que ce serait sa dernière (1)! Il rentra vers 5 heures assez content, mais las. Une bonne friction le remit; il se reposa en attendant le dîner et prit son repas comme d'habitude.

Le soir, Raymond me dit que Monsieur avait eu de la peine à monter dans le canot et à débarquer; que visiblement ses jambes ne lui obéissaient plus. Par moment

(1) Le *Bel-Ami* devint en août 1893, après la mort de M. de Maupassant, la propriété de M. Frédéric de Neufville, qui le revendit en juillet 1895 à M. le comte de Barthélemy. Vers 1900, je le retrouvai à Saint-Nazaire, devenu simple bateau de pêche.

il les levait trop haut ou les posait trop vite. Il s'était plaint à moi déjà de cette difficulté à se mouvoir.

Le 28, comme d'habitude, nous allons à Nice déjeuner chez Madame; il ne se passa rien de particulier si ce n'est que mon maître ne souffla mot au retour de la maison à la gare, et que le soir même, dans sa chambre, il ne me parla que pour les nécessités du service.

29 décembre, 5 heures du soir. — Mon maître se met dans son bain. Au même moment arrive son ami le docteur Daremberg. Je l'avertis que M. de Maupassant vient d'entrer dans sa baignoire; il me répond sur un ton très gai : « Cela me laisse froid, j'ai autant de plaisir à voir Maupassant dans l'eau que dans son salon. » En entrant dans la salle de bain, il lui crie : « Ne sors pas tes mains de l'eau, mon vieux; le cœur y est, pas de protocole entre nous! Comment vas-tu? » Deux rires sonores se croisent dans le vide de cette salle sans meubles.

Quand ce joyeux compagnon partit, je l'accompagnai jusqu'à la porte du jardin et voici à peu de chose près le langage qu'il me tint : « Votre maître est d'une complexion très forte, mais il est atteint d'une maladie qui ne ménage pas le cerveau. Eh bien, il vient de me faire le récit de son voyage en Tunisie avec une facilité incroyable, citant les dates, les noms des personnes vues, sans chercher, sans une hésitation. Tout cela lui vient spontanément, sans peine; il m'a parlé comme quelqu'un qui n'a rien à craindre d'ici longtemps. Donc, patience et courage, mon bon François. »

Le 30 décembre, nous avons au-dessus des montagnes de l'Estérel et sur toute la partie Ouest du ciel une

aurore boréale des plus imposantes. Mon maître m'emmène par le chemin qui contourne le jardin de Mme Littré. De là, on voit le phénomène dans toute son étendue, rien ne gêne le regard. M. de Maupassant semble heureux de vivre. « Jamais, dit-il, je n'ai vu pareille féerie dans le ciel, cela ne ressemble en rien aux aurores boréales d'un rose orangé que j'ai contemplées ailleurs. Voyez donc, c'est rouge sang! » Et c'était vrai, le ciel était si rouge qu'on avait peine à le fixer pendant quelques minutes. Monsieur essaya de me faire comprendre comment se produisent ces météores lumineux composés d'une forte partie d'électricité et de fluide magnétique qui se trouve aux environs des pôles.

Le dernier jour de décembre, il me dit avoir mieux dormi que d'habitude. Quand il eut pris ses œufs et son thé, il me prévient qu'il avait un ami, M. Muterse, à déjeuner, et qu'il ferait sa toilette de bonne heure, pour aller prendre sa douche et être revenu avant l'arrivée de son invité. A midi et demi, on se met à table, mais Monsieur a mal à la tête et demande bientôt la permission de se retirer dans sa chambre, la conversation lui étant pénible.

Vers 3 heures, mon maître se trouve mieux; nous allons ensemble du côté de la villa Bellevue. Nous passons chez Rose, la femme qui vient en journée à la maison, puis à la villa Continentale. Nous faisions une enquête sur un sujet qui touche à notre repos, nous recherchons quelle raison éloigne ou attire les moustiques. Ainsi, à la villa Continentale, nous étions littéralement dévorés par ces cousins peu aimables, et, ici, dans ce petit chalet que nous habitons, et qui fait partie du même quartier, pas un moustique.

Pourtant, nous avons un fossé avec des cailloux dans le fond comme à la villa, nous avons même, en plus, un lavoir et une citerne non couverte dans le jardin, et jamais nous n'avons vu un de ces insectes redoutables.

1er janvier 1892. — Dès 7 heures, mon maître est levé, je lui monte son eau chaude pour sa toilette, car nous devons prendre le train de neuf heures pour aller chez Madame, mais il éprouve de la difficulté pour se raser. Il me dit qu'il a un brouillard devant les yeux, et que pour le moment il ne se sent pas en état pour se rendre chez sa mère. Je lui viens en aide du mieux que je peux. Il prend deux œufs et son thé; cela le remet, il se sent mieux. J'ouvre alors la fenêtre toute grande, l'air et le soleil pénètrent à flots dans la chambre.

Le courrier arrive; il lit quelques lettres, de bons souhaits, toujours les mêmes, me dit-il. Puis les matelots arrivent et Monsieur descend pour les recevoir. J'entends ces hommes prononcer les formules banales qu'on répète chaque année. Mais ici au moins, s'il y a redite, les souhaits de ces braves gens avaient un accent d'inimitable sincérité, on sentait qu'ils s'adressaient à l'homme, au bon maître, qu'ils aimaient, sans arrière-pensée d'intérêt. Je vins à mon tour serrer la main à mes compagnons de terre et de mer.

Il est 10 heures, Monsieur me demande si je suis prêt à partir, « car, ajoute-t-il, si nous n'y allons pas, ma mère va croire que je suis malade ». Nous prenons le train. Pendant le parcours, M. de Maupassant regarde la mer par la fenêtre; elle est belle et bleue sous un ciel très pur, avec un bon vent d'Est. Il me fait remarquer que ce temps ensoleillé serait admirable pour tirer une bordée. Puis, tout au spectacle, il me demande de par-

courir les journaux et de lui dire si je vois quelque chose qui puisse l'intéresser.

Une fois chez Madame, je fais et je sers le déjeuner; mon maître a paru manger de bon appétit. Il y avait à table sa mère, sa belle-sœur, sa nièce et sa tante, Mme d'Harnois, qu'il aimait beaucoup. Il lui est arrivé plus d'une fois, quand son cœur était trop plein, d'aller le vider près d'elle; elle avait des dons naturels et particuliers pour compatir à ses peines et le soulager.

A 4 heures, la voiture vient nous prendre; en allant à la gare, nous achetons une grande caisse de raisin blanc pour continuer la cure habituelle. Au chalet, M. de Maupassant change de vêtements, met une chemise de soie pour être plus à l'aise, puis il dîne, comme à l'ordinaire, d'une aile de poulet, de chicorée à la crème et d'un soufflé crème de riz vanillé, le tout arrosé d'un verre et demi d'eau minérale. Jusqu'à près de dix heures, il marche d'un bout à l'autre du salon et de la salle à manger; de temps à autre, il pousse jusqu'à la cuisine, dont la porte de communication est restée ouverte. Il nous jette à peine une parole, à Raymond et à moi.

Quand je lui montai une tasse de camomille dans sa chambre, il me suivit aussitôt et se plaignit de douleurs dans le dos. « Cela le tenait jusque dans la région lombaire », disait-il; je lui posai une série de ventouses et, au bout d'une heure, la souffrance se calma. A onze heures et demie, il se mit au lit. Assis sur ma chaise basse, dans la chambre voisine, j'attendais qu'il s'endormît. Après avoir pris sa tasse de tisane, il mangea du raisin et ferma les yeux; il était minuit et demi.

Je me retirai dans ma chambre en laissant ma porte ouverte. Un moment après, la sonnette de la porte du jardin tinta, c'était un porteur de dépêches. Je rentrai et

donnai un coup d'œil dans la chambre de mon maître pour voir s'il dormait, et s'il était possible de lui remettre ce pli, qui venait d'un pays d'Orient, m'avait dit le facteur. Mais Monsieur reposait profondément, la bouche légèrement entr'ouverte ; je retournai me coucher.

Il était environ deux heures moins un quart quand j'entendis du bruit; je cours dans la petite chambre qui touche l'escalier, je trouve M. de Maupassant debout, la gorge ouverte. Tout de suite il me dit : « Voyez, François, ce que j'ai fait. Je me suis coupé la gorge, c'est un cas absolu de folie (*sic*)... »

J'appelle aussitôt Raymond. Nous plaçons mon maître sur le lit de la chambre voisine, je fais un pansement sommaire de la plaie. Le docteur de Valcourt, mandé d'urgence, veut bien venir à notre aide, en cette triste circonstance. Malgré mon émotion, je tenais une lampe, tandis que le docteur pratiquait rapidement les sutures nécessaires, aidé par Raymond qui s'acquitta de sa tâche sans broncher et avec adresse. L'opération réussit parfaitement.

Mon pauvre maître était absolument calme, il ne prononça pas une parole en présence du docteur. Quand le médecin fut parti, il nous dit tous ses regrets d'avoir fait une « pareille chose » et de nous causer tant d'ennui. Il nous donna la main, à Raymond et à moi; il voulait nous demander pardon de ce qu'il avait fait, il mesurait toute l'étendue de son malheur; ses grands yeux ouverts se fixaient sur nous comme pour nous demander quelques paroles de consolation, d'espoir, si c'était possible.

D'où nous vient, en de pareils moments (moments si pénibles qu'il semble que nous ne pourrions les revivre à nouveau sans que notre raison y sombre), la force inconnue qui nous commande de lutter contre l'évi-

dence même. Je continuai de mon mieux à consoler le blessé avec tout ce que je pouvais trouver de paroles apaisantes. Vingt fois je les répétais et elles faisaient quand même du bien à mon pauvre maître qui se raccrochait éperdument à un espoir insensé. Enfin sa tête s'inclina, ses paupières se fermèrent, il s'endormit...

Raymond, appuyé sur le pied du lit, était anéanti, à bout de force, il avait donné tout ce dont il était capable; il était d'une pâleur effrayante. Je lui conseillai de prendre un peu de rhum, ce qu'il fit, et alors de sa poitrine de colosse sortent des sanglots à croire qu'elle allait éclater, ses yeux restaient secs. Tous deux, nous avons veillé notre bon maître; je ne bougeais pas, car il avait une main posée sur un de mes bras; je craignais tant de le réveiller que nous ne parlions même plus. La lumière des lampes avait été baissée et, dans l'obscurité, nous pensions à l'irréparable malheur.

Que de choses me sont passées par la tête dans cette fin de nuit! Parfois, je souhaitais que tout s'arrêtât et que ma vie fût suspendue, tant elle était pénible à supporter. Puis, je voulais reprendre espoir, je me disais que puisque mon maître raisonnait, qu'il reconnaissait l'absurdité de ce qu'il avait fait, c'est que son esprit n'était pas mort; donc, je pouvais encore espérer. A force de raisonnement, j'arrivais à me persuader que je saurais bien le guérir et que cet accident disparaîtrait avec le temps. Je me représentai qu'il était impossible qu'il nous quittât ainsi, quand, la veille encore, il nous parlait en termes si lucides de ses travaux, de son *Moine de Fécamp* et de son *Angelus*. En tout cas, je me promettais de faire tout ce qui dépendrait de moi pour combattre le mal, qui n'était pas, me disais-je, invincible,

en considérant surtout la robuste constitution de M. de Maupassant.

Quand il se réveilla, à 8 heures, j'étais convaincu que cela irait mieux... Bernard arriva, il fut saisi à la vue de notre malade; c'est que maintenant il avait pâli d'une manière effrayante. Je tâtai sa main pour voir s'il avait de la fièvre; mais non, elle était fraîche. Je lui demandai s'il voulait prendre du thé, puisqu'il était l'heure. Il me répondit à peine; je lui présentai un lait de poule qu'il accepta... A midi, il était toujours dans un état de prostration complète, indifférent à tout; son calme me faisait peur...

La dépêche arrivée dans la nuit fatale était restée ouverte sur une table; elle portait comme signature le prénom de la femme néfaste. La parente de mon maître, qui l'avait ouverte et lue, n'y avait rien compris. Mais moi, cette signature m'avait fait tressaillir. Faut-il croire à la fatalité? A un jeu naturel des circonstances ou à une secrète action de forces hostiles? Pourquoi les bons souhaits de l'ennemie la plus implacable de l'existence de mon maître sont-ils arrivés au moment précis où sa belle intelligence était menacée? Mystère.

Toute cette journée et aussi celle qui suivit, mon maître resta accablé.

A 8 heures du soir, il se souleva pour me dire subitement, avec une animation fiévreuse : « François, vous êtes prêt? Nous partons, la guerre est déclarée. » Je lui répondis que nous ne devrions partir que le lendemain matin. « Comment! s'écria-t-il, stupéfait de ma résistance, c'est vous qui voulez retarder notre départ, quand il est de la plus grande urgence d'agir au plus

vite? Enfin, il a toujours été convenu entre nous que, pour la revanche, nous marcherions ensemble. Vous savez bien qu'il nous la faut, à tout prix, et nous l'aurons. »

En effet, il m'avait fait jurer de le suivre en cas de guerre avec l'Allemagne; nous devions aller ensemble défendre la frontière de l'Est. Pendant nos déplacements, il me confiait son livret militaire, de crainte qu'il ne s'égarât dans la grande quantité de papiers qu'il possédait.

La soirée s'avançait, mon pauvre maître persistait dans ses idées et s'irritait de ma lenteur. La situation devenait critique, car il ne pouvait comprendre que ce fût moi qui mît obstacle à notre départ... Heureusement, Rose, la femme de journée, se montra. Elle avait sur lui une autorité, une influence vraiment surprenantes; c'était une grande femme aux traits accusés comme ceux d'une Napolitaine, aux cheveux bouclés poivre et sel. Tout ce qu'elle disait l'impressionnait, il était docile à ses conseils et ne les discutait pas.

Le jour suivant, l'infirmier envoyé par la maison de santé du docteur Blanche arriva, et je pus aller jusqu'à Cannes. Je passai chez notre boucher pour lui annoncer mon prochain départ, et la triste nouvelle... Il était en train de dépecer un mouton, il prit la note que je devais régler, la posa sur l'étal et resta absolument interdit pendant quelques minutes. Sa femme essaya de le rappeler à la réalité en lui demandant ce qu'il avait. Il répondit : « Rien, rien, mais je ne puis croire ce que l'on vient de m'apprendre. Comment, ce monsieur que je voyais passer plusieurs fois par jour par ici et aller au port, serait devenu...? Pourtant, sa démarche gaillarde était d'un homme plein de vie et de santé, il faisait plaisir à

voir. J'avais lu quelques-uns de ses contes, et je l'aimais beaucoup; c'était un grand écrivain. Ah! quel malheur!... » Le cœur de ce brave négociant éclata, il porta à ses yeux un mouchoir et ne put retenir ses larmes. Sa femme me dit alors : « Il y a quinze ans que nous sommes mariés, c'est la première fois que je le vois pleurer! »

Je crois que nous sommes le 6 janvier. Rose et le gardien sont près de mon maître qui est calme. Pour moi, j'en arrive à être inconscient, je me meus comme une machine, mais, aussitôt que mes regards tombent sur le malade, je reviens à la réalité. Je crains toujours qu'il ne revienne sur notre différend à propos du départ pour la guerre... Étrange hallucination!

Nous sommes maintenant dans un wagon-lit, attelé au rapide de Paris; nous allons à la maison du docteur Blanche, à Passy, où mon maître va être interné, guérir peut-être. Il est là, couché sur le lit du milieu, il ne manifeste aucune agitation, il est doux comme un enfant... Le train file à toute vapeur, nous traversons les montagnes de l'Estérel. Je suis debout, j'appuie ma main sur la portière; elle s'ouvre toute grande. Encore un peu, j'étais lancé dans le vide. Comment je me suis maintenu? je ne saurais le dire. Quand j'eus refermé la portière et repris possession de moi-même, le gardien me dit : « Vous l'avez échappé belle! Il était écrit que vous ne deviez pas mourir, sans doute parce que votre maître a besoin de vous pour se remettre. » Cette parole me frappa, je sentis mon courage me revenir...

Passy, 7 janvier. — Toute cette première journée, mon maître se repose; il me paraît bien fatigué, il a cependant dormi pendant la plus grande partie du voyage...

Trois jours après notre arrivée dans cette maison de santé, M. le docteur Blanche se présenta à onze heures du matin. M. de Maupassant commençait à déjeuner. Après lui avoir dit bonjour et serré la main, le célèbre aliéniste s'assit et assista au repas. Il parla de différentes choses, lui posa des questions à l'improviste. Mon maître répondit à tout avec à-propos. Il faut dire qu'il connaissait déjà M. Blanche et qu'il l'estimait beaucoup. En sortant, le docteur me dit : « Votre maître fait tout ce que vous lui demandez, c'est une bonne chose. Il a répondu juste à mes questions, tout espoir n'est pas perdu !... attendons... » Ces paroles d'espoir me mirent du baume au cœur et je bénis ce brave homme, aux cheveux blancs, à la figure digne, qui inspirait à première vue confiance. Mon maître pouvait guérir! L'illustre spécialiste l'avait dit et je crus en lui.

Jusque vers le 20 avril, je soignai donc M. de Maupassant, secondé par les infirmiers, avec la ferme pensée d'arriver à un bon résultat. Sa santé physique était bonne, son moral me paraissait aussi très amélioré. A peine quelques hallucinations venaient-elles traverser son repos d'esprit. Parfois il se plaisait à nous raconter des plaisanteries très drôles, avec cette verve inimitable que je lui connaissais et il était heureux de nous voir rire, son gardien et moi.

Un soir d'avril, j'étais occupé à écrire à madame sa mère. Tout à coup il me reprocha de m'être substitué à lui, au journal le *Figaro*, et d'avoir médit de lui dans le ciel *(sic)*. Il ajouta : « Je vous prie de vous retirer, je ne veux plus vous voir. » Je restai stupéfait, mon cœur se contracta, mais, sur les conseils de Baron, le gardien, qui savait mieux que moi qu'il ne fallait pas contrarier ce genre de malades, je me retirai.

Le lendemain, mon pauvre maître me reçut aussi bien que d'habitude et me demanda si nous irions bientôt chez lui, rue Boccador.

Dans la journée, je signalai au docteur Blanche la scène inquiétante qui avait eu lieu en lui répétant textuellement ce qu'il m'avait dit. A ce récit, les traits de l'aliéniste se contractèrent, devinrent durs; les sourcils froncés, il prononça : « Tant pis ! c'est ce que je craignais. » Il descendit très vite l'escalier, et il me sembla qu'il serrait bien plus fort que d'habitude la rampe en bois sur laquelle il s'appuyait toujours. Je restai perplexe. Quand je pus rassembler mes impressions, je conclus que le savant désespérait décidément de la santé morale de son illustre client. Alors je pensai : s'il va moins bien, s'il n'y a plus espoir de guérison, pourquoi le laisser ici ? Nous serions bien mieux à la campagne, un homme et moi suffirions à garder le malade, puisqu'il est halluciné, et qu'il n'a jamais la moindre velléité de révolte. L'autre jour, il m'a bien dit de me retirer, mais le lendemain il n'y pensait plus.

16 juin 1892. — Mme de Maupassant est absolument de mon avis, elle désirerait une autre organisation d'existence pour son fils...

15 juillet. — Tout a été fait dans ce sens de la part de la mère de Monsieur et de celle de sa tante, Mme d'Harnois, qui a toujours été pleine de sollicitude pour lui. Mais, à notre grand regret, l'on s'est heurté à l'impossible, le malheureux doit rester enfermé, réduit à l'état de mort vivant!

Le jour où j'appris cette décision, mon maître me reçut par ces paroles : « François, quand irons-nous en-

fin rue Boccador, où j'ai tout ce qu'il me faut pour ma toilette? Puis enfin, mes manuscrits sont là, ainsi que mes livres. La nourriture que vous savez si bien me préparer me remonterait, tandis qu'ici je ne guérirai jamais! » J'étais obligé d'entendre cela, sans trouver un mot à répondre. Était-ce assez déchirant? Comme d'habitude, je lui promis que notre retour rue Boccador ne tarderait pas. Je dois dire que les médecins me traitèrent toujours avec la même amabilité. Un jour, l'un d'eux me questionna sur le temps que j'avais passé au service de M. de Maupassant. Après un moment de conversation, il me dit : « Oui, je vous comprends, mon pauvre garçon, mais que voulez-vous...? »

Septembre. — Mon maître ne parle plus maintenant de retourner chez lui... Un jour il me demande son ivoire ancien qu'il avait donné en grand mystère et il sourit; malgré cela, il m'affirme ne pas savoir ce que le triptyque est devenu. Puis il se tourne vers Baron pour le prendre à témoin que ce qu'il avançait était vrai (1). Ce gardien, aimable, souple et parfait dans son métier, avait conquis les bonnes grâces du malade; il répond : « Mais certainement, François, M. de Maupassant a bonne mémoire, il se rappelle exactement ce détail et bien d'autres choses, comme vous avez pu le constater. »

Octobre. — Nous allons dans le jardin toutes les fois que le temps le permet. Les jours deviennent courts et sombres; il y a déjà des brouillards sur les bords de la Seine. Aujourd'hui il fait mauvais, M. de Maupassant passe son temps au salon et joue au billard.

(1) Voir chap. XI.

Rentré à la maison, seul, le soir, je prends à l'improviste un volume dans l'œuvre du maître. Il m'arrive de m'arrêter dans la lecture, il me semble le sentir près de moi... Ses ouvrages sont tellement lui-même, que je crois l'entendre, je me figure qu'il est là et qu'il va prononcer mon nom, je vois ses gestes souligner ses récits, je le retrouve tout entier, avec le rire si franc qu'il avait quand il me parlait de ses lecteurs.

Hélas! oui, je revis les jours anciens; distinctement j'entends mon maître me donner un ordre connu : « François, cette après-midi, vous porterez ma chronique au *Gil Blas*. J'espère qu'ils seront contents, puisqu'ils en veulent de bonnes! »

Son rire sonnait alors, éclatant et plein, pareil à celui d'un enfant satisfait d'avoir achevé sa tâche.

Le lundi de Pâques 3 avril 1893, je suis dans le jardin avec mon maître et son infirmier. Il a beaucoup maigri pendant ce long hiver, et sa marche est moins sûre. Nous nous asseyons sur un banc, sous un marronnier, dont les jeunes feuilles laissent filtrer des rayons de soleil.

Malgré tout, le malade éprouve encore de la satisfaction à voir la renaissance de la nature; il admire cette jolie pelouse au vert tendre qui s'étend devant nous et repose nos yeux. Je lui fais remarquer la beauté d'un petit arbuste qui a déjà sa couronne de feuilles panachées, presque blanches. Il me répond : « Oui, ce petit arbre fait bien, mais ce n'est pas comparable à mes peupliers blancs d'Étretat, surtout sous un coup de vent d'Ouest. »

Dans ce jardin, clos de murs sévères, je pense aux nombreuses promenades que nous avons faites en-

semble sur les montagnes, au grand air libre et pur, je nous revois sur le haut du mont Revard, quand mon maître, du bout de sa canne, me montrait les montagnes de Suisse, m'indiquait où se trouvaient Chamonix, Zermath et le mont Rose.

Je me souviens aussi que c'est là qu'il me dit, avec un accent embarrassé qui trahissait un regret inavoué, que ce voyage de Suisse avait contribué à rompre un mariage projeté. Tout de même, s'il s'était marié, il aurait eu une toute autre destinée! Cette femme qu'il devait épouser, je la connais, elle est d'une intelligence supérieure. Sans nul doute, elle aurait su retenir son mari, lui épargner bien des fatigues. Non seulement mon pauvre maître ne serait pas paralytique, destiné à finir ses jours dans une maison de santé, il serait devenu le plus grand producteur littéraire de son temps. En outre, ce qu'il aurait donné se serait tellement approché de la perfection! Un jour je faisais part de cette impression à M. le docteur Blanche. Il me répondit : « Guy de Maupassant était trop artiste pour se marier! » Sur le moment, je pensai : Le docteur a peut-être raison. Mais après avoir réfléchi, quand je me rappelai combien mon maître était bon, sensible aux suggestions du cœur, je conclus que la femme qui l'aurait pris par la délicatesse, par la noblesse des sentiments aurait fait de lui ce qu'elle aurait voulu...

A quoi bon ce retour en arrière? On n'échappe pas à sa destinée. Celle de M. de Maupassant fut fixée par une simple rencontre où se décida son avenir au moment où il allait suivre la voie commune.

En rentrant de notre promenade, nous passons devant les volières, qui renferment toutes sortes d'oiseaux. Ici, c'est Baron qui s'entretient avec mon maître de tous ces animaux qui l'intéressent. Il s'entend très bien à ces

choses de basse-cour; M. de Maupassant le reconnaît et écoute avec plaisir ses explications.

Le soir, quand je quittai mon maître, il me donna la main, et il me sembla encore plus triste. Comme il m'était arrivé tant de fois déjà, je m'éloignai de cette demeure le cœur serré; jamais l'horreur du tombeau vivant où le grand romancier était emmuré ne m'apparut plus sinistre...

... C'est la fin.

Le 3 juillet 1893, M. de Maupassant s'éteignait dans ce sombre asile, loin de moi, hélas!...

Ma tâche est remplie. J'ai dit le peu que je savais sur M. de Maupassant. Puisse ce livre sincère et modeste, écho fidèle d'une longue intimité avec le maître disparu, fournir quelques renseignements utiles à ceux qui essayeront de mettre en lumière la personne et l'œuvre de ce maître écrivain!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

NOVEMBRE 1883 A MAI 1884

Mon engagement, le 1er novembre 1883. — Dix jours à Étretat. — Retour à Paris. — Un dîner de fiançailles. — Trop de dîners. — Janvier 1884. — Départ pour Cannes. — Fondation d'un cercle. — Travail et promenades en mer. — Un incendie. — Retour à Paris en mars. — Déménagement. — Installation rue Montchanin. — Mois de mai. — Descente en yole de Paris à Rouen. — Un canotier hors ligne..... 1

CHAPITRE II

DE JUIN A OCTOBRE 1884

Étretat. — Jardinier modèle. — Tirs au pistolet. — Poules et coq. — Arrosage. — Le jeu de boules. — Les deux saints de bois. — La chambre d'amis. — Une jeune américaine. — Maître Renard. — Le feu à la maison. — Marie Seize. — Octobre. — Les feuilles d'automne. — *Bel-Ami* est terminé..... 19

CHAPITRE III

NOVEMBRE 1884-FÉVRIER 1885

La salle de douches. — La serre. — Acquisitions. — Piroli. — Un cadeau du jour de l'An. — Un plafond merveilleux. — Voyage en Italie. — Le retour. — Emballage défectueux. — La pierre de soufre. — Travail et vie mondaine. — Le dîner du collégien. — Traîneau hollandais. — Étretat. — La Normandie en fleurs. — Les vases de vieux Rouen. — La cuvette de vrai Chine. — *Bel-Ami* a paru..... 145

*

CHAPITRE IV

MAI 1885-JUIN 1886

Étretat. — Les canards de Barbarie. — Le chant du coq. — Prouesses de tir. — Paff. — Grosses chaleurs. — Promenades. — Ouverture de la chasse. — *Salammbô*. — Départ d'Étretat. — Séjours à Paris. — Arrivée à Antibes. — La villa Muterse. — Janvier 1886. — La récolte des olives. — Mme de Maupassant. — La *Louisette*. — Le *Bel-Ami*. — Retour à Paris rue Montchanin. — Nous regrettons le soleil du Midi. — *Mademoiselle Perle* et les *Sœurs Rondoli*. — Une promenade au parc Monceau. — L'élégante liseuse..... 48

CHAPITRE V

OCTOBRE 1886-MAI 1887

Au chalet des Alpes. — Le cadre d'un nouveau roman. — Promenades pittoresques. — René Maizeroy et Aurélien Scholl. — Visites princières et mondaines. — Un tremblement de terre. — La maison menace ruine. — Piroli est heureuse de retourner à Paris. — Style naturaliste d'une marquise..... 64

CHAPITRE VI

MAI A FIN JUIN 1887

A Chatou. — Aménagement exotique. — Les grenouilles de Mme O... — Le dîner des comtesses. — Rudes vérités et plaisante philosophie féminine. — L'instinct maternel de Piroli. — L'Espagnole. — Une tragédie qui finit bien. — Partie de camping improvisée. — Ohé, les canotiers! — Indisposition fâcheuse. — L'offre du milliardaire..... 74

CHAPITRE VII

JUILLET-AOUT 1887

Retour à Étretat. — Guy de Maupassant se livre à l'astronomie dans sa cuisine. — Il se réconcilie avec les épinards. — Tortues fugaces. — Marie Seize charmeuse de tortues. — La revanche... pensons-y toujours! — Le *Horla*. — Des ombres noires passent. — L'influence de l'invisible. *Pierre et Jean* composé dans l'allée de frênes. — Mme Pasca. — Mort de Piroli..... 89

CHAPITRE VIII

OCTOBRE-NOVEMBRE 1887

Voyage en Algérie. — Alger-la-Blanche. — Installation rue Ledru-Rollin. — Promenade impressionnante au cap Matifou avec M. Masqueray. — En suivant les « Désenchantées ». — Ce que disent les femmes arabes à la mosquée. — Aux bains d'Hammam-Righa. — Chasse infructueuse. — Les marabouts musulmans et Voltaire. — En route vers la Kabylie. 96

CHAPITRE IX

NOVEMBRE 1887 AU 5 JANVIER 1888

En Tunisie. — Les bains maures. — Succès au cercle des officiers. — Voyage à Kairouan à grande allure. — Installation à Tunis, avenue de la Marine. — Le feu inspirateur. — Le beau travail du masseur nègre. — Sur les ruines de Carthage. — Les escapades de Tahya. — Macaroni à l'italienne? — La grosse Tunisienne. — Tahya a le mal de mer... 109

CHAPITRE X

JANVIER A FÉVRIER 1888

Le *Zingara* mué en *Bel-Ami*. — Navigation hasardeuse. — A Porquerolles. — Apparition mystérieuse. — L'exil d'une Cassandre du second Empire. — Étranges confidences sur la société des Tuileries. — Curieuse prévision des catastrophes de l'année terrible. — En route pour Cannes sur le *Bel-Ami*. — L'accueil significatif de Tahya..... 122

CHAPITRE XI

FÉVRIER 1888 A FÉVRIER 1889

Tahya et Pussy sont mis en présence rue Montchanin. — Un dîner chez Dumas fils. — Disparition énigmatique d'un ivoire ancien remplacé par un portrait de femme. — Retour à Cannes. — Le *Bel-Ami* sur cale sèche. — Nobles aveux d'un artiste qui « lutte parfois pour ne plus penser ». — Souvenir de Flaubert intime. — Dans la bataille de fleurs, M. de Maupassant triomphe du duc de Chartres. — Le général A... raconte sa dernière charge en 1870. — C'étaient de très grandes dames... — Chez Waldeck-Rousseau. — Duel manqué. — A Aix-les-Bains. — La vocation de célibataire de Maupassant décidée sur la montagne. — Un baron anglais

veut connaître la vraie *Maison Tellier* et la fine fleur de l'esprit français. — Vieux meubles, vieux amis. — François brouillé avec les titres de noblesse. — Dîner aristocratique. — On y parle... philologie et Mme de Maupassant fait éclater son érudition. — *Fort comme la mort* paraît. — Les jeunes font queue chez l'auteur. — Cadeau de poupées à l'écrivain. — Un médecin normand a pétri son cerveau..... 132

CHAPITRE XII

AVRIL A AOUT 1889

A Poissy. — François a connu Flaubert. — *Madame Bovary* à l'office. — Zola et Maupassant. — Les *Rougon-Macquart* jugés par un loyal serviteur. — *Pot-Bouille* est un déni de justice. — Parallèle entre Zola et Flaubert par Maupassant. — La danse du ventre rue Montchanin. — Séjour à Triel. — Le repas à la Guinguette. — Maupassant raconte ses luttes avec des chiens furieux. — Sauvetage nocturne. — La femme de l'ingénieur. — Pourquoi pas de médaille de sauvetage? — En passant devant Médan. — MM. Zola et H. Pessard déjeunent à la maison. — Le régime de suralimentation du docteur Grubby. — Gaie promenade en bateau à vapeur. — Dîner sur l'eau. — Une page du *Décaméron*. — Retour à Étretat. — *Notre cœur*. — Indices de surmenage. — La peur des araignées..... 165

CHAPITRE XIII

18 AOUT 1889

La grande fête de la Sainte-Hélène. — Le grand yacht *Bull-Dog* amène le beau monde — Les Nausicaas normandes. — L'âme du docteur humanitaire. — Le Sphinx-Cottage. — Ronde pastorale à l'ancienne mode sur le pré. — *Le Crime de Montmartre* et le peintre Marius Michel. — Incendie inextinguible et sauve-qui-peut. — Fuite de l'assassin hypothétique. — Loterie amusante. — C'est le coq!!... — Un lapin à Mme Arnould. — Somnambule extra-lucide. — Quinze cents curieux autour de la Guillette..... 195

CHAPITRE XIV

FIN AOUT, SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1889

Excursion nautique en Italie. — Un paradis sur la grande Bleue. — Les récits du bord. — Un souvenir à la belle *Allouma* de *la Main gauche*. —

Les voyages au long cours de Raymond. — Sur les côtes du Japon. — Un bateau... de fleurs. — Musique de rêve le soir. — Les odeurs de Gênes. — Dans le brouillard. — Escales à Porto-Fino et à Santa-Margherita. — Aubade au *Bel-Ami*. — A Florence. — Dans les musées. — A la recherche des bibelots. — L'église de San-Paolo. — Réflexions tolstoïstes sur la guerre. — A Pise. — Mme de Maupassant attend à Cannes son fils remis d'une brève crise..... 203

CHAPITRE XV

NOVEMBRE 1889 A JUILLET 1890

Retour à Paris. — Installation avenue Victor-Hugo. — Le voisinage gênant du boulanger. — Procès. — Le dîner de l'expert. — Atmosphère d'influenza. — Conversation mouvementée sur les fins dernières. — M. de Maupassant veut une fin conforme aux intentions chrétiennes de son entourage. — M. Taine et *le Champ d'oliviers*. — M. de Maupassant détruit son manuscrit sur l'Italie en haine de Crispi. — La Russe aux visites mystérieuses. — Lettre de Cannes. — Fin tragique de Pussy cachée à son maître. — Persécuté par le boulanger, Maupassant déménage rue Boccador et va chez le baron de R... en Angleterre. — Profil flamand. — *Notre cœur* est terminé. — Victor Koning et *Musotte*. — Régime de suralimentation. — La maladie revient... — A Aix-les-Bains. — La princesse russe et ses gardes du corps. — Le décor et les personnages de l'*Ame étrangère* sont en place. — La corde du pendu..... 217

CHAPITRE XVI

FIN JUILLET A NOVEMBRE 1890

A Cannes. — On remonte avec plaisir à bord du *Bel-Ami*. — Les cuirassés et Richelieu. — Bon vent. — La nièce du maître. — Les deux amoureux de *Sur l'eau*. — Ce souvenir inspire le brave Bernard à la grande joie de M. de Maupassant. — Impressions de Bretagne. — François va en pèlerinage. — La *Grotte d'Artus* en voit de belles. — M. de Maupassant conte à son tour un épisode de ses années scolaires au collège d'Yvetot. — A Saint-Tropez. — Rencontre émouvante sur mer de M. de Maupassant et de son père. — Le *Bel-Ami* sauvé des récifs par le sang-froid de Bernard. — Le départ des sœurs de Mireille. — A Saint-Raphael. — Fréjus, les Croisés, Gounod, Alphonse Karr, etc... — A Nice. — La leçon des fourmis. — A Lyon. — L'anniversaire funèbre de Hervé de Maupassant. — Ci-gît... — Confidences poignantes sur le disparu. — Qui sait?..... 237

CHAPITRE XVII

DE NOVEMBRE 1890 A FIN OCTOBRE 1891

La dame à la robe gris perle. — Invité à la cour d'Italie. — Jugement sévère sur les hautes classes oisives. — Plan de travail. — Envolée vers la côte d'Azur. — La villa du mystère. — La dernière chronique du *Figaro*. — L'*Angelus*. — Les symptômes alarmants se multiplient. — Déceptions au théâtre. — Une grande vedette exigeante. — M. Piot-Verdier. — Pas de fanfreluches. — Voyage à Arles à la recherche de Mireille. — Le pendant de la *Femme du Titien* de Florence dans un couvent. — Promenades artistiques à Avignon. — Pas de musique! — Confidences sur la composition de l'*Angelus*. — Nîmes et la Tour Magne. — Au Pont du Gard. — Éloge de l'hygiène romaine. — A Toulouse, on ne dort pas. — Essai de cure à Bagnères-de-Luchon. — Les odeurs sulfureuses ne réussissent pas mieux à mon maître qu'en Sicile. — A Divonne. — La maison hantée. — Guerre aux souris! — Une renaissance physique inespérée. — Insolation et accident de tricycle. — Le roman d'Andrésy et la belle Mme X... — La pêche aux truites..... 260

CHAPITRE XVIII

DE FIN SEPTEMBRE 1891 AU 3 JUILLET 1893

La clairvoyante sympathie du professeur G... — Visite néfaste. — Grave consultation. — Départ pour Cannes. — Au « Chalet de l'Isère ». — Le docteur Daremberg. — Le mal implacable fait de lents progrès. — Hantise funèbre. — Le *Moine de Fécamp*. — Le filet de sole dans l'estomac. — Signes d'ataxie. — La mémoire se maintient très nette. — La fatigue cérébrale s'accentue. — Les moustiques. — Triste jour de l'An. — Dernière fête de famille. — La fatale dépêche d'Orient dans la nuit tragique. — M. de Maupassant se coupe la gorge d'un geste impulsif. — Il a conscience encore de son état. — Une veillée terrible. — L'image de la revanche obsède le malade. — Chez le docteur Blanche à Passy. — Fugitif espoir de guérison. — Ce que craignait le docteur Blanche arriva. — Folie de la persécution. — Éclairs de bon sens. — A quoi tient la destinée! — La Suisse fut cause que M. de Maupassant finit ses jours dans une maison de santé..... 283

TABLE DES MATIÈRES..... 309

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

A LA MÊME LIBRAIRIE

Essais de psychologie contemporaine, par Paul Bourget, de l'Académie française. Edition définitive. Deux vol. in-16. Prix . . . . . 7 fr.

Le Mouvement littéraire contemporain, par Georges Pélissier. 4e édition. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Journal d'Edmond Got, sociétaire de la Comédie-Française. (1822-1901.) Publié par son fils Médéric Got. Préface de Henri Lavedan, de l'Académie française.

Tome I. 5e édition. Un vol. in-16 avec un portrait. 3 fr. 50
Tome II. 4e édition. Un vol. in-16 avec un portrait. 3 fr. 50

Études et récits sur Alfred de Musset, par Mme la vicomtesse A. de Janzé, née Choiseul. 2e édition. Un volume in-18, avec fac-similé de deux dessins d'Alfred de Musset.. 3 fr. 50

Mon frère et moi, par Ernest Daudet. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Théophile Gautier *(Souvenirs intimes),* par Feydeau. Un vol. in-18. Eau-forte de Rajon. . . . . 3 fr. 50

Stendhal-Beyle, par Arthur Chuquet, professeur de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France. 2e édition. Un volume in-8°. . . . . 8 fr.

Mes origines. **Mémoires et écits,** par Frédéric Mistral. (Traduction du provençal.) 4e édition. Un vol. in-16. . . 3 fr. 50

La Dilecta de Balzac. *Balzac et Mme de Berny* (1820-1836), par Geneviève Ruxton. Préface de M. Jules Lemaitre, de l'Académie française. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Études et portraits littéraires, par Michel Salomon. Taine, Barbey d'Aurevilly, Guy de Maupassant, Pierre Loti, E. et J. de Goncourt, E. Lintilhac, Ollé-Laprune, Mme Séverine, Ch. Vincent, le Père Ollivier, Waldeck-Rousseau, Jules Tellier, Amiel. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Sainte-Beuve inconnu, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Un volume in-16 avec le Prospectus original de Sainte-Beuve pour les œuvres de Victor Hugo..... 3 fr. 50

Essais sur Balzac, par Paul Flat. Un vol. in-18. 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14892.